

*Université Libre de Bruxelles*  
*Master en Langues et littératures françaises et romanes - finalité*  
*Littératures modernes et contemporaines*  
*École universitaire de journalisme de Bruxelles*

—

*Imprimé par .....*  
*En X exemplaires*

—

*Juin 2014*

B  
O A  
N  
Z  
A  
ï



**FANTÔME**, subst. masc.

**A.** – 1. Apparition fantastique, être surnaturel. *Fantôme brillant, terrifiant; fantômes de la nuit; conjurer les fantômes.* Synon. *esprit, ectoplasme, spectre.* • 2. *En partic.* Personne décédée se manifestant de façon surnaturelle sous une apparence désincarnée Synon. *revenant.*

**B.** – *P. anal.* Personne d'une pâleur et d'une maigreur excessives; personne évoquant par son habillement un fantôme.

**C.** – *Au fig.* 1. Souvenir persistant, sentiment obsessionnel. Synon. *hantise.* • 2. Création de l'imagination, idée fausse et illusoire. Synon. *chimère.* • 3. Fantôme de + subst. ou emploi apposé.

**a)** [À propos d'une abstraction] Ce qui n'a que l'apparence de quelque chose.

Syon. *semblant, simulacre de...*

**b)** Personne qui n'est qu'en apparence ce qu'elle devrait être.

**c)** *En appos. à valeur adj.* Qui n'existe pas vraiment, qui n'est qu'en apparence ce qu'il devrait être.

(Définition du TLF)



Lucile Dizier

- (E) Enquête  
 (P) Portrait  
 (R) Reportage  
 (P/R) Photo-Reportage

## PROMENADE BALISÉE

•	<b>ÉDITO</b>	8	228
•	<b>LA BRANCHE DES ARTISTES</b>	10	120
	<b>RACINES</b>		
(P)	<i>Incarner les silhouettes du passé</i>	12	124
	<b>TROUS BLANCS</b>		
(R)	<i>Mémoire en détresse cherche confident</i>	20	134
	<b>VADE RÉTRO</b>		
(P)	<i>L'impossible oubli</i>	30	142
(P/R)	<i>Métaux lourds</i>	38	148
	<b>DURA LEX, SED LEX</b>		
(E)	<i>Le latin, nouvelle langue vivante ?</i>	44	156
	<b>HISTOIRE(S) ABANDONNÉE(S)</b>		
(R)	<i>Ces mordus des forts</i>	52	160
	<b>DES FANTÔMES ET DES HOMMES</b>		
(P)	<i>Extra-lucide</i>	60	172
	<b>VOIX ON/OFF</b>		
(R)	<i>Dans la peau d'un autre</i>	68	180
	<b>OUTRE-TOMBE</b>		
(E)	<i>Le cimetière, terre promise des jardiniers-fossoyeurs</i>	76	184
	<b>DERRIÈRE LA TOILE</b>		
(R)	<i>Petits hacks entre amis</i>	84	190
	<b>PIÈCES RATTACHÉES</b>		
(P)	<i>Survivre à un handicap aujourd'hui et diriger le monde demain ?</i>	92	196
	<b>PHOTOSENSIBLE</b>		
(R)	<i>Les oiseaux en cage</i>	100	200
	<b>WHAT'S BUILT IN THERE ?</b>		
(R)	<i>L'inoccupation stagnante</i>	108	208

ÉDITO •

**RACINES**

*Bonzai, des racines jusqu'à la cime* (Généalogie)

**TROUS BLANCS**

*Notice pour une pharmacie de la mémoire* (Caméra subjective)

*Un sort* (Écriture à trois têtes)

**VADE RÉTRO**

*Les fantômes de nos morts* (Blablabla critique)

**DURA LEX, SED LEX**

*Au prestige d'un mort* (Lettre à ouvrir)

**HISTOIRE(S) ABANDONNÉE(S)**

*Citadelle de béton* (Poème épique)

**DES FANTÔMES ET DES HOMMES**

*Ne m'oubliez pas* (Hallucinogène)

*Fantômes en série* (Au fil des saisons)

**VOIX ON/OFF**

*Un peu, beaucoup, à l'aphonie* (Roman fotôme)

**OUTRE-TOMBE**

*Surprises dans le cimetière* (Déviation)

*L'éviction* (Biais du mort)

**DERRIÈRE LA TOILE**

*Prends les choses, hacker* (Mode d'emploi)

**PIÈCES RATTACHÉES**

*Déchirée* (Écriture schyzophrénique)

**PHOTOSENSIBLE**

*Focalisations* (Mise en cases)

**WHAT'S BUILT IN THERE ?**

*Variations* (Lalalalala critique)

# POUSSE-MOI DE LÀ !

L'histoire de BO/ANZAÏ est une histoire de poussée(s). Celle de ses dix-huit rédacteurs et non moins nombreux contributeurs artistiques, piqués dans le terreau fertile de l'esprit en formation. Étudiants journalistes, romanistes... Qu'importe : nous sommes tous faits du même bois. Jeunes pousses confrontées au passage de l'abstrait au concret, de la théorie à la pratique. Le grand saut avec, en guise de filet, le cadre universitaire inhérent à notre projet. Il n'empêche : le tuteur a pour fonction d'accompagner la croissance du jeune arbre sans pour autant la freiner.

L'histoire de BO/ANZAÏ est tout autant une histoire de volonté(s). La somme de dix-huit désirs particuliers s'alliant en un but commun : tirer vers la lumière. Réseau disparate de maigres racines, consolidées par le tronc de l'obstination réciproque. Voilà pour la métaphore végétale. Quant au « *banzaï* » ? Une histoire d'intention, nous le disions : téméraire et ambitieuse.

Nous voulons être différents, jouer de nos singularités. Pourtant, voyez comme le concept est à la mode ! Un *mook* : un quelque chose entre le magazine (d'informations) et le livre (pour *book*). L'occasion, quoi qu'on en dise, de concilier deux domaines de formation naturellement compatibles – nous n'en démordrons pas – et de permettre à chacun de s'y exprimer équitablement. Nos différentes formations sont le double-regard, gage de notre identité, qui empêchera l'uniformité. Une poussée en deux sens distincts pour deux lectures (informatives et littéraires) co-dépendantes ; l'une n'ayant de sens qu'au regard de l'autre. Un nécessaire balancement entre l'une et l'autre matérialisée par l'agencement en miroir que vous découvrirez avec ces pages. Un miroir que nous vous invitons à traverser aussi souvent que possible.

Notre première motivation à tout cela est assurément d'encourager l'écriture libérée. Libérée du cadre des genres et formats qui la briment trop souvent aussi bien que des interprétations évidentes. L'idée de construire notre publication autour d'une thématique, d'un « concept » large découle de la même motivation.

Si nous en retenons un, c'est donc pour la multitude d'interprétations qu'il peut offrir à chaque rédacteur, dans le but d'étirer des sujets supposés conventionnels. D'interroger les fantômes. Heureuse coïncidence (ça ne l'est pas) : ceux-là se trouvent justement être les protagonistes de notre premier numéro. Car quelle que soit la manière dont nous entendons le terme, les fantômes sont partout : autour de nous comme dans les lignes à venir.

Ainsi, nous voulons nous ouvrir à d'autres formes (d'expression) que les nôtres. Aussi assumons-nous de faire la part belle aux artistes plasticiens en manque de visibilité. Mieux : nous le revendiquons. Notre idée étant de nourrir l'émulation créative et curieuse, de l'encourager. Pour ce premier numéro, nos contributeurs artistiques ont été trouvés tout autour de nous, jamais très loin par ailleurs – pour la plupart étudiants comme nous le sommes – sur la base de leur volonté de s'intégrer au projet rédactionnel et de l'inspiration qu'a fait naître en eux le thème que nous avons choisi.

Nous serons donc le Petit Poucet au milieu de la forêt de grands chênes. Ces postures statiques et surplombantes ne sont de toute façon pas faites pour nous. Nous sommes conscients de nos faiblesses ; de nos forces aussi. Au moins celle d'un enthousiasme sans faille. Nous ne nous prendrons pas pour ce que nous ne sommes pas et resterons ce(ux) que nous sommes : d'éternels apprentis en quête d'un petit peu plus de lumière. Nous voudrions aller de l'avant sans l'oubli confortable de la remise en question : sentir les changements de vents pour osciller avec eux. Savoir se tordre pour finir droit.

Après tout, nous aussi sommes de ces fantômes : entre vos mains nous sortons humblement de l'ombre. Cette première thématique n'est donc pas si malvenue. Alors que nous nous matérialisons pour la première fois, notre existence n'est à ce stade qu'une rumeur pour beaucoup ; une chose qui demande encore à se concrétiser, être vue, sentie et entendue. Mais notre volonté d'exister, quant à elle, est farouche et ne se gênera pas pour quelques esprits craintifs.

Car finalement, la seule caractéristique universelle que nous pourrions trouver aux innombrables interprétations du fantôme est qu'ils appartiennent à l'ordre de l'invisible. Ne les verrions-nous pas mieux en regardant autrement ? C'est ce que nous nous promettons de tenter avec vous, chers lecteurs.

« *Mehr Licht!!..* », réclamait Goethe dans un dernier souffle.



**Caroline de Balon**

—  
 « *C'est vide, tout plein d'air et ça reviendra toujours.* »  
 École de Recherche Graphique,  
 master 2 Graphisme

**Éléonore Scardoni**

—  
 « *Le fantôme est une ombre indéterminée, appréciable certains jours, détestable d'autres.* »  
 École de Recherche Graphique,  
 bac 2 Illustration  
[www.ledigestifcollectif.blogspot.be](http://www.ledigestifcollectif.blogspot.be)

**Édouard Blum**

—  
 « *Un fantôme est une élévation de l'homme, débarassé de l'enveloppe charnelle. Libre de poursuivre ses envies.* »  
 Illustrateur  
[www.edouardblum.tumblr.com](http://www.edouardblum.tumblr.com)

**Camille Zisswiller**

—  
 « *Parfois, l'invisible est ce qui nous est donné à voir. Imprimer, c'est aussi révéler ces images latentes, celles qui flottent en deçà. La lithographie a ses propres fantômes, des images qui demeurent dans la pierre, qui peuvent refaire surface. Les notions de distance et d'absence sont indissociables de ma réflexion.* »  
 Gravure et images imprimées  
[www.camillezisswiller.blogspot.com](http://www.camillezisswiller.blogspot.com)

**Mathieu Brunel**

« *La trace fantôme est cette trace que laisse la lumière sur un négatif. Elle est là, mais on ne peut la voir : si on la sort en plein jour elle disparaît. La lumière laissant une marque, elle est capturée, et pour la voir il faut la révéler. Oublier l'image, son existence, sa composition, et plus tard la redé-*

*couvrir comme quelque chose de familier.* »  
 École 75, bac 2 Photographie  
[www.cargocollective.com/mathieu-brunel](http://www.cargocollective.com/mathieu-brunel)

**Tristan Léon**

—  
 « *Les fantômes, ce sont les frustrations qui restent après la mort.* »  
 École de La Cambre,  
 bac 1 Typographie ; graphiste

**Sara Labidi**

—  
 « *Personnification de la mémoire intime ou collective.* »  
 Photographe plasticienne  
[www.saralabidi.com](http://www.saralabidi.com)

**Sébastien Simonart**

—  
 « *Si le fantôme était drap blanc, l'art serait la violente bourrasque qui divulgue secrets et chimères. Si le fantôme était invisible, l'art serait le néant abandonné par vanité.* »  
 Université Catholique de Louvain ;  
 dessin et peinture  
[www.sebsimonart.tumblr.com](http://www.sebsimonart.tumblr.com)

**Anaïs Richard**

—  
 « *Ce que l'on appelle fantôme est en réalité la transfiguration de la trace que laisse l'absent dans notre esprit, notre mémoire et nos sentiments.* »  
 École de Recherche Graphique, bac 3 Graphisme

**Morgane Bonvin**

—  
 « *Pour moi le fantôme est une conception créée pour palier ce qui nous manque. Une entité fondée sur l'absence insupportable de quelque chose dont on ne peut pas accepter la perte.*

*C'est un remède pour affronter le vide que l'être humain n'est pas capable de concevoir.* »

École de Recherche Graphique,  
 bac 2 Illustration  
[www.morganebonvin.wix.com/lancelot-drawing](http://www.morganebonvin.wix.com/lancelot-drawing)

**Pierre-Patrice Kasses**

—  
 « *Des nuages.* »  
 École de Recherche Graphique,  
 bac 3 Graphisme

**Ben Dessy**

—  
 « *Pour Bonzaï, j'ai laissé mon carton à dessin à mon binôme translucide. La direction décline toute responsabilité.* »  
 Scénariste et illustrateur  
 de bandes dessinées  
[www.macadamvalley.com](http://www.macadamvalley.com)

**Adlynn Fisher**

—  
 « *Le drap blanc, avec deux trous pour les yeux, ou plutôt ce qu'il y a en dessous. Ou plutôt ce qu'il n'y a pas. Il paraît qu'il chante bien, il a fait de l'opéra.* »  
 Université Libre de Bruxelles, bac 2 Romanes ;  
 formation en bande dessinée  
[adlynnfischer.wordpress.com](http://adlynnfischer.wordpress.com)

**Lucile Dizier**

—  
 « *Élément de mémoire refoulé.* »  
 Helb Inraci, bac 2 Photographie  
[www.luciledizier.tumblr.com](http://www.luciledizier.tumblr.com)

**Massimo Cataldo**

—  
 « *Fragment de personne, de situation qui refait surface.* »

Photographe  
[www.massimocataldo.com](http://www.massimocataldo.com)

**Charlotte de Streel**

—  
 « *Mon fantôme est un ami qui est parti tout doucement, qui n'a jamais expliqué pourquoi. Je l'aperçois parfois sur la surface du papier.* »  
 Haute École Albert Jacquard,  
 bac 1 Graphisme

**Adrian Pellegrin**

—  
 « *En tant qu'artiste, je me sens comme un fantôme, car personne ou presque ne me voit agir. Je ne laisse des traces de mon passage sur cette terre que par le biais de peintures et autres travaux. Silencieux, discret, et troublant par mes œuvres, je sais, et saurai toujours faire parler de moi. Mais l'artiste reste toujours moins visible, à l'inverse de son travail.* »  
 Photographie, écriture, illustrations,  
 peintures érotiques et oniriques  
[pellegrin.adrian@gmail.com](mailto:pellegrin.adrian@gmail.com)

**Mathilde Denison**

—  
 « *Au lieu d'être la lumière projetée sur les choses, invisibles sans elle, être la zone d'obscurité qui permet à la lumière que sont les choses de se contraster, les rendant visibles. Être la zone de respiration. Être la part d'invisible.* »  
[www.dispositions.be](http://www.dispositions.be)



Camille Zisswiler - *Techniques sèches et lavis*

RACINES

# ***INCARNER LES SILHOUETTES DU PASSÉ***

*Il y a quelques années, Sandrine a entamé des recherches généalogiques afin de faire la lumière sur les fantômes de l'histoire familiale. Si l'objectif initial était de retrouver une grand-mère inconnue, le parcours de Sandrine a dévié. Prenant des détours surprenants, il a fini par la mener jusqu'au XVII<sup>e</sup> siècle.*

Par Nathalie Van Hoeck

P

Racines

Assise à la table en bois de la salle à manger, Sandrine Verbist parcourt tous les documents que lui a laissés sa mère. Monique Doumont est décédée il y a quelques mois. Feuilletant des photographies, notes manuscrites et autres journaux de sa mère, Sandrine se rend compte que la blessure émotionnelle causée par le décès ne s'est pas cicatrisée depuis.

Si certains documents paraissent familiers, l'acte de décès de Monique attise la curiosité de sa fille. Un nom l'interpelle : « *Il y avait le nom de sa maman, Reine Doumont, que je ne connaissais pas du tout. C'était une découverte importante, puisque je ne savais pas qui étaient mes grands-parents.* » Reine n'était venue chercher sa fille à la maternité que quelques mois après la naissance. Un présage, peut-être, de son absence dans la vie de Monique ; la mère de Sandrine avait été abandonnée quand elle n'était encore qu'une enfant. Elle avait grandi dans un pensionnat. « *Les samedis et dimanches, elle allait dans une famille que j'appelais mes grands-parents à l'époque. Ce n'est que plus tard, à quinze ans, que j'ai appris qu'ils n'étaient pas mes vrais grands-parents : c'étaient des amis de Reine, des gens qui ont connu ma grand-mère.* » Cette révélation-là marque l'adolescente, éveillant auprès d'elle un intérêt pour ses ancêtres. Pourtant, elle ne déterre jamais les racines du passé, se contentant de poser des questions à sa famille.

#### LE VRAI DÉBUT

Vingt ans plus tard, à 35 ans, Sandrine est elle-même mère de trois filles. Elle décide d'en apprendre plus sur Reine Doumont, celle dont elle ignorait le nom jusqu'alors. La jeune femme se heurte à une impasse : « *Je ne trouvais aucune information.* » Si l'investigation n'aboutit pas, elle ouvre d'autres voies : Sandrine découvre l'acte de mariage de ses parents, enfoui dans les archives familiales. Le carnet est fragile, ses pages jaunies manquant de s'échapper de la reliure. Une main, à l'écriture élé-

gante et penchée, y a rempli les noms des parents proches d'Antoine Verbist et de Monique Doumont. Les dates de mariage et de naissance du couple ont été soigneusement ajoutées. Cet acte signifie le début officiel du parcours de Sandrine en tant que généalogiste. « *Elle a vraiment commencé à s'investir dans ses recherches à partir de ce moment-là* », confirme Thierry, son compagnon. « *Elle était vraiment impatiente d'en apprendre plus.* »

Cherchant à éviter l'anxiété générée par le trafic dense des villes, Sandrine préfère généralement le train à sa camionnette. Tous les jours, elle emprunte la voie ferrée pour se rendre au travail. Les Archives générales du Royaume se situent à deux pas de la Gare Centrale, au même endroit que la Bibliothèque royale ; un emplacement idéal. La première fois qu'elle s'y rend, la jeune femme maîtrise à peine son agitation. « *Pendant toute la durée du trajet en train, je n'arrêtais pas d'y penser. Qu'allais-je découvrir ?* », sourit-elle. Son enthousiasme disparaît dès qu'un employé des Archives lui apprend qu'il ne peut pas l'aider. L'obstacle est d'ordre légal. Dans notre pays, les actes de moins de cent ans sont protégés par le droit au respect à la vie privée. Comme ce délai n'est pas encore écoulé, Sandrine ne peut pas avoir accès aux documents qu'elle recherche. Il existe heureusement des exceptions à cette loi. « *On peut obtenir certains actes en s'adressant aux communes. J'ai donc écrit plusieurs lettres, précisant mon lien de parenté avec les individus dont je cherchais la trace. Sinon, on n'obtient aucun document.* »

#### RICOCHETS

Pour avancer, ou plutôt reculer dans son arbre familial, Sandrine emploie une méthode indispensable au généalogiste : la logique. Un raisonnement qui colle à son pragmatisme. La jeune femme prépare minutieusement ses excursions aux archives : « *Avant de partir, je note toutes les*

*informations dont j'ai besoin : noms, dates de naissance...* ». Les recherches du généalogiste partent toujours du connu pour aller vers l'inconnu. Les informations d'un acte lui permettent de rebondir et de s'orienter vers un document antérieur, vers une autre génération. « *Quand on ne dispose pas de noms, de dates de naissance, de lieux, il est impossible de découvrir quoique ce soit.* »

Si Sandrine n'avait pas été de nature placide, ses recherches lui auraient imposé la patience. Les archives « papier » sont toutes enregistrées sur des microfilms, résultats du travail acharné des Mormons. Chaque bobine reprend des informations bien précises. Noms et dates s'y succèdent. L'absence d'index pousse le généalogiste à faire défiler le microfilm de date en date, jusqu'à ce qu'il trouve l'information qui l'intéresse. « *C'est un processus qui exige beaucoup de patience, mais il n'y a pas d'autre moyen d'y arriver.* » La généalogie est un travail de longue haleine accompagné d'interminables périodes de recherche. « Impossible » est un mot à bannir. Dans tous les cas, Sandrine garde espoir et retient le sentiment de gratification liée à la découverte. « *Quand je trouve quelque chose, je suis très contente. Mais je pense immédiatement à l'étape suivante. Je veux toujours aller de l'avant.* »

Petit à petit, la généalogie s'est immiscée dans la vie de Sandrine. Ce qui représentait un moyen pour découvrir son passé ancestral s'est mué en passion. « *Je trouve ça fascinant mais je ne suis pas sûre de le faire pour quelqu'un d'autre...* » Pour s'adonner à ce passe-temps, elle doit choisir le moment opportun. Avec trois filles, deux adultes et un chien, la maison est rarement calme. « *Elle aide souvent Éloïse et Manon, nos jumelles, à faire leurs devoirs. Aussi, les soirées sont plutôt animées, car on regarde ensemble des séries* », confie Thierry. Sa compagne guette les

derniers craquements du plancher à l'étage ; l'absence de bruit est un signal, la garantie d'un travail serein.

#### DE L'ANALOGIQUE AU VIRTUEL

Ces derniers temps, Sandrine effectue ses recherches depuis son domicile à Beersel. « *Je me déplace de moins en moins jusqu'aux Archives. Pour l'instant, je n'ai plus rien à consulter là-bas.* » Comme tout généalogiste moderne, la quadragénaire exploite amplement les ressources numériques : « *Sans internet, je me serais découragée.* » Les choses ont changé depuis 2007, année du début des recherches. « *Je me rendais sur place, j'écrivais aux communes. J'allais aussi sur Geneanet, une base de données généalogiques qui commençait à peine à se développer à l'époque et n'était pas très étoffée.* »

Sept ans plus tard, elle trouve de plus en plus de documents en ligne, bien que l'accès à la totalité des actes ne soit prévu que dans quelques années. Pour accélérer le processus de numérisation, les archives étatiques sollicitent le public. Sandrine fait partie des passionnés qui ont répondu à l'appel. « *J'ai passé des journées de congé à déchiffrer et encoder des actes de naissance...* » Minutieux et chronophage, ce travail lui a permis de mieux apprécier le dévouement de certains.

« *Des initiatives comme celles-là rendent les recherches généalogiques possibles* », déclare-t-elle, le visage solennel.

Avant d'entamer ses explorations, Sandrine accomplit son rituel. Elle commence par donner un biscuit à Cachou, le bouledogue français de la famille – un geste par lequel elle espère calmer les va-et-vient distrayants de l'animal. Selon l'heure, elle se prépare du café ou du thé – toujours sans sucre. Direct, comme elle. L'éthique d'un travail rigoureux et précis est celle que l'amatrice de généalo-



gie décide de s'imposer. Les années lui ont montré l'efficacité d'une approche méthodique pour combattre les fausses pistes. Quand Sandrine reprend des données d'un autre arbre, elle cite la source. Mais tous ne font pas preuve de la même rigueur. Certaines bases de données en ligne permettent non seulement d'y faire des recherches, mais aussi d'y poser son arbre. Ces sites dépendent directement de la précision de leurs utilisateurs, mais l'erreur est humaine et inévitable. Lucide, Sandrine est consciente du risque d'erreurs. « *Il est possible qu'il y en ait dans mon propre arbre généalogique. Si je reprends une donnée erronée, je falsifie mon arbre aussi.* » Plutôt que d'abandonner une source intéressante, elle s'impose une condition stricte : recouper les informations trouvées. Depuis, l'investigatrice a retrouvé un bon nombre de parents sur internet.

#### DES DÉTAILS IMPORTANTS

Sandrine reçoit régulièrement des documents généalogiques par la poste. Inutile de guetter l'arrivée du courrier par la fenêtre : les aboiements de Cachou annoncent la présence du facteur. Un jour, elle reçoit une enveloppe contenant l'acte de naissance de son grand-père et où elle découvre un détail important : Georges Émile Léon Joseph Verbist est né Noben. Il a repris le nom de sa mère, Élisabeth. « *Quand j'ai montré ça à mon père, il était étonné. Personne n'était au courant du nom de mon grand-père, pas même son propre fils !* », se réjouit Sandrine.

L'acte de naissance comprend des annotations manuscrites sur le côté gauche. « *En fait, les parents se sont mariés quelques années après la naissance.* » Ce simple changement de nom peut paraître insignifiant « *mais j'étais contente de trouver une petite particularité. C'est aussi grâce à mon grand-père que j'ai pu progresser dans mes recherches.* » A partir de ce carnet, elle a retracé le passé ancestral jusqu'au XVII<sup>e</sup> siècle : « *La date la plus ancienne de mon arbre est 1612* », déclare-t-elle fièrement.

« *Je lui ai demandé pourquoi elle ne commençait pas à construire l'arbre de ma famille* », s'esclaffe Thierry, amusé par la ferveur avec laquelle sa compagne mène ses recherches, « *mais elle n'en a pas envie.* » Il manque à Sandrine une émotion indissociable de la motivation du généalogiste : l'empathie. « *J'ai l'impression que ça me concerne moins* », avoue-t-elle, l'air presque désolé.

#### ERREURS

Le chemin par lequel Sandrine a voyagé dans le temps est plus sinueux que rectiligne, parsemé d'éléments trompeurs. Une seule erreur fait perdre du temps. Beaucoup de temps, parfois. « *Les noms de mes arrière-grands-parents m'ont été donnés par téléphone. Pendant des années, j'ai pensé que c'étaient les bons. Je rencontrais des problèmes jusqu'à ce que je me rende compte que le véritable nom de mes aïeux est Deluiche, et pas Deluriche. L'acte avait été mal lu !* », s'exclame Sandrine qui n'arrive toujours pas à y croire.

Les graphies indéchiffrables représentent la principale difficulté de l'apprentie-généalogiste. Au fil du temps, en s'immergeant dans les calligraphies, elle a développé un œil d'expert capable de distinguer ces lettres arrondies qui s'entremêlent. Le soir, une loupe peut se révéler indispensable, lorsque la lumière artificielle des lampes ne suffit pas à éclairer les documents anciens.

Plus on recule dans le temps, plus les écritures deviennent de véritables codes qu'il faut déchiffrer... Les actes issus de l'état civil sont relativement lisibles. Ce système administratif enregistre les actes de décès, de naissance et de mariage. Cependant, l'état civil ne peut être sollicité que pour des actes rédigés après 1794. Au-delà du XVIII<sup>e</sup> siècle, le généalogiste dépend de registres paroissiaux dont les écritures anciennes requièrent parfois l'apprentissage de la paléographie, l'étude des écritures anciennes.

Les registres paroissiaux sont entièrement écrits en phonétique : l'orthographe d'un acte varie en fonction de la rigueur du copiste. « *Des lettres apparaissent ou disparaissent dans les patronymes. Père, frère ou fils d'une même lignée peuvent donc avoir un même nom écrit de différentes façons. Les premiers Verbist étaient nommés Vanderbist, par exemple.* » Des erreurs peuvent aussi se glisser dans le prénom ou l'âge des individus. Afin d'éviter de se lancer sur une fausse piste, Sandrine a appris à distinguer les « vrais » ancêtres parmi la multitude d'homonymes ou de noms transformés : « *J'essaie de centrer mes recherches sur une commune. En général, les familles restent au même endroit.* »

À l'époque, les religieux utilisaient l'abréviation pour exploiter le plus possible ce produit cher et précieux qu'était le papier. Une autre complication. « *Il faut se constituer une espèce de lexique des abréviations.* »

Heureusement, ce sont toujours les mêmes qui reviennent. « *On écrivait 7bre pour septembre, par exemple.* » L'orthographe désuète peut également poser problème. Sandrine a passé de longues heures à s'y habituer. « *On avait l'habitude de mettre des points sur le chiffre un, ce qui signifie qu'on doit toujours vérifier deux fois ce qu'on lit. Aussi, les deux s'écrivaient avec un grand F et un petit s à côté.* » Reste à apprivoiser l'ancien français ainsi que le latin, compagnons inévitables d'actes contemporains d'une époque révolue. Il n'existe d'autre solution que d'assimiler du vocabulaire. « *Certains mots sont récurrents, et on finit par les reconnaître* », tempère Sandrine. « *Matrimonius, c'est le mariage, par exemple.* »

#### L'OMBRE DE LA GUERRE

Si elle est satisfaite d'avoir pu remonter aussi loin dans son passé, Sandrine repense souvent à la branche maternelle de sa

famille, au grand-père qu'elle n'a jamais pu retrouver. Cette branche de l'arbre familial reste cachée. Taboue, même. Le mari de Reine aurait été un collaborateur pendant la Seconde Guerre mondiale, un mouton noir qu'on préfère cacher. « *Ça peut être des rumeurs. Mais à mon avis, elles sont fondées, parce que plusieurs personnes me l'ont affirmé.* » Lorsque Sandrine était jeune, les membres de sa famille refusaient même de parler de celui qui tachait l'histoire familiale. Tout ce qu'elle sait de son grand-père se résume aux bribes glanées tout au long de sa vie, un collage de fragments collectionnés ci et là. « *On m'a dit qu'il était tchécoslovaque. Il peut donc être tchèque, slovaque, sudète... Et si ça se trouve, il vient d'un pays voisin. Je ne sais même pas vers quel pays orienter mes recherches.* » Sans nom, impossible de consulter des archives. « *Les personnes qui auraient pu connaître l'identité de mon grand-père sont décédées.* »

*J'ai eu celle que j'appelais ma grand-mère au téléphone il n'y a pas longtemps ; elle ne se sou-*

*venait plus. Ou elle ne voulait rien dire* », admet Sandrine, haussant les épaules. Elle veut absolument découvrir l'identité de son grand-père : « *Ma mère n'a jamais cherché à retrouver son père. Je crois qu'elle a souffert des rumeurs qui circulaient. Mais moi, je veux savoir. Je ne saurai peut-être jamais, mais j'essaie.* »

Récemment, elle a retrouvé un brin d'espoir. « *Sur Facebook, j'ai retrouvé des cousins lointains qui pourraient peut-être m'aider. J'ai envoyé un message à la fille d'une personne qui a connu ma grand-mère. La mère de cette dame devrait connaître le géniteur de ma maman. Elle m'a déjà donné un prénom : Edmond. Mais bon, cette dame a 90 ans et sa mémoire n'est plus ce qu'elle était... Rien ne me garantit que ce soit le vrai prénom de mon grand-père.* » Sandrine attend une réponse « *mais je ne reçois que des*

*demandes pour jouer à Candy Crush ! ». En attendant, elle poursuit ses recherches avec l'infime quantité d'informations dont elle dispose : Edmond, collabo, soldat tchécoslovaque, espion... « Il existe des archives, mais où chercher ? J'ai essayé de retrouver des jugements de personnes qui se seraient fait condamner à la fin de la guerre. Mais où, quoi ? Quelle commune, quelle année ? Peut-être que la réponse est là, devant moi, et que je ne la vois pas... C'est très frustrant. On y est presque, mais on n'y arrive pas », souffle-t-elle, contrariée.*

La quadragénaire consulte régulièrement des coupures de journaux sur Belgian War Press, un site qui archive des journaux clandestins de la Seconde Guerre mondiale. *« Souvent, les journaux indiquaient de qui il fallait se méfier. J'ai beaucoup lu en espérant enfin découvrir son nom, mais je n'ai rien trouvé jusqu'ici. Évidemment, je ne sais pas s'il s'appelait Edmond. » En outre, le site ne montre que les journaux clandestins « mais je préfère lire cette presse-là. Je la trouve plus humaine, plus vraie que la presse de l'occupation allemande qui ne contenait que de la propagande pro-nazis. »*

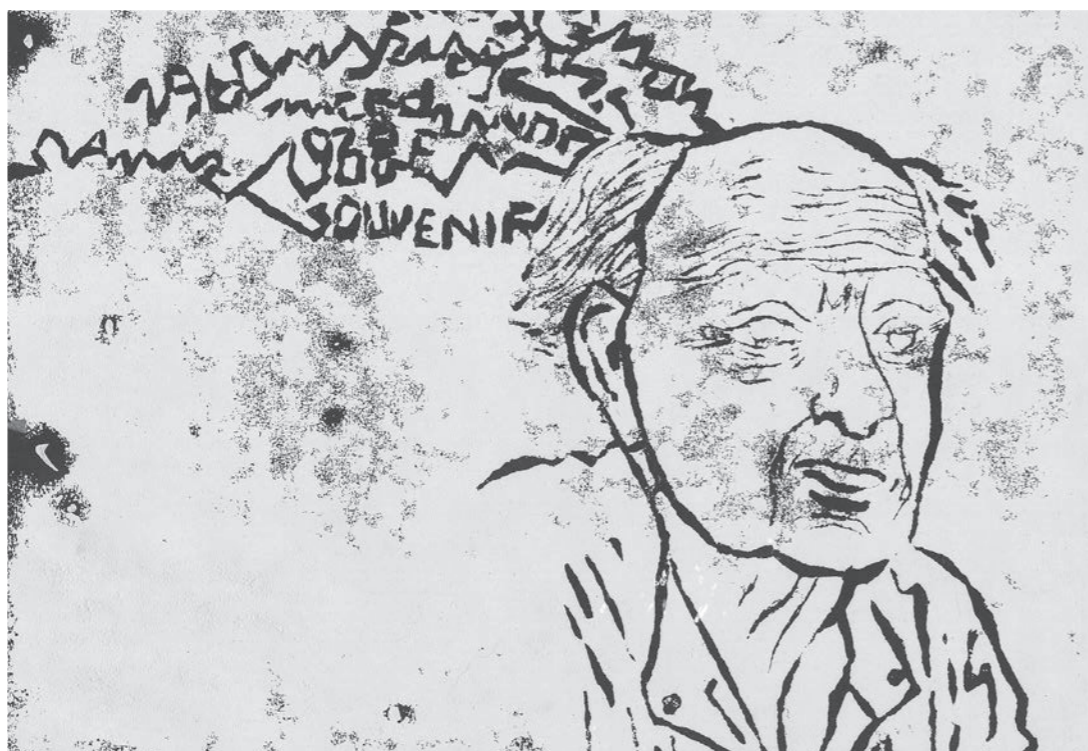
#### LA FIN ?

Si elle le voulait, Sandrine pourrait poursuivre ses recherches bien au-delà du XVII<sup>e</sup> siècle. Les révolutions technologiques permettent même de retracer notre passé jusqu'à la Préhistoire, grâce à l'ADN. *« Je me rappelle de quelqu'un qui est remonté jusqu'à Salomon. En même temps, on est tous descendant de quelqu'un de célèbre. J'aime bien les petites gens, avec leurs petits métiers et leurs anecdotes. Dans ma famille, j'ai trouvé des garçons brasseurs à Hoegaarden. Peut-être qu'ils ne faisaient que ramasser le houblon ou nettoyer les cuves, mais c'était leur métier, quelque chose qui les caractérisait. »* Sandrine met le doigt sur ce qui motive le généalogiste à progresser : l'envie de connaître ses ancêtres, quelle que soit leur histoire. *« Il y a plein de choses intéressantes*

*à apprendre, à voir, à rechercher... Après un certain temps, ce ne sont que des noms, sans histoire. Mais en retrouver un est à chaque fois une petite victoire : "ouais, j'ai trouvé !" Mes filles me regardent toujours d'un air bizarre : "t'es encore dans tes trucs ?" J'essaie de les intéresser à ce que je fais, parce que c'est aussi leur arbre. Pour l'instant, ça ne marche pas trop », sourit Sandrine, « mais qui sait ? ».*



Stasia Kremer - Sans titre



Anaïs Richard - *J'ai la mémoire qui flanche*

TROUS BLANCS

# MÉMOIRE EN DÉTRESSE CHERCHE CONFIDENT

*À l'heure actuelle, 90.000 personnes souffrent de la maladie d'Alzheimer en Belgique. Très souvent confrontés à l'isolement, les proches de personnes atteintes cherchent des solutions pour être écoutés ou pour partager leur expérience. Michel, Shella et José ont choisi les « Alzheimer Cafés », une pratique peu connue du grand public, lieux de partage pour apprendre à mieux apprivoiser cette pathologie qui touche un de leurs proches.*

Par Florence Lestienne

Quelques tables, quelques chaises, mais aucune décoration aux murs. À Forest, le service communal de prévention a mis la salle de réunion à disposition de la Ligue Alzheimer pour qu'elle y organise ses « cafés ». L'endroit ne semble pourtant pas être idéal. Pourtant, les organisatrices, Rita et Céline, font tout pour vous mettre à l'aise. Ici, tout le monde à l'air de se connaître depuis des années. Il y a encore quelques semaines, ce genre d'événements m'était tout à fait inconnu. Une fois à l'intérieur, je m'installe dans un coin, pour observer ce qui se passe à mon aise. Mais à l'« Alzheimer Café », le principe est justement d'éviter la solitude. Georgia, bénévole et habituée me prend par le bras. « Venez donc, ne restez pas là ! Asseyez-vous ici. Je peux vous servir un café ? »

Peu à peu, la salle se remplit : Rita, Céline et Georgia sont bientôt rejointes par Laly, Mokhtar, Vanessa et Maria. Ils sont Gardiens de la paix à la commune de Forest, bénévoles dans une ASBL engagée dans le domaine de la santé ou simples curieux. Manquent à l'appel : des proches, mais aussi des malades. Aujourd'hui, ils ne viendront pas. « Ce sont les aléas, il y a des jours où on dirait qu'ils se sont passés le mot, et d'autres où ils ne viennent pas », dit Georgia en haussant les épaules. Céline, psychologue et membre de la Ligue Alzheimer depuis le mois de juillet dernier, répond à mes questions. Elle n'est plus une novice de ces « Alzheimer Cafés », elle y va dès qu'elle le peut. Pour les lancer quand ils ne sont pas encore autonomes ou simplement parce qu'elle y côtoie des habitués qui la connaissent bien. Céline m'explique que la plupart des gens, comme moi, associent généralement Alzheimer à la perte de mémoire, mais cela ne se limite pas seulement aux souvenirs égarés : changements d'humeur, troubles cognitifs ou encore perte de l'usage de la parole, voilà les autres faces cachées de la maladie d'Alzheimer. Il ne reste alors aux malades que les émotions pour exprimer ce qu'ils ressentent et ce que les autres éprouvent. « Comme un aveugle développe l'ouïe, le malade va deve-

opper le côté sentimental, affectif. Il s'imprégnera des humeurs des personnes qui l'entourent et leurs réactions. Avec ses proches, il préférera le contact physique à la parole », explique Céline.

Mis en place il y a quelques années, les « Alzheimer Cafés » se sont multipliés. « Il y en a un peu partout à Bruxelles et en Wallonie », raconte Rita. Lieu de partage, de convivialité mais aussi d'écoute, l'Alzheimer café est ouvert à tous. Discuter autour d'un café et échapper pendant quelques heures à la solitude : c'est tout simplement cela que permet cet événement propice aux rencontres.

#### DES PROCHES EN QUÊTE DE RÉPONSES

Au centre de jour Pater Baudry, à Schaerbeek, c'est un lundi comme les autres. Une dizaine de personnes âgées jouent au bingo, tout en s'échangeant les derniers potins du quartier. L'immeuble est ancien, les murs, plaqués bois, sont recouverts de tableaux représentant des paysages champêtres. Dans la salle de réception, les tables et les chaises sont entassées dans un coin, attendant la prochaine soirée à thème. Ici, les peintures ont été remplacées par des panneaux colorés, tapissés de photos du dernier repas organisé par le centre : chapeaux aux couleurs vives, confettis et joies de vivre nous esquissent un sourire...

Céline, que j'ai rencontrée à Forest, est là également, pour remplacer une collègue malade. Elle attend que les premières personnes se présentent. Le visage serein, elle inspire confiance. Ne vous fiez pas aux apparences : malgré son jeune âge – je dirais la petite trentaine – elle connaît les ficelles du métier. Lorsqu'elle en parle, la passion se lit dans ses yeux : « Travailler pour la Ligue me permet de rencontrer beaucoup de personnes, toutes différentes les unes des autres, mais avec une chose en commun : Alzheimer. Elles sont soit malades, soit connaissent quelqu'un qui est atteint de cette pathologie, ou encore ont perdu un proche et cherchent juste un peu de compagnie. »

Le temps s'écoule mais personne n'a encore franchit la porte. Céline s'inquiète : « D'ordinaire, il y a trois habitués, un couple et une dame assez âgée qui a perdu son mari, mais qui continue de venir ici parce qu'elle ressent encore le besoin de parler et de partager son expérience avec ceux qui le souhaitent. Les vacances de Carnaval viennent de s'achever et le temps est au beau fixe, alors peut-être ont-ils préféré profiter du soleil. Le mois dernier, le couple, qui ne rate pourtant jamais une séance, était déjà absent. La dame n'est pas atteinte d'Alzheimer mais de la maladie de Pick, qui a les mêmes caractéristiques. Son mari a récemment fait des travaux dans leur maison pour leur confort à tous les deux, mais ils ont eu affaire à un entrepreneur véreux. J'espère que tout va bien pour eux ... »

Michel Serressanno arrive enfin. Cet homme d'une soixantaine d'années participe pour la troisième fois à un « Alzheimer Café ». Saint-Gilles, Uccle, Schaerbeek, ... peu importe. Le trajet ne le dérange pas. Profitant d'une météo clémente, il s'installe en terrasse. La discussion ne tourne pas tout de suite autour d'Alzheimer, comme si le sujet était trop froid que pour être abordé sans préambule. Mais la conversation dévie doucement et Michel témoigne : « La première réaction quand on vous annonce que l'un de vos proches est atteint d'Alzheimer ? Le déni. On se dit que ça ne peut pas arriver, pas à nous. » Alzheimer étant une maladie dégénérative du cerveau à laquelle aucun traitement n'a encore été trouvé, elle effraie les gens.

#### LA MAISON DE REPOS PLUTÔT QUE LE FOYER

Le Dr. José Antonio Elosegi, responsable de la Clinique de la Mémoire à l'hôpital universitaire Ambroise Paré de Mons m'accueille dans son bureau. Ce neurologue s'est entouré de toute une équipe, chargée de diagnostiquer les patients. Mais les proches ne sont pas laissés de côté. « Lorsque nous annonçons un tel constat à une famille, nous les orientons généralement vers un psychologue, ne serait-ce

que pour évaluer la façon dont ils digèrent la nouvelle. Le problème de la maladie d'Alzheimer, c'est qu'on la confond souvent avec une autre maladie. On ne peut toujours pas expliquer quelle en est la cause. »

À Schaerbeek, Michel, aîné d'une fratrie de quatre enfants, poursuit son récit. « En fait, mes deux parents sont atteints d'une maladie dégénérative du cerveau. Pour mon père, on n'a jamais su si c'était Alzheimer ou non. Il est décédé il y a trois ans, donc on ne le saura jamais. Pour ma mère, les médecins sont sûrs à 90% qu'il s'agit d'Alzheimer. En tout cas, elle en présente tous les symptômes. Au début, on voulait les garder à la maison, mais deux parents malades, ce n'est pas gérable. Alors, on les a placés dans une maison de repos. »

Cette décision est très courante et beaucoup de proches y font face. C'est le cas de Shella Hermans, que j'ai rencontrée à Uccle. Tous les mois, accompagnée de sa nièce, cette sympathique dame âgée de 80 ans se rend à l'« Alzheimer Café » organisé à la clinique Édith Cavell. Au départ, le cadre ne l'enchantait pas le moins du monde. « Vous savez, des hôpitaux, j'en ai tellement vus. » Une salle de conférence, un tableau noir, des dossiers un peu partout. L'hôpital met cette pièce à disposition de la Ligue, mais pas question d'en changer le décor. Elle reste une salle de conférence avant tout. Mais peu importe à Shella que les réunions soient organisées dans cette salle impersonnelle, elle veut des réponses. Son mari a été diagnostiqué il y a un an et demi. « Nous étions partis en vacances en juillet 2012, et tout allait bien, se souvient-elle. Il avait des petites pertes de mémoire, mais à 84 ans, je ne me suis pas inquiétée, je pensais que c'était l'âge. » À leur retour, cependant, son état s'est doucement dégradé. « Nous sommes allés voir plusieurs spécialistes, tous ont mis ses pertes de mémoire sur le compte de la vieillesse, comme je l'avais aussi pensé au départ. »

À Uccle, je retrouve encore une fois Céline, la psychologue de la Ligue. Elle y côtoie Shella depuis plusieurs mois déjà et elle

connaît bien le problème du diagnostic. Les proches tombent souvent de haut, une part d'eux espérant toujours que les médecins se soient trompés. *« En général, on confond souvent Alzheimer avec la sénilité parce que les symptômes sont identiques. En tout cas au début. Cela commence par des petits oublis, touchant d'abord la mémoire à court terme, puis la mémoire à long terme. »*

Le Dr. Elozegi, de l'hôpital Ambroise Paré de Mons, va dans le même sens. La première étape du diagnostic consiste donc à vérifier que les trous de mémoire du patient ne sont pas dus à une autre maladie. *« Les pertes de mémoire peuvent être causées par exemple, par un accident vasculaire cérébral, une tumeur au cerveau ou une thrombose. »* Pour écarter ceux-ci, les patients sont soumis à une prise de sang, puis à un scanner du cerveau et à une résonance magnétique. S'ils ne montrent rien, les chances que ce soit la maladie d'Alzheimer augmentent. *« Si le patient est atteint d'Alzheimer, la prise de sang sera normale, elle ne révélera rien. Pareil pour un scanner du cerveau : Alzheimer ne se voit pas sur une radio, contrairement à une tumeur ou une thrombose. »* Comment sait-on que c'est bien Alzheimer dans ce cas ? En réalisant une histoire clinique. *« On va analyser ce que le patient et ce que ses proches disent. Ensuite on va faire des tests de mémoire, un bilan psychologique et, dans le cas d'Alzheimer, ces tests sont spécifiques. Comme cette maladie touche la mémoire à court terme, on pourra dire facilement si le patient souffre d'Alzheimer : il ne saura plus quelle question vous lui avez posée il y a cinq minutes. Par contre, il sera encore capable de vous dire ce qu'il y avait au menu de son mariage ! »*

À Uccle, Shella ne me dit pas autre chose. Ces symptômes, elle les a vécus avec son mari. Depuis huit mois, il est désormais en maison de repos. Elle aurait voulu le garder près d'elle mais cela lui était impossible. La maladie a évolué trop vite. Voilà une autre spécificité d'Alzheimer : elle ne progresse pas de la même manière selon les individus. *« Parfois, je me sens coupable*

*de l'avoir placé, explique Shella, la voix tremblante. Je faisais ce que je pouvais mais il avait de plus en plus de mal à se souvenir de qui j'étais. Et puis un jour, il a essayé de m'étrangler. Ce jour-là, je me suis rendue compte que je ne pouvais plus m'en occuper ».*

Michel et ses frères, eux, ont décidé de placer leurs parents, ensemble, dans la même institution. *« Ils ont eu de la chance, en un sens, parce que la maison de repos les a mis dans la même chambre. Au début, c'était déroutant pour eux. Ils avaient des pertes de mémoires de plus en plus importantes mais étaient encore lucides. Ils ne comprenaient pas pourquoi ils n'étaient plus chez eux, mais au moins, ils étaient ensemble. »* Après le décès de leur père, Michel et ses frères ont pourtant réévalué la situation. *« L'un de mes frères a décidé d'emmener notre mère en Sicile, là où il vit. Il a pensé que le grand air, le soleil lui changeraient les idées. Mais comment changer les idées de quelqu'un qui oublie tout après cinq minutes ? Il a tenu deux mois avant de la ramener à la maison de repos. »*

Le plus dur pour la famille Serressanno, ce sont les visites. Éparpillés un peu partout en Belgique, et même en Italie, les frères font ce qu'ils peuvent. Michel est celui qui va voir sa mère le plus souvent, *« parce que je suis le plus proche ».* Après le décès de son père cependant, il n'y allait plus, c'était trop difficile. *« Je me suis remis en question, j'ai fait une très grosse dépression. Je n'avais plus envie de rien et aller voir ma mère me semblait inutile puisque, de toute façon, elle ne me reconnaissait pas. Ou en tout cas, pas toujours. Parfois, je restais assis là, pendant une, deux, trois heures d'affilées, mais je n'avais rien à lui raconter et elle ne parlait déjà plus. C'était vraiment déprimant. »* Pendant que sa grand-mère était en Italie, la fille de Michel, Marie, a tenté de le sortir de sa torpeur. Elle a fini par l'inscrire dans un club pour personnes âgées, *« comme celles qui joue au bingo dans la pièce d'à côté, plaisante-t-il. Certains avaient l'âge d'être mes parents, et au fond, c'est ça qui m'a fait*

*réagir. On n'a qu'une vie, vous savez, on n'a que deux parents, alors autant en profiter tant qu'ils sont là. »*

Shella, quant à elle, rend visite à son mari tous les jours, à la même heure. En général, il la prend pour quelqu'un d'autre. *« Il me prend souvent pour sa mère, rigole-t-elle. Alors je lui parle comme s'il était mon fils ! »* Soudain, le ton de Shella change, elle devient grave. *« Le plus dur, c'est quand je m'en vais. Il crie, il crie, il crie ! J'essaie de partir quand il dort mais dès qu'il se rend compte que je ne suis plus là, il hurle, et je peux l'entendre jusqu'au bout du couloir. Cela m'inquiète, parce que c'est le seul pensionnaire qui réagisse de cette manière, et j'ai peur que la maison de repos me demande de le reprendre... »*

*Son humeur change tellement vite ! Je dois aller le voir après cette réunion, et je suis inquiète parce que je ne sais pas dans quel état d'esprit il sera. »*

Joëlle, sa nièce, renchérit : *« Je suis aide-soignante et je vais régulièrement le voir. Il se comporte souvent comme s'il avait plusieurs personnalités. Il peut être très calme et, dans ce cas-là, il reste bien souvent muet, comme il peut être très agité, voire violent. On ne sait vraiment plus quoi faire... Et le personnel soignant de la maison de repos n'est pas d'une grande aide ... »*

#### LA PEUR DE L'ABANDON

Le regard inquiet, les mains serrées, José Caruso écoute, regarde. Il vient pour la première fois à un « Alzheimer Café ». Il a choisi celui de Uccle, plus près de chez lui. Intimidé, José n'ose pas prendre la parole. En tout cas, pas en premier. Il écoute Shella mais reste silencieux un bon moment. Il décide finalement d'intervenir, comme si cette dernière parole de Joëlle au sujet des maisons de repos avait réveillé sa plus grande crainte.

*« C'est pour ça que je ne veux pas placer ma femme ! Je n'ai pas confiance. »* Patient, Céline dresse un bilan de la situation. En Belgique, il y a trop de malades et pas assez de personnel. Bien souvent, ce même personnel n'est pas suffisamment préparé à faire face à ce type de maladie. Les maisons de repos disposent pratiquement toutes d'un service qui admet spécifiquement les malades d'Alzheimer mais elles accueillent également d'autres patients et ne peuvent consacrer tout leur temps uniquement aux personnes atteintes de la maladie. *« Oui, mais tout ce que nous demandons, c'est un peu de tact,*

*« Un jour, il a essayé de m'étrangler. Je me suis rendue compte que je ne pouvais plus m'en occuper. »*

*répond Joëlle. Nous allons à la maison de repos tous les jours de la semaine et, depuis quelques temps, la main de mon oncle est enflée et bleue par endroits. Nous avons essayé*

*d'attirer l'attention du personnel à ce sujet mais à chaque fois, les aides-soignants nous disent 'oui, oui, on va s'en occuper plus tard', pourtant ils ne font rien ! »*

Ce problème de structure n'est pas récent. Et à moins que des mesures ne soient prises rapidement, il pourrait empirer. *« Actuellement, il y a 90.000 cas d'Alzheimer diagnostiqués en Belgique,* expose le Dr. Elozegi lors de notre rencontre. *Les cas ont doublé en dix ans et ils vont encore doubler dans les dix prochaines années. Pourquoi ? Parce que l'espérance de vie de la population augmente et le premier facteur de risque pour Alzheimer, c'est la vieillesse. Tout d'abord, il faudrait multiplier les structures comme celle que nous avons ici, à Mons, car il n'y en a pas suffisamment. Ensuite, il faudrait former un plus grand nombre d'aides-soignants. »*

José reprend la parole. Il semble fatigué et en quête de soutien. *« Ma femme est atteinte de la maladie d'Alzheimer depuis trois ans, commence-t-il d'un air las, en fermant les yeux. Sa condition évolue assez lentement, contrairement à votre mari, Shella. Malgré*

*tout, elle ne sait plus rien faire par elle-même. Et elle n'est pas du tout agressive, au contraire, elle a toujours le sourire. Mais comme vous, je ne sais jamais comment elle va réagir. J'ai l'impression qu'elle est lucide la plupart du temps. Je maintiens ses activités au maximum, comme une routine : logopédie, kinésithérapie, centre de jour, etc. » José marque une pause, le temps pour Céline de leur expliquer combien il est important de garder des habitudes, d'établir une routine pour que le patient ne soit pas déstabilisé. « Cela évite que le malade ne perde ses repères et permet d'empêcher des crises d'angoisse lorsqu'il ne sait plus où il en est », explique Céline.*

À bout, José ne veut pourtant pas « abandonner » sa femme. « Je ne veux pas la mettre en maison de repos, j'ai entendu trop de choses à propos de ces endroits. Ils ne sont pas tous bons. Je ne veux pas la condamner à renoncer à sa vie. C'est vrai, cela prend du temps de s'occuper de quelqu'un de malade. Je pense honnêtement passer 95% de mon temps avec elle, je lui consacre toute mon attention. Et si je ne le fais pas, même pendant cinq minutes, j'ai l'impression de l'abandonner. Je ne suis juste pas prêt à renoncer. » Le cas de José est quelque peu différent de celui de Shella ou de Michel. Sa femme fait en effet partie de ceux que l'on appelle les Alzheimer précoces. Elle n'avait que 49 ans quand la maladie a été diagnostiquée. Loin, donc, d'être liée à la vieillesse.

*« Parfois, je me dis que je suis égoïste, qu'elle serait mieux suivie, mieux soignée ailleurs. Puis c'est cette réaction-là qui me semble égoïste : j'en ai marre alors je me débarrasse de ma femme ! Je pense que je la garde avec moi parce que je ne veux pas qu'elle soit seule, mais également parce que je ne sais pas pendant combien de temps elle tiendra encore le coup, pendant combien de temps encore elle sera la femme que j'ai épousée et pas juste le fantôme de qui elle était. Même si, à mon avis, on en est déjà là. »*

« LE PLUS DUR AVEC ALZHEIMER, C'EST QU'IL N'Y A PAS DE TRAITEMENT »

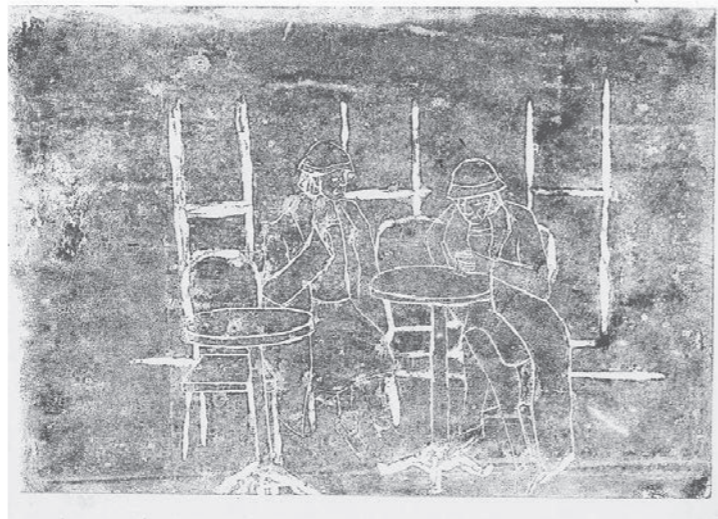
À la Clinique de la mémoire du centre hospitalier universitaire d'Ambroise Paré à Mons, l'équipe, chargée d'établir un diagnostic, propose également des activités pour stimuler la mémoire ainsi qu'une aide psychologique pour la famille. « *Le plus dur avec Alzheimer, c'est qu'il n'y a pas de traitement. On a des médicaments, sous forme de pilules, mais ils ne guérissent pas la maladie, ils la ralentissent, c'est tout. Il n'y a pas de traitement préventif et, quand les patients viennent nous voir, il est souvent déjà trop tard. Même si on développait un traitement, la maladie se serait déjà développée dans la plupart des cas et on ne pourrait rien faire de plus* », explique le Dr. Elozegi.

Shella, Michel et José sont confrontés à cette situation, comme tant d'autres personnes en Belgique et dans le monde. Tout ce qui leur reste, désormais, c'est l'attente.

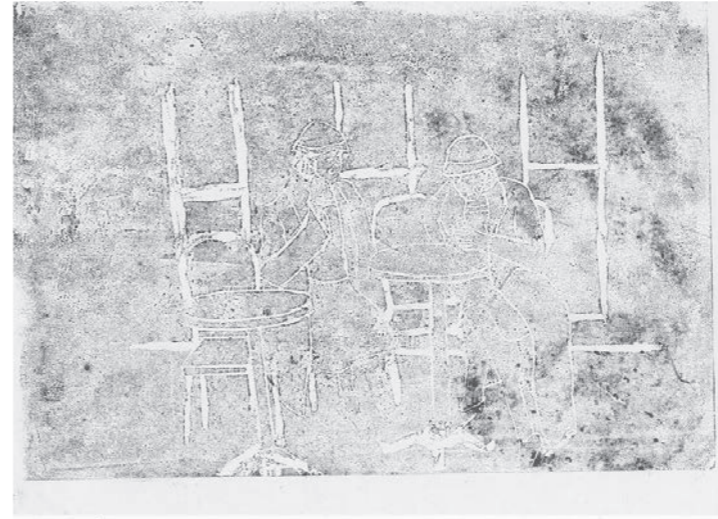
### **ALZHEIMER PASSÉ, ALZHEIMER FUTUR**

La maladie d'Alzheimer existe depuis bien longtemps mais, il y a encore 50 ans, elle n'était pas diagnostiquée comme telle. « *On parlait d'artériosclérose cérébrale, un grand nom mais qui ne veut absolument rien dire, explique le Dr. Elozegi. La maladie n'était donc pas vraiment diagnostiquée et encore moins traitée. Les gens atteints étaient considérés comme des fous, on les mettait dans des asiles, on leur donnait des neuroleptiques pour qu'ils soient calmes, mais c'est tout. Les traitements actuels sont assez récents (15 ans).* »

Et dans le futur ? Où en est la recherche ? « *Il existe donc un traitement mais il n'est pas curatif. La recherche avance mais pas assez vite. Ce qu'il faudrait, c'est que la recherche se concentre sur le diagnostic de personnes qui ne montrent pas les signes de la maladie d'Alzheimer. Dix ans avant l'apparition des symptômes, dix ans avant que les gens consultent, la maladie est déjà là, mais elle ne s'est pas encore déclarée. Il faudrait aller chercher ces patients qui vont bien, pour les traiter et les guérir. Mais pour l'instant, c'est impossible. Comment voulez-vous traiter quelqu'un qui n'a rien et comment allez-vous dire à quelqu'un 'vous allez avoir Alzheimer dans dix ans, donc je vais vous donner un traitement maintenant' ? »*



Anais Richard - *Rencontres*



R Trous blancs



Stasia Kremer - Dessin du quotidien

VADE RÉTRO

## L'IMPOSSIBLE OUBLI

*Lorsque le dialogue est rompu entre les membres d'une même famille, l'intervention d'un médiateur devient nécessaire. Frères et sœurs, acteurs du système familial, sous-estiment la naissance de rapports de force parfois violents entre eux. Rapports de force qui reviennent parfois comme autant de fantômes revencheurs. Certaines crises peuvent se solder par la rupture du lien de la fratrie et se terminer devant une cour de justice à travers un procès souvent difficile à vivre.*

Par Luigi Lattuca

P

Vade rétro



Dans quelques mois, Maria verra le procès pénal intenté à sa sœur aînée Calogera s'ouvrir. Il y a un peu plus d'un an, le 27 avril 2013, l'aînée de la famille a failli l'étouffer dans un face-à-face d'une violence absolue. Une scène qui s'est déroulée devant les yeux de leur maman, atteinte de la maladie d'Alzheimer. Maria s'en est sortie avec des morsures profondes à la cuisse. Le moment le plus intense d'un conflit qui dure depuis des années. Ces sentiments négatifs sont devenus toxiques. La vie en commun est devenue insupportable tant les rivalités et les rancœurs entre les cinq sœurs et les trois frères de la famille se sont fixées et n'évoluent plus. Ils sont tous ensemble passés par une gamme de sentiments allant de la solidarité feinte ou vraie à la jalousie, l'envie, au désir d'exclure, voire de faire disparaître et de tuer l'autre. Dans les familles dysfonctionnelles, il y a, malgré tout, une grande envie de maintenir les situations telles quelles, aussi nuisibles soient-elles. Or, le remaniement fait partie de la vie. Nous évoluons et nos besoins aussi. Si il n'y a pas d'adaptation, notre relation à l'autre en souffre. Devenue personne discréditée, Maria porte désormais un regard de dégoût sur les frères et les sœurs qui ne l'ont pas soutenue après son agression. Elle n'a, d'ailleurs, plus jamais revu la sœur qui l'a brutalisée. « Couper les ponts avec sa famille est parfois la solution qui s'impose, justifie Clémentine Gérard, psychologue spécialisée dans les violences intrafamiliales. « Mais cette rupture continue souvent de maintenir une image diabolisée de l'auteur des violences ainsi que son pouvoir. L'emprise est toujours là psychologiquement. La victime ne souhaite plus voir sa famille mais elle doit certainement y penser chaque jour. La situation est finalement malheureuse pour tout le monde, d'autant que cet acte très violent est de l'ordre de l'indigérable si les membres de la famille – et en particulier la victime – ne peuvent pas mettre de sens sur ce qui s'est produit. Il faut une prise de conscience du contexte dans lequel cela s'est passé afin d'encourager le processus de guérison et d'atténuation de la douleur. » Faire le deuil d'une relation alors que l'autre est encore en vie, paraît moins facile car la

réalité ne nous impose pas la disparition physique de cette personne. Un acte compliqué à comprendre et à intégrer. La personne existe toujours mais la relation ne peut plus exister pour diverses raisons. « C'est un autre processus du deuil. Et il est difficile à réaliser car la famille fait partie des repères que nous avons tous reçus pendant l'enfance pour nous construire. », continue-t-elle. La médiation ou le procès peuvent alors devenir des solutions de règlements des conflits et ainsi pousser certaines personnes à enfin justifier leurs actes. En Belgique, 7.026 plaintes pour violence intrafamiliale furent déposées en 2012 dans les parquets correctionnels selon le Ministère Public. « Dans la famille dont nous parlons ici, il y a la problématique du placement de la maman qui a entraîné des conséquences pénales, explique Frank Discepoli, l'avocat de Maria. Les procès intrafamiliaux ont toujours existé. Porter plainte contre des membres de sa famille est une chose courante lorsqu'il est question d'un héritage. Les problématiques pénales avec coups et blessures entre frères et sœurs sont beaucoup moins fréquentes. Ce n'est pas rare mais ce n'est pas fréquent. »

#### ORPHELINS TRÈS TÔT

Le 27 avril 2013, jour de son agression à l'intérieur du cercle familial, Maria veille sur sa maman. La vieille dame vit toujours dans la maison où elle a élevé ses neufs enfants. Ce jour-là, pas un nuage dans le ciel. Le vent fou qui souffle encore ce matin a la bonne idée de se taire à temps pour que le soleil réchauffe enfin l'atmosphère et illumine le voile blanc de la neige qui ne cesse de tomber. Pour subvenir aux besoins de sa mère, Maria ne reçoit plus d'aide que d'une seule de ses sœurs, Elvira. Toutes les deux s'affalent dans le fauteuil en cuir râpé installé devant la fenêtre du salon, où leur maman est alitée jour et nuit. Leurs regards se posent sur le grand cadre doré rempli de photos accroché, au-dessus du bureau. Tous leurs proches sont là... ainsi que leur papa décédé à l'âge de 52 ans en 1970, terrassé par un cancer.

Toute notre vie est parsemée de deuils. L'enfant qui se détache de la mère, le divorce qui arrête la vie conjugale, le décès de nos parents, ... Ainsi est la dynamique de l'existence. L'intensité du chagrin est proportionnelle au degré d'attachement que nous avons vis-à-vis de la personne disparue. Le destin de la famille de Maria a été de grandir sans père. « Le deuil est géré de façon différente d'une famille à l'autre, explique Clémentine Gérard. « On ne peut, avec neuf enfants à charge, prendre le temps de faire son deuil calmement. La maman a dû rapidement faire face et rester active. La phase d'exultation n'a sans doute pas été traversée au mieux. On met cela de côté. Et cela reste un fantôme... Pour un enfant, perdre un de ses parents est très angoissant car il est, par nature, dans un lien de grande dépendance vis-à-vis de ceux-ci. Il peut imaginer, dans certains cas, en mourir. S'il n'y a pas de communication et s'il n'est pas soutenu, le deuil est assez compliqué à vivre pour lui. La famille dont nous parlons est orpheline de père. Il a donc fallu décider qui marquait la loi dans la fratrie. » Raymond, le frère aîné, n'a jamais voulu prendre cette responsabilité, sans doute effrayé par l'ampleur de la mission. À la mort du papa, Calogera, la plus grande des sœurs, vient de fêter ses 18 ans et renonce à ses études supérieures afin d'épauler sa mère dans l'éducation de ses cadets. Or, personne n'est outillé pour devenir le parent de ses frères et sœurs. Personne ne reçoit les apprentissages nécessaires. Un nouveau schéma familial se dessine alors et des positions de pouvoir se tissent entre les majeurs et les mineurs. « Cette orientation n'a pas lieu d'être dans une fratrie car chacun a une position égalitaire par rapport aux parents, explique Clémentine Gérard. Les enfants sont normalement au même niveau mais si certains doivent devenir plus vite adultes alors qu'ils sont de la même génération, ça peut devenir compliqué. » Malgré tout, l'enfance de Maria et de sa fratrie se passe du mieux possible. « Je me souviens d'années heureuses, nous étions entourés et choyés », confie-t-elle.

Les uns et les autres restent même très unis autour de leur mère après avoir quittés le nid familial mais le dossier médical de celle-ci commence à s'étoffer à cause d'un triste événement. Victime de la solitude qui s'installe et qui lui remémore son défunt mari, elle se mutile. « Maman appelait toujours l'un d'entre nous après l'acte pour qu'on vienne la secourir donc ce n'était pas très sérieux. Son envie de vivre était toujours là. » Dès que le parent restant était dans le besoin, tout le monde accourait. Rien ne laissait présager la violence verbale et physique à venir dans les rapports familiaux. Au fil des ans, le partage et la communication, éléments importants de la constitution d'une fratrie, ont peu à peu laissé place à l'aigreur et à la jalousie.

#### RANCŒUR ET TENTATIVE D'ASSASSINAT

La santé décline naturellement avec l'âge. Les soins sont devenus plus importants pour cette mère qui continue de vivre sous soins palliatifs. Quand l'Alzheimer s'est installé, son esprit s'est égaré... Plus moyen de gérer ses comptes bancaires. Sylvia et Patricia, deux de ses filles, ont décidé de se porter volontaires afin de prendre en charge toute opération sur son livret. « Le reste de la famille a été très déçu d'apprendre qu'elles avaient géré cela en secret. Ma sœur Elvira a décidé d'engager un avocat pour comprendre ce qui se passait avec les comptes de maman. Nous nous sommes réunis chez elle avec un juge, lequel a vite compris nos conflits. Il a désigné un avocat pour être le gestionnaire des biens de maman. Depuis ce jour, elle est donc sous tutelle. Inéluctablement, Elvira est devenue la bête noire de la famille pour avoir engagé l'avocat. Il n'y a eu que de la violence depuis. »

Le jour où sa sœur a failli la tuer, Maria est près de sa maman. Sans doute frustrée de ne plus avoir autant de responsabilité auprès de sa génitrice en tant que sœur aînée, Calogera se montre hostile envers Maria et Elvira. « Calogera voulait appeler l'ambulance pour emmener maman à l'hôpital, trouvant qu'elle

avait mauvaise mine, raconte Maria. « Elvira s'est interposée pour lui dire que tout allait bien, qu'il n'y avait aucune raison de le faire. Elle a à peine eu le temps d'attraper son téléphone pour prévenir notre frère avant que Calogera ne l'attrape par les cheveux pour la traîner jusqu'au corridor face à la porte d'entrée. Elle lui en a carrément arraché une poignée. » Maria se lève immédiatement pour séparer ses deux sœurs mais est attrapée à son tour par Calogera qui serre très fermement le foulard dont Maria ne se sépare jamais. L'étranglement est intense. Au bord de l'apoplexie, Maria tente quand même de se débattre mais il lui est compliqué de résister. « Arrête! Arrête, lui crie Elvira. Tu vois bien qu'elle va tomber! Elle va tourner de l'œil. » Heureusement, Célia, la fille d'Elvira, également présente, se précipite dans la cuisine. Elle attrape rapidement une paire de ciseaux afin de couper le foulard de sa tante. Soulagé, le maigre corps de Maria cède et tombe au sol avant d'être écrasé par celui, plus imposant, de sa sœur. La rage de celle-ci est encore plus vive sur le carrelage froid. Elle attrape Maria par le mollet et la mord jusqu'au sang avant de répéter le geste sur sa cuisse gauche. Entre-temps, Célia se précipite sur le trottoir d'en face afin d'alerter le boucher du quartier. Une fois à l'intérieur de la maison, l'homme positionne ses doigts sur la bouche de Calogera pour l'obliger à déborder tandis que la jeune fille compose le numéro de l'hôpital le plus proche de la maison. « Une fois debout, j'ai enlevé mon legging, explique Maria. Il y avait du sang partout. À l'endroit de la morsure, ça brûlait terriblement. Mon muscle avait été arraché et on ne peut rien réparer. J'ai surtout pensé à ma maman car elle avait tout vu et tout entendu. »

Sur ses encouragements, les ambulanciers s'élancent vers la vieille dame. Ils vérifient tous les paramètres vitaux et constatent qu'elle va bien. Calogera, de son côté, reste à terre en jouant la comédie. « On aurait dit une actrice possédée par un texte qu'elle avait appris par cœur. » Pendant qu'elle étranglait Maria, Calogera a avoué qu'elle comptait

se faire passer pour folle car c'était le prix à payer pour enfin exécuter sa sœur. « Elle a bien dit "Je vais me faire passer pour folle" et pas "J'ai eu un accès de folie", analyse Clémentine Gérard. L'agresseur sait donc très bien ce qu'elle a fait mais elle veut mentir. Cela dénote un certain type de personnalité. Un enfant qui n'a pas tout à fait la conscience de la mort ou une vision claire du bien et du mal va parfois user plus facilement de violence envers son frère ou sa sœur qu'il considère comme un rival. Mais nous parlons ici d'adultes... ce qui est très inquiétant. Autre chose qui l'est également : vivre dans la frustration. Ça peut pousser, à un moment ou à un autre, à des actes violents. »

#### CE QUE CACHE LA VIOLENCE

Le lendemain, abasourdie par la gravité de la situation, Maria se rend à la police locale remplir une déposition avec le certificat de lésions réalisé par les médecins. Son téléphone reste silencieux... Calogera n'appelle pas pour s'excuser ou justifier son acte. Pire encore, ses autres frères et sœurs ne prennent pas de ses nouvelles. « Des dénigrements répétés ou des trahisons sont des exemples de violences intrafamiliales, commente à nouveau Clémentine Gérard. La dynamique de la fratrie peut expliquer - en partie - le comportement de la sœur aînée. Si on a un coup de folie, en général, on réalise seulement ce qu'on a fait par après. Persister dans sa violence est quelque chose d'encore plus grave. Si l'agresseur ne ressent aucune culpabilité, c'est mauvais signe. La suite logique serait qu'elle travaille sur la reconnaissance de ses actes et sur sa responsabilité. Si, a contrario, elle pense qu'elle est persécutée par la victime ou par un tiers, elle a réellement perdu le sens de la réalité. Objectivement, cette pathologie s'appelle le délire. »

L'affaire est désormais entre les mains d'un avocat et l'aînée de la famille devra subir un examen psychiatrique. « Elle a inventé que je lui avais donné des coups de pied au ventre pendant que je me débattais lors de la

strangulation, explique Maria. Or, je n'avais aucune force. Son fils a cru à cette histoire et m'a téléphoné très rapidement pour proférer des menaces. Je suis immédiatement allée déposer plainte contre lui juste après. À cause de cette terrible scène de violence et de ces menaces, je vis dans l'appréhension et l'épouvante. J'ai toujours peur de me faire à nouveau agresser donc je dois désormais éviter ce qui était le domicile familial. Le seul moyen de prouver les actes de grande violence entre frères et sœurs serait de placer une caméra dans la maison de maman. Nous y avons pensé mais c'est interdit par la loi. On ne peut filmer une personne ou enregistrer sa voix sur un téléphone à son insu. La police ou un autre organisme bien spécifique doit s'en charger. Cela fait l'objet de procédures fastidieuses... Maman me manque tant, je ne peux plus la voir autant qu'avant. C'est comme une période de deuil pour moi car je suis obligée d'oublier une personne qui est encore vivante. »

Pas question pour autant que Maria se sente coupable. Elle peut désormais verbaliser ses émotions et sentiments. Le journal intime est pour elle une thérapie. Elle en possède déjà une quinzaine tant elle y note tout. « J'écris les événements de ma vie au fur et à mesure. Je peux ouvrir un carnet à toute heure de la journée. Les rares fois où je me suis relue, j'ai trouvé ça trop triste. Mais j'ai besoin de le faire », avoue-t-elle. Écrire sur le mal de vivre ne signifie pas pour elle rester cloîtrée à broyer du noir sans jamais adresser le moindre sourire à son prochain. L'écriture permet de coucher ses maux sur papier pour mieux, après relecture, prendre conscience que le quotidien n'est pas fait que de torpeur. Même après l'agression du 27 avril, Maria a trouvé la force de prendre un stylo et de relater le choc qu'elle a subi. L'écriture y est plus tremblante et micrographique que les autres jours. On y ressent la nervosité de l'auteur. Elle lit quelques mots mais les larmes lui montent lorsqu'elle arrive au passage qui évoque sa douleur physique. Elle marque une pause. Chaque fois qu'elle

raconte ce triste épisode de sa vie, les émotions demeurent et l'étouffent. Les souvenirs font des va-et-vient mais les événements se représentent quand même un à un après une minute. Elle reprend sa respiration et rompt le silence. Le fil précis des cataclysmes lui importe. La présence de l'autre ne l'empêche pas de laisser les larmes couler. Au bout de quelques instants, elle se crispe pour garder la maîtrise d'elle-même. On entend la gorge se serrer, on entend la mémoire se rappeler de la blessure. Sa voix tremble comme si le froid paralysait ses mots.

#### « C'EST LA VICTIME QUI A DÉTRUIT LA FAMILLE »

Maria se sent néanmoins assez solide pour revivre prochainement toute l'histoire devant la justice. Un procès qui symbolise l'affrontement fraternel. « Cet événement violent, comme dans le cas d'un abus sexuel, détruit le lien familial, pointe Clémentine Gérard. Si toute la fratrie ne se met pas au travail par rapport aux problèmes, cela va être très difficile de rester en contact. Ce sont souvent les victimes qui sont mises hors du cercle familial car l'agresseur a souvent un profil typique de manipulateur, avec du charisme et du pouvoir sur son entourage. Quant à la victime, elle s'emmêle souvent les pinces quand elle raconte une histoire et elle paraît fragile. On lui reproche souvent de sortir du secret et de parler de la chose vécue comme de l'élément destructeur de la fratrie alors que c'est l'acte de violence en lui-même qui a détruit les liens. Lors de grosses crises comme celle vécue ici, les familles mettent en général toute leur énergie à l'œuvre pour maintenir les relations et pour éviter que le secret n'éclate. Ce sont des cas fréquents dans les situations de violence. Si la famille s'est enrôlée dans un fonctionnement toxique avant l'agression, la réalité est transformée et l'agresseur peut devenir la victime aux yeux de l'entourage. S'il a porté un acte de violence sur quelqu'un, certainement l'a-t-on poussé à bout... »

Pour la psychologue, la question centrale

est de savoir si de précédents signes d'agressivité de la sœur aînée envers son autre sœur ont existé par le passé. Nul n'est violent sans raison. Le passage à l'acte n'arrive que lorsque la personne n'est pas en mesure de mentaliser ce qu'elle vit. *« C'est comme une pulsion agressive qui vient à un moment où la raison et les mots ne suffisent plus, poursuit Clémentine Gérard. Il y a comme une urgence à être dans le passage à l'acte. Sauf qu'elle n'a pas l'air de souhaiter comprendre ce qu'il s'est passé... Elle veut plutôt être diagnostiquée comme folle, quitte à manipuler son entourage. »* Impossible également pour Maria d'expliquer clairement l'acte de violence de sa sœur. Elles se disputaient étant enfants, comme toutes les sœurs, mais jamais avec une telle force : *« C'est vrai qu'elle utilisait souvent les mains pour nous "élever" comme elle le disait. C'était l'aînée et elle aidait maman à veiller sur nous. Je me plaignais souvent des gifles de Calogera dans les bras de ma grand-mère. »*

#### PENSÉES NOIRES

Pour affronter le présent avec l'énergie nécessaire, encore faut-il ne pas s'encombrer de scories du passé ; à plus forte raison quand ce passé vous rappelle des choses douloureuses. Mais ce drame familial est trop intense pour Maria. Les idées noires qui la menacent comme des ombres terrifiantes, c'est la nuit qui les apporte. Elle confie faire très régulièrement des cauchemars et fumer plus de cigarettes qu'à l'accoutumée. Dans ces moments-là, tenaillée par l'angoisse, elle envisage rarement l'existence sous son meilleur angle. *« On peut oublier les choses insignifiantes qui jalonnent notre quotidien mais pas ça... Je n'oublierai jamais. C'est gravé au plus profond de moi. Tous les conflits que nous avons vécus et que nous vivons encore actuellement me reviennent en tête chaque matin, dès mon réveil. Cette agression m'a rendue encore plus nerveuse. C'est une énorme tâche qui a empoisonné ma vie et je sais que les médicaments que je prends pour m'aider à supporter la souffrance et m'aider*

*à dormir le soir causent du tort à ma mémoire. Je ne peux que m'en remettre à la justice. »* Maria attend donc désormais des nouvelles de son avocat, lequel étudie attentivement le dossier. *« Ce procès compte beaucoup car j'ai bien pris conscience que je n'avais rien fait, soutient Maria. Je suis la victime et ma sœur devra répondre de ses actes. Je souhaite vraiment qu'elle soit punie pour ceux-ci. Qu'il n'y ait pas de versement d'indemnités m'importe peu. Je veux qu'elle soit punie. Si la justice est de mon côté, ce sera comme avancer vers une nouvelle étape. Cela me permettra d'aller mieux. »*

Au milieu de ce cataclysme familial, Maria repense à son père. Tout aurait été, à coup sûr, différent s'il vivait encore aujourd'hui. Tout le relie à lui. Comme si son passage d'être vivant à l'état de fantôme avait déterminé les rapports de force qui ont engendré rancœur et violence. En plein deuil, la mère de la famille n'a sans doute pas repéré les relations de pouvoir qui s'installaient. *« Cette fratrie est typiquement le genre de contexte dans lequel il pourrait y avoir des abus, analyse Clémentine Gérard. Si certains enfants furent bien majeurs avant les derniers frères et sœurs venus au monde, cela favorise la transgression de limites. S'ils se comportent en adultes vis-à-vis de leurs cadets, ils peuvent faire la loi et ne plus avoir de repères. »* Un terrain idéal pour que la violence s'installe... Le cercle familial est celui où les passions sont les plus vives. Mais il y a moyen de canaliser ça. Le plus fort des sens est l'esprit. Il nous permet de rester attentif à nos relations avec autrui. Il ne faut pas oublier que des relations difficiles entraînent des demandes particulières de la part de ses frères et sœurs. Et la distance s'établit, parfois sans qu'on la voit...

*« Si toute la fratrie ne se met pas au travail par rapport aux problèmes, cela va être très difficile de rester en contact. Ce sont souvent les victimes qui sont mises hors du cercle familial car l'agresseur a souvent un profil typique de manipulateur »*



VADE RÉTRO

## MÉTAUX LOURDS



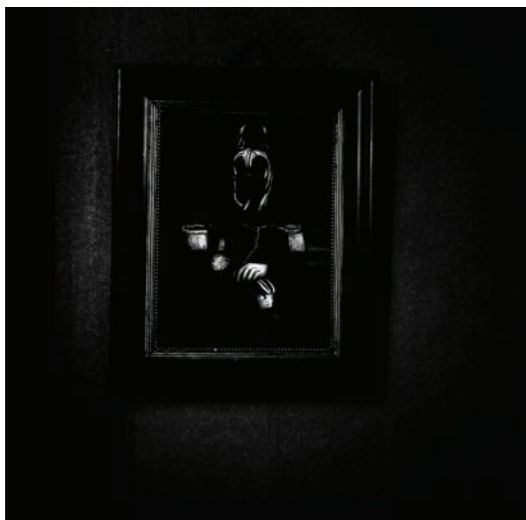
Par Mathieu Brunel

Béatrice et sa famille vivent dans une petite maison coincée entre deux grandes. Ils ne sont jamais partis très loin. Avec son mari Thierry, elle a élevé ses trois enfants : François, Yves et Céline.

Céline n'est plus. Une maladie liée à l'accumulation de cuivre dans l'organisme l'a emportée : la maladie de Wilson.

Depuis, la famille a perdu un peu de sa vie. L'atmosphère est lourde parfois. Pesante.





Même après sa disparition, la présence de la fille est tangible.

Les photos de Céline avec son chapelet, l'icône religieuse dans l'étagère ou ce silence.



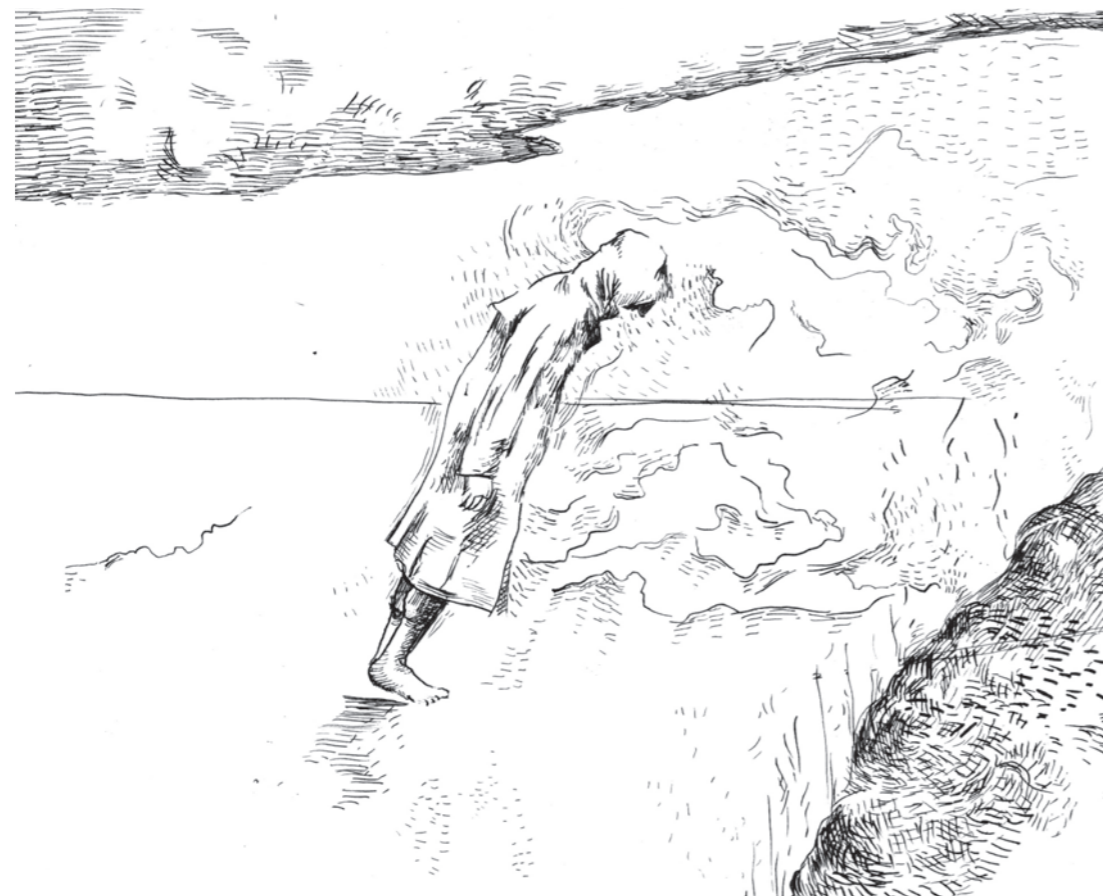
La famille est réunie dans son petit salon.

Les seules choses qui rompent le silence sont l'errance des trois chiens dans la pièce et cette télé allumée que personne ne regarde.

Parler de Cécile est dur. Les larmes montent vite, les souvenirs aussi. La présence de tous ne fait que mettre en évidence son absence.

Leur maison est devenue un berceau vide de sens, empli de mélancolie.

Le vide.



Éléonore Scardoni - *Branle-bas*

*DURA LEX, SED LEX*

# **LE LATIN, NOUVELLE LANGUE VIVANTE ?**

**QUID DE SON ENSEIGNEMENT DANS LE SECONDAIRE ?**

*Ouvrez grand les oreilles, écoutez autour de vous l'opinion publique et constatez. Cela fait maintenant quelques années qu'un vent de rumeur souffle et prédit le déclin du latin dans nos écoles. Peu à peu, les motivations s'effritent, les heures de cours s'effilochent et les déclinaisons s'oublient. Le glas sonne. Le latin est-il vraiment mort ? Est-il voué à n'être que le fantôme des grammaires modernes ?*

Par Marie Dossin, Lorène Gruslin et Fanny Urbanowicz

E

*Dura lex, sed lex*

**FANNY**

Le latin a toujours fait partie de mon parcours scolaire : de la première secondaire à l'université, lorsque j'ai choisi d'étudier les romanes. Même si je m'y intéressais peu en réalité, le latin me paraissait une évidence.

Il a fallu attendre la fin des secondaires et l'université pour que je donne enfin un sens à cet enseignement, et que j'y prenne plaisir. Aujourd'hui, je suis satisfaite du parcours entrepris, mais je garde l'idée que je n'ai compris que trop tard tout l'intérêt de la langue latine. Actuellement étudiante en dernière année de master en didactique du français, je n'exclus pas la possibilité d'enseigner un jour le latin.

Cette question, nous nous la posons en tant qu'anciennes étudiantes et futures enseignantes du latin. Durant nos expériences dans plusieurs écoles, nous avons été confrontées à un paradoxe. Nous n'avons pu que constater que la place du latin déclinait, le législateur s'évertuant chaque jour davantage à mener un combat pour sa disparition des grilles horaires. Et pourtant... Lors de nos stages, au détour des couloirs et de conversations entre deux sonneries, nous avons entendu des rumeurs pour le moins inattendues. Certains établissements de Bruxelles détourneraient la loi pour imposer

**LORÈNE**

Les langues ont toujours fait partie des matières que j'affectionne le plus, et apprendre la langue latine représentait pour moi quelque chose d'intrigant et d'inédit, comme un savoir précieux. J'ai choisi de suivre l'option latine durant les six ans d'humanité et, pourtant, le cours m'a un peu déçue, je le trouvais ennuyant. J'ai cependant gardé cette option car j'ambitionnais de faire des études de romanes.

C'est en fait à partir de l'enseignement supérieur que le cours de latin a pris toute sa valeur: plus que l'étude de la langue, c'est l'étude littéraire des textes anciens qui m'a plu, tout autant que la charge historique qu'ils véhiculaient. A mes yeux, le latin reste un enseignement linguistique, historique et littéraire qui apporte une touche unique au savoir.

le latin à leurs élèves!? Cela voudrait-il dire que le latin a encore ses chances de survie? Pour résoudre cette énigme, nous nous sommes rendues dans nos anciennes écoles et avons interrogés les différents acteurs de l'enseignement du latin.

**LE COURS DE LATIN EN CHUTE LIBRE**

Depuis quelques temps, la place du latin dans l'enseignement est plus que précaire. Dans le secondaire, les parents qui obligent leurs enfants à prendre l'option latine ne le font

**MARIE**

Mon parcours scolaire ne s'est pas résumé à « faire mes latines ». J'ai donc choisi de poursuivre en sciences humaines. Pourtant, en quatrième secondaire, un attrait pour les études de lettres se réveilla en moi : je voulais faire les romanes. Et le latin y était obligatoire. J'ai décidé de prendre des cours de soutien, deux midis par semaine. Les apports multiples de cette langue se sont alors déployés devant moi, complétant parfaitement les études plus « actuelles » que je connaissais par ailleurs.

À l'université, le latin fut une de mes matières préférées, conjuguant au mieux les deux aspects de ma formation : la langue et la littérature. J'ai finalement décidé d'ajouter à mon CV la possibilité de donner cours de latin, matière qui, sans un déclic soudain et une passion tardive, m'aurait filé entre les doigts.

généralement que par souci d'élitisme, non plus par intérêt pour la matière en elle-même. Dans le niveau supérieur, la filière classique perd chaque année en popularité et les candidats à l'enseignement du latin ne se bousculent plus au portillon. Pour mesurer au mieux ce déclin, il suffit de prendre le cas de l'Université de Namur. Faute de candidats, la filière latine, une des plus anciennes de l'histoire de l'enseignement, a été purement supprimée. Rayée. Eradiquée.

Nous avons eu la chance d'interroger quelques élèves à propos d'une réalité qui n'est pas toujours accessible. Mais que pensent les jeunes pousses de ce poussiéreux latin ? Dans la classe des premières latines du Lycée Emile Jacqmain, les élèves nous regardent. Leurs petites mains se lèvent bien haut pleines d'empressement pour répondre à notre question : « *Est-ce que vous trouvez le latin pratique?* » *Les avis fusent, contradictoires. Tous ne sont pas du même avis mais un sentiment d'inutilité est palpable. Du fond de la classe, un élève lance avec aplomb « Le latin, ça ne sert à rien et, de toute façon, je ne continuerai pas après la deuxième. J'ai juste été obligé par mes parents. »* Plus timidement, une camarade de classe nuance : « *Le latin peut être utile si on veut devenir avocat par exemple, mais c'est vrai que dans la vie de tous les jours, ça ne sert quand même pas à grand-chose...* » D'autres doigts se lèvent, appuient les idées énoncées. Nous avons dû nous rendre à l'évidence, le choix du latin ne va pas (ou plus) de soi.

A côté du tableau, l'enseignante sourit en attendant les réponses. Les acteurs du monde de l'enseignement et les professeurs de latin eux-mêmes sont bien conscients du phénomène. Ils savent que ce cours n'a plus l'aura d'antan.

C'est le cas de Claire Verly, elle, professeur à l'Athénée de Koekelberg et directrice de l'ACFLA (Association de la Fédération Wallonie-Bruxelles pour les Langues Anciennes). Dans le bruyant foyer culturel de l'Université Libre de Bruxelles, où elle est assistante,

sirotant une bouteille d'eau, elle déclare d'un air résigné : « *La place du latin n'est plus aussi importante* ». Et d'enchaîner en nous expliquant qu'étudier le latin aujourd'hui est perçu comme de l'élitisme, non pas intellectuel, mais souvent social.

Dans le foyer, une foire du livre est organisée. Sortant leurs nez de leurs bouquins, quelques élèves de classique entament la conversation. Ils sont eux aussi conscients du phénomène qui les guette. Ils sont venus partager leurs opinions mais aussi leurs tracasseries. Assise confortablement dans le fauteuil, Marie soutient que la vision du latin se divise en deux catégories : d'une part, ceux qui étudient le latin et pour qui cela représente une matière importante ; d'autre part, ceux qui n'en ont pas fait. Pour ces derniers, le latin a perdu tout lien avec la société actuelle : les gens ne savent plus à quoi ce cours réfère. Emilie, sa condisciple, met en cause un désintérêt général pour la matière. Le latin comme le grec sont noyés dans un tas d'options et de cours alléchants, plus pratiques, qui repoussent ces langues anciennes au fond du tiroir. Aujourd'hui, le manque de rentabilité du latin est un frein à son apprentissage.

Dans le parc Léopold, qui mène au Lycée Emile Jacqmain, les premières fleurs sont apparues. Nous avons rendez-vous avec le préfet Eric De-guide. Quel sera l'opinion de cet homme d'expérience ? Il nous accueille aimablement dans son bureau et se lance dans un discours plutôt carré où les fameux mots frappent encore : pas rentable. Ce pédagogue au franc-parler, campé dans son fauteuil de cuir, nous raconte qu'en secondaire il n'a lui-même pas suivi les latines et que, contre l'avis de son père, il s'est tourné vers des options plus modernes. « *Cela fait déjà un certain temps que le latin est en voie de disparition. Beaucoup de parents viennent dans notre école car il n'y en a plus beaucoup, à Bruxelles, qui proposent la combinaison latin-grec. Le français périclite au niveau international. La langue, c'est l'anglais. [...] Avant, on disait que pour étudier la médecine ou le droit, le latin était indispensable. Aujourd'hui, ce n'est plus nécessaire. Même pour l'histoire ou*



*les romanes.* » Il ajoute que dans notre société, « la culture pour la culture » ne fonctionne pas. Nous sommes dans une visée utilitariste où il faut travailler vite et produire tout de suite. Or, avec le latin, les savoirs patiemment acquis sont autant de pierres pour construire un esprit vif et productif. L'impératif de l'immédiateté ne peut que faire décliner la langue de nos ancêtres.

Par une après-midi pluvieuse de février, nous rencontrons Pascale Verbaandert dans son salon de thé préféré. Elle ne compte plus les années passées à user les craies du Lycée Émile Jacqmain. Entre deux tasses et quelques gâteaux, elle commente la situation du latin dans l'enseignement. Pour elle, le latin est une évidence. Ce sont ses professeurs de secondaire qui lui en ont donné le goût. « *Je trouvais qu'ils alliaient la rigueur, une forme d'humanisme et puis le goût de l'antiquité, l'ouverture à la philosophie, la poésie, la tragédie.* »

Quatre facteurs, d'après elle, ont entraîné le déclin progressif du latin. Premièrement, les élèves sont culturellement et familialement moins disposés à continuer le latin. Ensuite, les élèves s'engagent moins dans le travail qu'auparavant, leur motivation à l'étude est moindre alors que le cours de latin est une matière qui demande du temps, de la persévérance. Puis, la professeure explique que la grammaire française est délaissée par les programmes scolaires, qui adoptent une vision plus pratique de la langue. En exemple, elle commente l'examen de français de la Fédération Wallonie-Bruxelles, en fin de 2e année secondaire, qui s'apparente plus à une interrogation sur la communication que sur notre langue. « *Comment, peut-on penser apprendre la grammaire latine lorsque même la grammaire française passe à la trappe ?* », s'indigne-t-elle. Enfin, elle termine son argumentation en soupirant que notre société a tendance à survaloriser les mathématiques et les sciences. Ce basculement vers les sciences et le manque d'implication des élèves daterait d'une dizaine d'années.

#### LE LATIN À L'ÉPREUVE DE LA LOI

Une dizaine d'années nous dit donc Pascale Verbaandert en terminant délicatement sa tasse de thé... Cette référence ne nous étonne pas : c'est de 2005 que datent les décrets officiels qui remettent en question la place du latin dans nos écoles. Notamment le fameux décret « Missions », approuvé par la ministre de l'Enseignement de l'époque, Marie Arena. Ce décret fixe les dix priorités de l'école et relègue le latin au rang d'activité complémentaire au français, à choisir au même titre que des ateliers de poésie ou d'écriture.

Deux constats s'imposent à nous. Le premier : les décrets tentent de réduire la place et l'importance du latin en tant que matière scolaire. Le latin est ainsi devenu une matière « ancillaire » au français : elle n'est présente dans les grilles-horaires officielles qu'en tant que discipline non-obligatoire qui doit se soumettre à l'enseignement de la langue française et de sa culture. D'autre part, et cette règle vaut pour tous les réseaux d'enseignement, les écoles ne peuvent plus imposer le latin à leurs élèves en première année. L'établissement se doit de proposer une alternative aux parents : une option « moderne », par exemple. Grand retournement par rapport à la tradition scolaire ! Nous nous rappelons avoir été inscrites dans une option « latine » sans avoir pu choisir une autre orientation. Nous nous souvenons du mélange de peur et d'excitation lorsque nous nous rangions derrière nos titulaires. Enfin nous allions découvrir la langue des romains, encore assimilée dans nos jeunes esprits aux soldats qu'assommait Astérix.

#### LE LATIN, UNE AIDE AU FRANÇAIS ?

Le latin est très certainement une aide au français pour des élèves qui n'écrivent pas parfaitement en sortant de l'école primaire. Les lois des décrets iraient-elles donc dans le bon sens en le désignant comme tel ? Est-ce dans ce but que la langue antique doit être enseignée ? Oui, selon les professeures Pascale Verbaandert et Claire Verly. Mais elles tiennent tout de

même à nuancer la position officielle. « *Il est important que l'enseignement du latin repose sur les étymologies, sur la continuité linguistique, sur les liens multiples qui existent entre les langues parlées actuellement et leur bassin originel, le latin et le grec.* » D'ailleurs, Pascale Verbaandert, animée par cette flamme que partagent les grands latinistes ajoute qu'elle n'hésite pas à profiter de la multiculturalité de ses élèves. Pour cela, elle établit des filiations entre les langues qu'ils parlent (que ce soit des langues romanes ou l'anglais, par exemple) et la matière qu'elle enseigne. « C'est très riche et fédérateur », affirme-t-elle.

« *Le latin est d'ailleurs un formidable outil démocratique. Quand des élèves non francophones de langues et/ou de cultures différentes goûtent à cette matière et s'y accrochent, ils peuvent faire des progrès énormes en orthographe et leur vocabulaire s'étend de façon exponentielle.* », remarque Pascale Verbaandert à propos de ses propres expériences. Et il est vrai que lorsque nous nous confrontons aux élèves, nous sommes tout de suite interpellées par le parcours de Safia, une jeune maghrébine. Chez elle, elle ne parle pas le français et c'est pourtant elle, parmi toutes ses copines de classe, qui voyait peut-être le mieux l'utilité du latin pour l'apprentissage du français. Avec ses grands yeux pétillants cachés derrière de grosses lunettes sérieuses, elle est d'ailleurs la première à soutenir que le cours l'aide en matière d'orthographe et de vocabulaire.

#### OUI, MAIS PAS SEULEMENT...

Il est toutefois apparu, dans le discours de Claire Verly ainsi que dans celui de Marie, notre étudiante en langues et littératures anciennes, que les élèves qui ne maîtrisaient pas le français à la base arrêtaient parfois plus vite le latin, ou n'y goûtaient même pas, puisqu'ils n'en percevaient pas directement tous les enjeux.

Cependant, si le statut complémentaire du latin par rapport au cours de français paraît évident, nos interlocuteurs craignent que celui-ci ne

soit pris parfois un peu trop à la lettre. Il est certain que le latin ne peut plus être étudié pour lui-même, de façon hermétique, conception qui fait « *un peu XXe siècle* », comme dirait Pascale Verbaandert. L'enseignante souligne cependant que, si la remise en contexte est un aspect primordial, il faut toutefois veiller à ne pas vider le latin de sa substance. Le travail sur les textes latins originaux est essentiel, puisque ces derniers sont stables et permettent la transmission d'un patrimoine culturel. En outre, si elle affirme les bienfaits de la méthode inductive et qu'elle rend son cours le plus dynamique et intéressant possible, Claire Verly refuse de constamment justifier l'intérêt du latin auprès de ses élèves. Plutôt que de mener un combat pour la défense de la langue latine auprès d'eux, elle leur explique avec détermination l'intérêt des savoirs de manière générale. Le latin, au même titre que les mathématiques ou la biologie, par exemple, constitue un savoir formateur dans une large perspective et il importe d'en être conscient.

Son expérience a d'ailleurs démontré que c'est grâce à la rigueur qu'impose la grammaire latine que les élèves commencent à percevoir les tenants et aboutissants du système de leur propre langue. Aujourd'hui, le latin permet d'apprendre la nature de mots et leurs fonctions dans la phrase. Cette opinion est entièrement partagée par les étudiants de langues anciennes. Enthousiastes, ils soutiennent que le latin est un réel exercice de l'esprit. Ils craignent que la loi ne réduise trop l'apport de cette langue, au profit d'une politique de réussite parfois trop mise en avant. L'étymologie, la mise en situation, la réactualisation du latin sont autant de façons de remettre ce cours au goût du jour sans pour autant tomber dans un unique apport ludique de la langue.

#### SURVIVANCE D'UNE LANGUE MORTE

Malgré les décrets et le désintérêt progressif de la société pour l'ainé du français, nous gardons bon espoir que l'enseignement de la langue ne périclite pas de si tôt. Une partie des élèves fait

d'ailleurs encore preuve d'un enthousiasme marqué. Le latin leur paraît intéressant, ludique, utile. Quelques uns, encore excités par notre rencontre, nous disent même que le latin est «*plus facile*» que ce à quoi ils s'attendaient. Et puis, nombreux sont ceux qui sont prêts à élever leurs voix pour son maintien dans le milieu scolaire. En effet, Claire Verly nous raconte qu'au départ, les réformes ministérielles prévoyaient de supprimer purement et simplement la langue latine des cursus secondaires. C'est une lettre à plusieurs mains - celles de l'ULB, l'UCL, l'ACFLA - qui a empêché le latin d'être rayé du tableau. Et Pascale Verbaandert d'en rajouter : «*Le latin n'est pas une langue morte. Il a continué d'évoluer dans les langues romanes, européennes et il influence aussi les langues modernes. C'est un argument qui va peut-être choquer des étudiants en classique, mais le latin est parfaitement vivant et donne la substance de toutes les langues vivantes actuelles. Je pense que notre cerveau et nos langues ont été modelés par nos pensées latines et c'est, à plus large échelle, le cas de la pensée européenne, de nos lois, etc.*» C'est aussi cet argument que les élèves, qu'ils soient anglais, maghrébins, polonais ou belges nous ont avancé, pleins d'enthousiasme dans la voix. Le latin a bel et bien toujours une place dans l'enseignement actuel. Le cas du Lycée Emile Jacqmain en démontre toute l'actualité.

#### DÉTOURNER LE DÉCRET

Les décrets stipulent donc que le latin ne peut plus être imposé dans les premières années du secondaire. Pourtant, dans la pratique, cette législation n'est pas toujours respectée. Et ce n'est pas sans lien avec la réputation élitiste qui colle encore et toujours à la peau du latin.

Pour préciser un peu plus les législations en vigueur, il faut dire que le latin peut être imposé à tous les élèves qui s'inscrivent dans un établissement si le cours se donne à raison de trois heures par semaine. Dans tous les cas, le latin n'est jamais certificatif en première année. Face à cette obligation,

de nombreuses écoles choisissent plutôt de laisser le choix à l'élève, qui peut choisir de prendre l'option latine ou une option moderne. C'est le cas notamment dans l'école de Claire Verly qui affirme : «*Pour moi, tout détournement est illégal.*»

Pourtant, dans les différents discours que nous avons pu entendre, nous avons compris qu'imposer le latin dans l'enseignement secondaire représentait, en fait, une façon de laisser le choix aux élèves. En effet, avant les secondaires, les jeunes n'ont jamais été confrontés au latin et ne savent donc pas ce que cette matière implique. C'est dans cette logique de choix mais aussi dans une volonté d'excellence assumée que certaines écoles détournent les décrets officiels. Elles n'acceptent aucun compromis : ni retirer des heures de latin de la grille horaire des premières années, ni accepter d'avoir des élèves qui entrent dans l'établissement sans être dans une option latine.

Dans le réseau de la Ville de Bruxelles, nous avons pris conscience d'un détournement de la législation dans deux écoles, dont le Lycée Emile Jacqmain. Pour autant, certains établissements dans lesquels nous avons réalisé nos stages s'adonnaient au même genre de pratiques. Un interdit nous a empêchées de mettre en lumière ces questions taboues. Heureusement, Eric Deguide, le préfet du Lycée Jacqmain, nous a permis de lever un coin du voile. Le lycée impose d'ailleurs la matière aux deux premières années du secondaire, il n'y a pas d'autre choix possible. Ou plutôt, c'est ainsi que cela se passe dans la pratique. Dans la théorie, il n'en va pas de même et c'est de cette faille que le lycée tire profit pour détourner les lois. En fait, Eric Deguide a choisi d'ouvrir une autre option en première et en deuxième afin de respecter la loi : l'option «*agricole*». Et le comique de l'appellation est revendiqué puisque, comme l'avance le préfet, c'est une option «*bidon*». Elle est conçue pour qu'aucun élève ne s'y inscrive. Et dans l'éventualité d'une volonté d'inscription, Eric Deguide annonce aux parents : «*On lui assignera les plus mau-*

*vais professeurs. Et puis les élèves ont tout à gagner à s'inscrire en option latine puisque cette matière reste non-certificative, ce dont les élèves ne sont pas forcément conscients bien-sûr.*» La Fédération Wallonie-Bruxelles proteste, mais le lycée estime que s'il respecte la loi, il fera face à plus d'échec. Et cette manœuvre participe de la réputation de l'école, où les ministres qui se battent pour les décrets de la Fédération inscrivent pourtant leurs enfants. Comme le dit Eric Deguide, «*Nous ne sommes pas élitistes, mais nous n'avons rien contre l'excellence*».

#### POLITIQUE DE LA DERNIÈRE CHANCE

Un constat nous frappe soudain. Selon tous les interlocuteurs, l'enseignement du latin, dans son caractère tout particulier, est à repenser. Puisque les lois ne le rendent plus obligatoire, qu'il ne va plus de soi et que la société actuelle tend à valoriser les études scientifiques, il faut trouver un moyen pour le rendre légitime, non seulement aux yeux de la société, mais surtout aux yeux des élèves.

On l'a vu, Pascale Verbaandert enseigne aujourd'hui la langue latine en revendiquant son lien avec le français et d'autres langues romanes. Elle préconise un jeu sur les mots plutôt que des «*définitions à l'ancienne*». Cette remise en un contexte actuel par le jeu, si elle demande un déploiement d'énergie énorme de la part de l'enseignante, constitue selon elle une bonne méthode pour faire prendre conscience aux élèves de l'intérêt du latin. Aussi, elle préconise une mise en activité constante des élèves. Elle travaille ainsi à partir d'analyses de documents, de films, de chansons, de lectures, d'expériences personnelles des étudiants, pour qu'ils comprennent par eux-mêmes tout l'apport de l'Antiquité dans notre société.

La professeure conçoit aujourd'hui l'enseignement du latin comme un véritable combat. Pour se défendre de l'hostilité institutionnelle, des professeurs, des collègues, des parents ou d'élèves pour qui le latin ne va pas de soi, Pascale Verbaandert brandit les armes de l'actualisation : «*Un enseignement sec et mort*

*n'a plus sa raison d'être, il est indéfendable. Il faut donc faire des liens avec l'art, le français et les sciences. Décloisonner les disciplines. Les points de repères sociétaux sont totalement différents aujourd'hui, de nouvelles références sont à conquérir. Celles-ci ne sont pas plus inintéressantes que les anciennes.*» Ainsi, plutôt que de parler de l'Histoire de façon désincarnée, elle travaille beaucoup plus qu'avant sur le lien entre les textes latins et l'art (notamment le cinéma) et elle estime y gagner de manière considérable.

L'enseignement du latin a trop longtemps été considéré comme un acquis. Aujourd'hui, Pascale Verbaandert n'est pas mécontente qu'il soit remis en question car cela permet aux enseignants de construire un discours pour le défendre, de se battre pour instaurer une nouvelle dynamique, de lui donner plus de valeur et de gagner l'intérêt des élèves. Il s'agit là d'un véritable défi intellectuel pour les professeurs mais qui peut être résolument positif pour l'enseignement. «*Il faut voir ce changement comme une deuxième chance offerte au latin.*», conclut Pascale Verbaandert, pleine de confiance en l'avenir.



Caroline Balon - Sans titre

HISTOIRE(S) ABANDONNÉE(S)

## ***CES MORDUS DES FORTS***

*Vestiges du passé, les forts wallons du XXe siècle sont petit à petit tombés dans l'oubli. Cinquante ans se sont écoulés sans que personne ne s'interroge sur leur sort. À l'époque, ces ouvrages défensifs ont servi à combattre l'ennemi lors de la Seconde Guerre mondiale. Certains passionnés, comme Axel, Mathilde, Patrick et Sergei, osent se lancer un défi de taille pour sauvegarder notre patrimoine collectif : la revalorisation de ces fortifications. Défi on ne peut plus attendu en ce début des commémorations de la Première Guerre mondiale.*

Par Aurélie Cosson

«Forts du XXe siècle...les forts wallons... les forts pendant la guerre», lit Mathilde. «Fort par-ci, fort par-là... Je sais à peine de quoi ça parle et je dois traduire toutes ces pages! Comment déchiffrer ce truc! Des lettres gothiques... Quelle galère!», se lamente-t-elle, tout en survolant un manuscrit écrit en allemand dont le contenu est pratiquement illisible pour un profane. Un sentiment d'inquiétude l'envahit. Mathilde Géhin est traductrice spécialisée en langues anglaise et allemande, fraîchement débarquée au département d'Histoire à l'Université de Namur. Cette année, dans le cadre des commémorations de la Première Guerre mondiale, son supérieur, Axel Tixhon, lui donne du fil à retordre. Étant française, Mathilde connaît peu l'histoire des forts ou celle de la Position fortifiée de Liège (PFL) ou de la Position fortifiée de Namur (PFN). On peut dire que les forts, ce n'est vraiment pas son...fort. «Je vois que tu as déjà feuilleté les quelques pages de mon livre... et aussi ouvert le manuscrit allemand», lance Axel à Mathilde. «Premières impressions?», lui demande-t-il enthousiaste. Mathilde se contente de sourire et de balbutier quelques mots. «Oui, euh, je n'y connais rien. Mais j'aime apprendre», se convainc-t-elle. «Si tu as des questions, sur des conflits, des forts, n'hésite pas. Je m'y connais. Pour tout te dire, j'ai même l'intention d'en rénover un», s'enorgueillit-il.

En route pour la gare de Kinkempois, Liège, Patrick Polus se remémore la première fois où il a goûté aux joies des forts, en province liégeoise: «Petit, j'étais déjà aventurier! Passer des heures à jouer au chat et à la souris avec les militaires en service dans l'enceinte du fort de Chaudfontaine... J'avais du culot», sourit-il, absorbé par ses pensées. Cinquante ans plus tard, il apprécie toujours autant ces balades atypiques. Cet homme aux cheveux grisonnants affectionne l'Histoire avec un grand H, particulièrement celle des fortifications belges pendant la Première et la Seconde Guerre mondiale. Même si aujourd'hui, les militaires viennent de moins en moins pimenter ses visites insolites, il lui arrive encore d'en croiser. Les forts sont, a

priori, interdits d'entrée. Ils appartiennent à des privés ou au domaine militaire. Patrick se souvient: «Un jour, j'ai dû me cacher à l'intérieur du fort pendant une trentaine de minutes. Tout ça parce qu'un groupe de militaires a fait escale à l'entrée». Il a eu chaud ce jour-là. Heureusement pour lui, les soldats ne faisaient que passer, le temps d'une clope ou deux. Ces rencontres fortuites sont désormais révolues. Depuis, les constructions stratégiques se vident peu à peu de toute présence humaine et Dame Nature y reprend doucement ses droits.

«Escarpe, contre-escarpe, coffre de tête, salle de rassemblement, massif central, fossé, coupole...», parcourt Mathilde légèrement désesparée. Rien de tel qu'un peu de culture générale sur les forts pour mieux les apprivoiser. Ces ouvrages en béton sont positionnés de manière stratégique autour d'une ville afin de la défendre: on parle de ceinture de forts ou de position fortifiée. Ils peuvent être de tailles différentes - les petits (l'équivalent de trois terrains de football) alternant avec les grands (plutôt six terrains de football) - et de formes différentes - triangulaire, rectangulaire et trapézoïdale. Compacts, ils ont une structure et un armement standardisés et sont équipés d'un éclairage électrique. En temps de guerre, les plus imposants pouvaient accueillir jusqu'à 500 soldats et les plus modestes, plus de 300.

#### TRISTE CONSTAT

Assis aux commandes d'un train nocturne de marchandises à destination de Liège, Patrick sait que dans quelques heures à peine, le soleil pointerait le bout de son nez. «Courage, c'est bientôt la fin du service», pense-t-il. L'impatience le gagne: ce matin, il retourne pour la dixième fois sur les vestiges du fort de Suarlée, près de Namur. Il a déjà consacré la moitié de sa vie à visiter ces ouvrages robustes et grisâtres. Lui-même ne se l'explique pas. «Je m'aère après le boulot. Je passe mes journées assis, alors pourquoi pas une petite balade», explique-t-il pour

sa défense. Paradoxal. Comment peut-on s'oxygéner dans un fort? L'air y devient rare à mesure que l'on s'enfonce dans ses entrailles. Et puis, il fait noir et humide.



Caroline Balon - Sans titre

Qui peut aimer ça? S'il avait prétexté: «C'est pour tuer l'ennui, pour casser la monotonie de la vie. Vous savez, le métro, boulot,

dodo». Oui. Or, il n'en est rien. Patrick recherche cette sensation de déjà-vu. Il est dans son élément. Les forts sont à Patrick ce que sont les madeleines à Proust. Il est

en quelque sorte le gardien des forts. Cette expression sonne comme un bel hommage à cet homme, témoin privilégié de l'évolution de ces constructions. Les livres qu'il a écrits le sont aussi. Notre veilleur veut que l'on se souvienne. «Il faut que je me dépêche», se répète-il. En un an, tu as bien vu ce qui est arrivé... Des tonnes de terre déversées dans le fossé du fort. Des soldats, nos petits gars, sont morts sous ces gravats de béton pour la patrie lors de la Première et de la Seconde Guerre mondiale... On agit comme si de rien n'était. J'espère vraiment qu'il n'est pas trop tard», essaie-t-il de se rassurer.

«Si je récapitule la situation de la PFN», énonce Mathilde à haute voix tout en comptant sur ses doigts: «Suarlée, pratiquement remblayé; Saint-Héribert, entièrement remblayé; Cognelée, Marchovelette, Andoy, Dave, domaines militaires à l'abandon; Maizeret et Émines, propriétés privées à l'abandon; et Malonne, réserve naturelle pour les chauves-souris.» Elle reprend son souffle avant de continuer: «La PFL: Èvegnée, stockage de poudres; Fléron, entièrement

remblayé; Bonnelles, pratiquement remblayé et présence d'un musée; Chaudfontaine, reconverti pour le loisir en «Fort adven-

ture »; Embourg, Flémalle, Hologne, Loncin, Lantin, Pontisse et Barchon, visite guidée des forts grâce à différentes ASBL; et Liers abrite des tests pour des moteurs à réaction. » Une fois les neuf forts namurois et les douze forts liégeois passés en revue, Mathilde dresse un triste constat. La PFN est mal lotie comparée à son homologue liégeois.

À quelques kilomètres de là, sur ce qui était anciennement les glacis du fort – talus incliné qui rend l'accès d'une fortification plus difficile –, se trouve désormais un immense chantier où certaines infrastructures commencent à sortir de terre. Sur un panneau, on peut lire « rue du Réemploi ». « C'est le cas de le dire », ironise Patrick. À quelques pas de là, le fort de Suarlée – Namur – attend son triste sort. Il est voué à disparaître. « C'est inévitable », se désole Patrick.

Plusieurs centaines de mètres cubes de terre ont été déversées à l'endroit où siège la fortification. De jour en jour, cette dernière est défigurée. « De toute façon, rien n'indique qu'un fort gît ici, soupire Patrick résigné. Il n'y a même pas une plaque commémorative. » L'appareil photo autour du cou et une lampe de poche en main, il s'engouffre, peut-être pour la dernière fois, dans les entrailles de l'édifice. La carte de l'enceinte lui est accessoire. Après un dernier repérage des lieux – aucun humain en vue –, l'expédition peut dès lors commencer. Au fur et à mesure de son excursion, un sentiment étrange envahit Patrick. Les secrets du fort lui sont encore accessibles. Mais cette chance n'est pas éternelle. Bientôt le ballet incessant des tractopelles reprendra. Petit à petit, les terres recouvriront entièrement l'ouvrage en béton massif. Notre patrimoine collectif sera perdu à jamais. « Reste concentré Patrick. Il ne faudrait pas perdre à nouveau tes clés de voiture », rouspète-t-il. « Une fois, pas deux. »

#### 2014 : UN MOMENT CLÉ

Mathilde n'en revient toujours pas. Chaque fois qu'elle entre dans le bureau de son su-

périeur, de nouvelles piles de documentation s'entassent sur les tables, dans l'armoire ou encore à même le sol. Assis à son bureau, Axel Tixhon est plongé dans son travail. Grâce à la contribution d'historiens, il a écrit un livre sur les villes martyres en Belgique en août 1914. Ces villes ont été complètement rasées par représailles ou par prévisions d'éventuelles résistances de civils. Quatre villes en Wallonie sont concernées : Visé, Andenne, Dinant et Tamines. Tout comme trois villes en Flandre : Louvain, Aarschot et Termonde. Axel n'en est pas à son premier bouquin : *L'histoire de la Belgique pour les nuls* en est un exemple. Ce professeur d'histoire à l'Université de Namur est un spécialiste de la Première Guerre mondiale, en particulier des combats et de leurs conséquences en Belgique en août 1914 et de la PFN depuis une dizaine d'années. « Tu t'en sors avec les traductions ? », demande-t-il à Mathilde. « Oui, merci », répond-elle. Au fond d'elle, la jeune femme brûle d'envie d'en apprendre plus sur Axel. « Tu m'as dit que tu comptais rénover un fort ? ». « Revaloriser est plus juste », précise-t-il. Son choix s'est porté sur le fort d'Émines, celui qu'il connaît le mieux. « La situation est un peu particulière, car le propriétaire du fort – un privé – accepte que des travaux soient entrepris par les pouvoirs publics. Il y a une convention, mais elle n'ira sans doute pas au-delà de 2018 », explique Axel. Après cette date, personne ne sait ce que ces anciennes constructions vont devenir. « Aujourd'hui, on est à un moment-clé. S'il n'y a pas de prise de conscience et une mobilisation maintenant, elle ne se fera pas dans vingt ou cinquante ans. Il y a, par exemple, un projet de classement de certains forts autour de Namur », indique-t-il avant d'ajouter : « On voit que ça bouge, qu'il y a de l'intérêt, mais ça réclame beaucoup d'investissements ». « Et pourquoi Émines et pas un autre ? », lui demande Mathilde. « Sa position est stratégique. Il se situe au nord de la PFN, empiète sur deux communes – ce qui favorise l'engagement de la Province de Namur, ndlr – et se trouve à quelques kilomètres de l'échangeur de Daussoulx, là où les autoroutes reliant le Nord au Sud et l'Ouest à l'Est de la Belgique se croisent. Puis, il est

toujours en l'état de 1914, aucun aménagement n'a été effectué pendant l'entre-deux-guerres, ce qui justifie sa future revalorisation », signale-t-il. « Il faut sécuriser l'endroit et l'alimenter en électricité ».

Depuis quelques semaines déjà, Mathilde s'improvise spécialiste des fortifications belges. Les termes techniques, elle les maîtrise de plus en plus. Le déchiffrement des lettres gothiques contenues dans le manuscrit est toujours aussi laborieux, bien que ses yeux commencent à s'habituer à ces signes qualifiés de barbares par quelqu'un d'inexpérimenté. Après des jours de documentations sur le sujet, notre novice en sait maintenant un rayon sur ces édifices centenaires. Elle retient qu'un individu est à l'origine de ces constructions des années 1880-1890 : le général Henry-Alexis Brialmont. D'autres hommes aujourd'hui s'activent pour sauvegarder ces constructions. Ces dernières ont eu le rôle de garantir la neutralité de la Belgique et de protéger contre l'ennemi. « Même si l'armée belge a échoué à repousser l'invasion allemande lors des deux grandes guerres du XXe siècle », reconnaît Mathilde, admirative.

#### UNE PASSION « BÉTON »

Sergei Alexandroff est, lui aussi, un mordu des forts. Ce quinquagénaire passionné d'histoire n'a décidément pas froid aux yeux. Depuis une dizaine d'années maintenant, il s'est mis en tête de rénover celui de Bonnelles, près de Liège. Petite célébrité dans son village natal, cet homme attise la curiosité. En 2001, il a sauvé de la destruction la tour d'air du fort. Mais attention, ce n'est pas une vulgaire tour qui alimentait les locaux en oxygène. Détrompez-vous. « Elle fait partie du patrimoine ! Elle porte les stigmates de la Seconde Guerre mondiale », s'émerveille Sergei. Après dix ans de travail, cet ancien contremaître d'Arcelor Mittal et lieutenant a ouvert, en solitaire, son musée sur les anciens glacis du fort le 11 novembre 2013,

jour de l'armistice. Il s'agit d'un des premiers musées opérationnels s'investissant dans le cadre des commémorations du centième anniversaire de la guerre 14-18. Plus de deux cents personnes sont venues découvrir le musée. Parmi les invités, le gouverneur de la Province de Liège, Michel Foret, le colonel breveté d'État major, Thierry Babette, le conseiller provincial, Fabien Culot et l'échevin de la Culture et des sports de la ville de Seraing, Jean-Louis Delmotte. Un projet soutenu par la Province de Liège et la Région wallonne. Issues pour la plupart de sa collection privée, certaines pièces exposées sont rares, voire uniques. Il le voulait vraiment son musée. Égoïste ? Au contraire. Sergei désire avant tout transmettre sa passion car en matière de musées, il s'y connaît. « J'ai été déçu par les expériences passées. Mes collaborations avec d'autres musées n'ont pas toujours bien fonctionné », avoue-t-il. Son côté artistique est interpellant : audace et ingéniosité se rencontrent dans la cafétéria. « J'ai fait dans l'originalité », reconnaît modestement Sergei. « Le thème de la pièce est associé à des éléments appartenant à notre patrimoine collectif. » Des sièges de blindés ou encore des banquettes de l'ancienne compagnie aérienne belge, la Sabena, en guise de chaises, c'est vrai qu'il fallait y penser. Différents types d'obus, adossés au bar, ainsi qu'une mitrailleuse suspendue en direction des convives venus se désaltérer quelques instants donnent le ton. Plus loin, près de la cheminée, Sergei a prévu un coin lecture pour étendre ces connaissances sur l'histoire des forts. Les livres restent ici au musée : ils sont anciens et fragiles. Sergei y tient beaucoup. Tout est fait pour que l'on se sente bien. Notre quinquagénaire ne quitte l'endroit que rarement. Il s'est aménagé un modeste appartement au sein même du musée. Une pierre deux coups, ou une passion devenue sacrément envahissante.

« Bonnelles : construit en 1892, l'un des douze forts érigés autour de Liège pour contrer les attaques ennemies », lit Mathilde lors de ses recherches. Elle continue : « Il servit à pro-

téger la ville lors des deux grandes guerres mondiales. Les soldats l'occupèrent surtout en août 1914 et mai 1940. Après la Seconde Guerre mondiale, il fut transformé en dépôt militaire pour être ensuite vendu par l'armée dans les années 80. » En survolant les pages, elle apprend que la bataille de Liège fut le premier assaut lancé par l'Empire allemand durant la Première Guerre mondiale. Le 4 août 1914, les Allemands traversèrent



Éléonore Scardoni - Trouble de la perception

la frontière et violèrent la neutralité de la Belgique. Les forts furent bombardés un par un jusqu'au dernier. Ils résistèrent glorieusement jusqu'au 16 août puis capitulèrent face

à la supériorité des canons ennemis. Namur dut s'opposer à son tour à l'invasion du 18 au 23 août. Là aussi, les édifices cédèrent. Les murs n'avaient pas été conçus pour faire face à l'artillerie allemande. La défense de Liège a permis de contenir l'avancée des troupes une semaine environ. La ville reçut plus tard la Légion d'honneur française pour sa résistance. « *C'est pour ça que les commémorations du centenaire de la Première Guerre mondiale débiteront à Liège ! En présence du président français François Hollande et de la chancelière allemande Angela Merkel... Tout s'explique ! Décidément, ces forts sont emblématiques* », s'étonne Mathilde.

Les fortifications sont pour Axel Tixhon « *les restes les plus conséquents de la Première Guerre mondiale dans la région namuroise. Ils dégagent une puissance de témoignage remarquable. Une fois qu'on rentre dans ces locaux, on se sent happé par le lieu. Il n'y a rien à faire, on a envie de prendre un escalier, de s'enfoncer dans ses entrailles...* ». À terme, il imagine le fort d'Émines comme un lieu de mémoire. Montrer comment fonctionne un fort ? Non. Un lieu de ressource de « *La Der des Ders* » ? Oui. En hommage aux populations qui ont souffert à cette époque. « *Certains sont bien intégrés dans le paysage* », s'enthousiasme-t-il. « *Vu du ciel, les forts entourés de végétation*

*forment des cœurs de verdure dans nos campagnes* ». Il ne plaide pas pour les remettre en l'état. Il trouve plus intéressant d'intégrer ce qu'ils sont devenus aujourd'hui : des en-

droits où la nature est reine, où les animaux sont les maîtres des lieux. La vie continue. Désormais, le printemps est de retour. Dehors, les coquelicots\* fleurissent à nouveau.

« *Ne pas mettre la charrue avant les bœufs* », martèle Sergei. « *D'abord le musée, ensuite le fort* ». Le fort de Bonnelles, bien que remblayé, reste accessible à certains endroits, aux risques et périls de ceux qui s'y aventurent. À l'intérieur de l'édifice, Sergei se sent rassuré. Une aura mystique s'en dégage. Sergei a toujours aimé s'y rendre. Dès 6 ans, il passait d'ailleurs son temps à jouer à la guerre dans les fossés avec ses petits camarades de jeux - un peu comme Patrick. Il adorait suivre sa mère, infirmière à domicile, rien que pour bavarder avec des anciens combattants. Il flânait dans les brocantes avec son oncle antiquaire et restaurateur. Ce dernier lui a tout appris sur la guerre. À 10 ans, Sergei avait déjà traversé l'Europe : Salzbourg, Londres, Paris, Milan... Ce monde si particulier de la guerre l'avait attiré. Mais son enfance lui rappelle également Donnay, le frère de sa mère. Ce jeune militaire fait prisonnier à Bonnelles par les Allemands lors de la Seconde Guerre mondiale. « *Cinq ans sans aucune nouvelle, se souvient Sergei. Une attente terrible. L'espoir de le revoir vivant était infime* ». Un jour d'été 1946, Donnay réapparut. « *Un homme méconnaissable. Un revenant. J'avais affaire à une autre personne* », se rappelle douloureusement Sergei. Ce jour-là restera gravé.

Il s'est promis de « *retracer les combats qui se sont déroulés ici au fort et de le réaménager* ». Une certaine façon de lui rendre hommage. Le fort pourrait alors reprendre vie grâce à son ange gardien. Mais pas en cette année du centenaire de la Première Guerre mondiale. Et pas sans les autorisations de la commune.

Pendant près d'une cinquantaine d'années, ces lieux n'ont pas été considérés à leur juste valeur. Épisodiquement, il y a eu quelques remous autour de la revalorisation des forts. Mais les pouvoirs publics ne s'y sont pas

toujours intéressés. Pourtant, ces constructions, bien que souvent oubliées, symbolisent la politique de défense de la Belgique et constituent notre patrimoine collectif. Cette partie de l'histoire, Mathilde ne cesse de le répéter à son entourage. Tout comme Axel, Patrick et Sergei, les forts, elle les a désormais dans la peau.

#### \*LE COQUELICOT :

On le retrouve fréquemment en grand nombre dans les champs labourés par les batailles et les obus lors de la Première Guerre mondiale. Après la guerre 14-18, le coquelicot devient la fleur du souvenir. Elle orne encore beaucoup de tombes et de monuments et est souvent portée en boutonnière en hommage à tous ceux qui ont perdu la vie sur les champs de bataille. En 1915, le lieutenant-colonel John McCrae, un médecin canadien, écrivit un poème, à jamais gravé dans les mémoires : « *In Flanders Fields* » ou « *Au champ d'honneur* », où il fait référence à la couleur rouge du coquelicot : symbole du sang qui avait été versé par les soldats.



Éleonore Scardoni - Nouvelle apparition

DES FANTÔMES ET DES HOMMES

## EXTRA-LUCIDE

*Il nous aura fallu arpenter une petite dizaine de forums dédiés au phénomène pour passer ce premier pied dans le monde reclus des chasseurs de fantômes. Jusqu'à cette réponse, plus que lapidaire. Dix chiffres. Notre sésame. Michael Cammarata est à l'autre bout du fil. Il se dit fondateur de Paranormal Investigations Belgique. Prometteur.*

*Nous vous saurions gré d'abandonner toute quête de vérité absolue au pas de la porte. La demeure de notre homme n'accorde de place qu'au paradoxe. Et aux fantômes, donc.*

Par Dany Gil

Le voyage en train qui précède l'entrevue ne sera qu'un grand défilé : de paysages au dehors, d'interrogations en dedans. À quel type de personnage devrions-nous nous attendre ? C'est curieux mais conscients que nous nous prêtons au jeu des clichés : « *Osera-t-il le t-shirt Ghostbusters ?* »

Conscients jusqu'à quel point ?

#### ENTRE « NORMALITÉ » ET PARANORMAL

Le quadragénaire qui nous accueille ne présente finalement aucune marque d'extravagance. L'habit est sobre et le sourire presque timide. Les obstacles venant briser la ligne d'horizon sont rares sur le trajet ralliant la gare à son domicile. Les quelques habitations alentour semblent s'avachir sous le poids de la solitude, dans un mélange de vert et de gris. Le ciel est uniforme et la monotonie du paysage moribonde, mais paisible. Le panorama nous rappelle instinctivement le cadre stéréotypé du film d'épouvante de seconde zone. Histoire d'ancrer le thème.



Sara Labidi - Sans titre

En la personne de Michael Cammarata, nous étions venus trouver un homme rompu à l'investigation paranormale (que l'amateurl traduirait vulgairement par « chasse aux fantômes » ou « *ghost hunting* »), coutumier des connexions à l'au-delà. Il nous aura fallu apprendre à connaître le père de famille, le mari, l'agent immobilier de métier...

En somme, les multiples facettes qui constituent un homme, capté au sein du cocon familial, chaleureux et serein. On ne peut plus éloigné des interférences d'un monde invisible en interaction avec le nôtre. Car malgré l'investissement conséquent qu'il y met, notamment par l'intermédiaire de l'association qu'il a lui-même créée voilà presque quinze ans, Michael sait quelles sont ses priorités : « *L'investigation paranormale, ce n'est pas ma vie* », soutiendra-t-il, le regard fuyant.

« Investigation paranormale » : quelle étrange notion. Sauf évidemment pour la poignée de personnes qui la pratique, aux quatre coins du monde. Michael est de ceux-là depuis une bonne vingtaine d'années maintenant.

Dans l'imaginaire collectif, il oscillera entre l'illuminé et l'hypersensible. Pour chercher à se frotter volontairement à des phénomènes inexistant pour les uns ; simplement invisibles et impalpables aux yeux des autres. Et donc effrayants. Lui n'entend pas se justifier. Il a vécu des choses qu'il n'est pas donné à tous de vivre et n'en démord pas. Des expériences difficiles à transmettre car relevant d'un vécu sur l'instant, de sensations qu'il lui est impossible d'ignorer et qui continuent de marquer son existence.

De ce que nous pouvons en voir, le personnage semble plutôt discret. Aux premiers échanges, nous comprenons que notre interlocuteur n'est pas du genre à trop en dire. Le genre mesuré, qui n'a pas pour habitude de faire de vagues. Mais la carapace publique tombe sans retenue lorsqu'il endosse le costume de papa. Alors que la petite dernière s'éveille tout juste de sa sieste, il quitte la table de la salle à manger pour la prendre dans ses bras, le temps d'un instant caresser ses petits pieds nus. Il nous confie avoir d'ailleurs mis un frein à ses enquêtes de terrain, « *pour pouvoir s'occuper un peu de la petite* ».

Si Michael Cammarata décide de lancer son association (au statut d'asbl) d'investigations paranormales en 1999, c'est avant tout pour fournir un cadre à des explorations jusque-là menées en solitaire. Il visite régulièrement des lieux réputés hantés, de sa propre initiative ou sur demande privée. L'investigateur en herbe utilise par la suite le site internet de P.I.B. pour y relater ses enquêtes. C'est par ce biais que plusieurs personnes se proposent de l'aider dans sa tâche. Un réseau se forme rapidement et trouve même des ramifications par-delà les frontières : en France, en Italie, en Suisse, au Canada... P.I.B., par l'intermédiaire de son directeur, centralise les demandes d'enquêtes et organise les équipes qui partiront sur le terrain, selon l'emplacement et les disponibilités de chacun. Il y a encore quelques mois, pas un jour ne se passait sans qu'un groupe ne soit mobilisé. Selon le cas et les possibilités matérielles, les équipes se composent d'une à

six personnes. Généralement, les enquêteurs restent en place une nuit durant. Ils captent, sans jamais sortir de leur rôle de spectateur, tout ce qui leur est permis d'enregistrer (caméras et micros placés stratégiquement dans la maison, capteurs d'ondes magnétiques...). Le lendemain, tout est revisionné, réécouté, jusqu'à en avoir le cœur net. Quitte à revenir. La plus longue enquête menée à ce jour par P.I.B. aura duré trois mois !

Parcourir les routes de campagne en équipe, passer ses week-ends loin du foyer, investir dans du matériel spécifique... Au même titre qu'une activité sportive ou qu'une partie de pêche dominicale, l'investigation paranormale serait pour lui un centre d'intérêt. En tout cas, tout sauf une obsession : « *Si nous nous rencontrions dans un bar, et que nous commencions à discuter, nous parlerions du temps, de la famille, du boulot...* » Une discussion tout ce qu'il y a de plus « normale ». Il n'empêche : chercher à tout prix des explications à ces étranges manifestations fait partie intégrante de sa vie. Et donc, par extension, de celle de sa famille. Dès lors, pourquoi ce choix ? Sauf qu'à mesure que nous gratterons la façade du premier abord, la question du choix deviendra justement de moins en moins évidente.

#### LE SPECTRE DES IDÉES REÇUES

Au cas où nous en aurions douté, nous ne sommes pas ici en présence du cliché de l'épouse dévouée abandonnée à son rôle ménager, pendant que monsieur passe ses journées à courir après les fantômes - faute d'un quelconque ballon. Michael est tout sauf un stéréotype ambulante. C'est aussi pour cela que celle avec qui il partage sa vie accepte aussi bien cette facette si particulière. Mais, pour cela comme pour le reste, l'homme s'évertue consciencieusement à faire la part des choses. « *Je n'en parle presque jamais à la maison* », nous assure Michael. À vrai dire, comme elle le confesse volontiers, c'est bien plus souvent madame qui mêle le paranormal à la conversation. Alors qu'elle nous a désor-



mais rejoints à table, elle avoue lui demander de temps en temps son avis lorsqu'elle tombe sur une émission dédiée au sujet à la télévision.

Même au sein de son propre foyer, l'homme pèse ses mots. Il n'étale pas ses fantômes. Si nous étions venus chercher du cliché, nous aurions jusque-là été bien mal servis. Sauf peut-être quand viendra pour le couple le moment d'évoquer leur première rencontre. Un moment que l'épouse s'amuse à nous raconter, sans cesser de bercer l'enfant qu'elle a repris dans ses bras : « *C'est grâce à ses enquêtes que nous nous sommes rencontrés. Michael est intervenu chez ma cousine, il y a plusieurs années...* » L'histoire ne dit pas s'il eut autant de chance dans sa chasse aux fantômes.

Contredire les idées reçues, c'est un peu l'histoire de la vie de Michael Cammarata. Car même si lui-même ne revendique rien et ne veut surtout pas tomber dans la justification permanente – « *Qui est-ce que ça regarde ?* » –, pratiquer l'investigation paranormale l'expose régulièrement à une catégorisation dont il se passerait bien. Et nous n'aurons pas été les derniers à mettre les pieds dans le plat. Nos premiers mots auront en tout cas eu le mérite de lever le voile, tissé de l'ignorance du profane. Non, Michael Cammarata n'est pas un « chasseur de fantômes ». « *Ça m'étonne que tu ne lui aies pas fait la remarque avant !* », relève d'ailleurs l'épouse tout en préparant le biberon de seize heures, le moquant gentiment. « *Un fantôme, ça ne se chasse pas. Ce n'est pas un animal* », nous reprendra-t-il. Un abus de langage en guise d'entrée en matière et voilà notre petit confort intellectuel ébranlé.

Tout est là. Assumée par certains, cette simple terminologie pourra symboliquement distinguer notre interlocuteur du cliché ambulante véhiculé par bon nombre de sites « spécialisés » qu'il nous a justement été donné de consulter. Certes, les titres des comptes-rendus d'investigations rapportés

sur le site de P.I.B. sont souvent accrocheurs (du style « *Le sanatorium hanté !* »). Les images, non retravaillées, offrent une plongée immersive *a posteriori*. Mais leur contenu n'est jamais le fruit d'une mise en scène ni d'une narration artificielle. Sur le moment, elles n'étaient pas pensées autrement que comme matériel d'enquête. Michael ne partage pas ses expériences dans le but de convaincre. « *À chacun de penser ce qu'il veut* », résume-t-il avec détachement.

Si l'homme se penche depuis une vingtaine d'années sur des phénomènes paranormaux, ce n'est pas par recherche du grand frisson ou par sensationnalisme.

« *Un fantôme, ça ne se chasse pas. Ce n'est pas un animal.* »

Pas plus que pour définitivement clouer le bec des nombreux « sceptiques » qui ont pu renier ses convictions lors des émissions de télévision ou de radio auxquelles il est régulièrement convié. « *Avec le paranormal, c'est avant tout une question de ressenti. Je pourrais toujours vous raconter mes expériences, vous parler d'un objet qui aurait bougé tout seul... Mais vous n'étiez pas là.* » L'homme se montre lucide face à l'inexprimable inexplicable. « *Ce que j'ai ressenti à ce moment et qui me fait dire que nous sommes bel et bien en présence de quelque chose, je ne saurais pas vous le transmettre, vous le faire vivre à ma place. Au final, ce ne sont que des histoires racontées.* »

Nous comprenons au fil des minutes passées coude à coude avec lui que, si à aucun moment il ne s'opposera à partager son expérience de l'invisible – il n'a d'ailleurs évacué aucune question, dans des réponses aussi franches que laconiques –, ce n'est que pour satisfaire son interlocuteur. Dans sa bouche, ces expériences au contact de « traces résiduelles » comme il les appelle parfois dans son jargon métaphysique sont bien plus anecdotiques que glorieuses. Aucune pointe d'excitation ne viendra troubler son discours. Ce sera d'ailleurs le grand paradoxe qui s'imposera premièrement à nous :

pourquoi un homme apparemment aussi raisonnable et tempéré irait-il se frotter à des démons qui ne sont pas les siens ?

## L'ORIGINE DES MAUX

La réponse est à chercher dans un passé lointain mais prégnant. Une réminiscence pour laquelle il nous faudra abandonner la véracité ordinairement nécessaire à la pratique journalistique pour la posture de la supposition, de l'incertitude. Notre seule alternative reste l'écoute, pour peut-être comprendre.

Michael admet sans problème le doute que le sujet du paranormal peut faire naître chez la plupart des gens. Il l'avoue lui-même : la frontière entre manifestations de l'au-delà et manifestations psychiques est souvent étroite. Une frontière qu'il aura dû longuement explorer avant de se lancer dans l'investigation paranormale.

L'homme nous raconte que déjà bien plus jeune, il « *ressentait] des choses* ». À ces mots maladroits, un léger malaise semble s'installer. Ce n'est pas qu'il ait honte : mais comment expliquer « ces choses » ? Ce dont il était déjà intimement persuadé, c'est qu'elles sortaient de l'ordinaire. Des mal-être qui le poussent à consulter un psychiatre, de sa propre initiative. « *Il m'a bourré d'antipsychotiques. Ce qui semblait être à ses yeux la solution thérapeutique adaptée. Ça n'a rien changé.* » Il en rit aujourd'hui. D'un rire jaune, assurément. En quête de réponses à l'origine de ces étranges sensations, il décide alors de s'adresser à un prêtre dont la réputation était parvenue jusqu'à lui. L'homme d'église deviendra dès lors une sorte de guide pour Michael. Et l'exploration du monde paranormal, sa thérapie. Il put donner du sens à des ressentis qu'il commençait à mettre sur le compte d'une folie naissante, faute d'explication rationnelle. À partir de cet instant, il sut. Et sut par la même que « *le paranormal n'est pas un jeu.* » Cette maxime reste à ce jour sa plus grande certitude.

Mais pourquoi continuer de s'investir autant, maintenant que Michael a trouvé en l'in-

vestigation paranormale les réponses à ses questions ? Par altruisme. Du moins ce qui s'en rapproche le plus. Car d'après lui, sa première motivation aujourd'hui est de pouvoir venir en aide à des personnes souvent désespérées, qui font appel à l'association quand elles se croient aux prises avec un phénomène qui les dépasse. Dans nonante pourcents des cas, cela relèvera « *d'une tuyauterie branlante, une chaudière qui se met en route à heure fixe.* »

Bien souvent, les gens font appel à P.I.B. comme ultime recours, étant naturellement peu disposés à cet ésotérisme en t-shirt à logo – l'association possède en effet sa petite gamme de produits dérivés. D'autres fois, bien au contraire, il faudra à ces investigateurs du paranormal lutter ardemment contre le phénomène d'auto-persuasion : « *Certains illuminés ont tendance à crier au phénomène paranormal pour un rien.* » De ceux qui resteront fixés sur une obsession toute droite sortie de leur esprit, malgré vos efforts pour leur prouver par « A + B » qu'ils font face à un phénomène on ne peut plus naturel. « *Dans ce cas, je leur suggère gentiment qu'un psychiatre serait peut-être plus à même de régler leurs "problèmes"* », nous précise Michael. Pour lui, c'est l'intérêt du « client » avant tout. Pour preuve, ses investigations ne sont jamais à la charge (financière) du demandeur. « *Nous ne réclamons rien. C'est la politique de l'association.* »

Finalement, P.I.B. aura été comme un passage de l'auto-thérapie et la thérapie de groupe.

## CRITIQUE

Si Michael Cammarata exerce certes une activité aussi obscure que peut l'être l'investigation paranormale, il s'évertue à le faire avec un certain sens de l'éthique. Dans sa manière de procéder, l'investigateur qu'il est se montre toujours très précautionneux. Déjà, ne rien chercher à provoquer : simplement se montrer réceptif. « *Un fantôme, il faut le laisser en paix. Au risque de s'exposer à des conséquences inconsidérées.* »

« Inconsidéré » : un adjectif qui n'existe pas dans son propre vocabulaire. « *Lorsque l'on se*

montre véritablement réceptif, on sent instinctivement si l'entité à laquelle on a affaire – si entité il y a – est bienveillante ou malfaisante. La première voudra simplement passer un message qu'elle n'aura pas pu passer avant de nous quitter.» L'homme œuvrera dès lors comme une sorte de messenger (le terme le fera tout de même légèrement tiquer). «Mais si je sens que j'ai affaire à une entité malfaisante, je n'envisage même pas de m'y frotter. La seule réaction appropriée est de quitter les lieux. Ces cas dépassent de loin mon champ de compétences. Je ne peux alors que vivement recommander aux propriétaires de faire appel à un exorciste.» Pour avoir déjà fait l'erreur, il sait ce qu'il en coûte de s'obstiner lorsque l'on est confronté à pareille situation. Jusqu'à en ressentir des séquelles physiques plusieurs jours après. La confession a été lâchée de manière à peine audible. La remémoration elle-même semble douloureuse. Il est des souvenirs qu'il est préférable de ne pas réveiller.

Évidemment, tous n'envisagent pas cette pratique aussi consciencieusement. Les usages de certains poussent d'ailleurs notre interlocuteur à quitter son tempérament d'ordinaire si placide. «Il n'y a pas si longtemps, on m'a contacté pour une enquête. Un couple, nouvellement propriétaire, s'inquiétait de phénomènes inquiétants se déroulant dans leur maison. Après avoir insisté auprès des anciens propriétaires, ceux-ci leur avouèrent qu'ils s'étaient justement débarrassés du bien après qu'un groupe d'enquête ait conclu à une présence paranormale. Les nouveaux habitants, paniqués, nous ont demandé de bien vouloir jeter un coup d'œil.» Conclusion : un vulgaire problème de tuyauterie, réglé en quelques jours. «Les anciens propriétaires avaient vendu leur maison à perte pour être tombés sur des guignols qui voient des spectres partout.»

Ou encore dernièrement : «Une dame, un peu dérangée il faut le dire, m'a rappelé. Nous nous étions déplacés à son domicile il y quelques temps, sans rien trouver de spécial. Elle se plaignait au téléphone d'avoir dû donner je ne sais combien de centaines d'euros à un médium. Pour s'entendre dire quoi ? Que si elle sentait des

choses bizarres en elle, c'est parce que le chirurgien qui l'avait opérée dernièrement n'avait pas demandé sa permission à l'arbre dont on avait tiré le composé pour l'anesthésiant utilisé durant l'opération.» Il rit de l'anecdote avec amertume. «J'en veux à ces gens. Tous ces charlatans qui escroquent des personnes en situation de détresse, réelle et justifiée parfois, en se servant du paranormal !..»

Dans un autre ordre d'idée, Michael a il y a peu décliné une invitation de la RTBF. La chaîne lui proposait de participer à une émission sur le paranormal au sanatorium de Waverly Hills, aux États-Unis. Autant dire le lieu de pèlerinage de tout investigateur dans son genre nous apprend-il. Il était censé y faire équipe avec Ghosthunters, une association anglaise. Sauf que le penchant sensationnaliste de ce groupe d'investigation paranormale, assez célèbre dans le milieu, ne colle pas du tout avec sa vision. Il a donc préféré tourner le dos à l'alléchante rémunération qui lui était offerte ainsi qu'à l'occasion de pénétrer dans ce sanctuaire. «Pour rien au monde je ne voudrais être assimilé à ces clowns et leurs spectacles», lâche-t-il.

L'investigateur paranormal ne se contente pas de blâmer les soi-disant escrocs. Toujours selon son éthique personnelle, il se sent aussi la responsabilité de mettre en garde les imprudents : «Quand des gamins racontent sur notre forum leur petite expérience frisson avec une planche de Ouija<sup>1</sup>, j'interviens systématiquement pour leur rappeler que tout ceci n'est pas un jeu. Loin de là. Et qu'il ne faut pas le prendre à la légère.» Au risque de devoir intervenir personnellement «pour rattraper le coup», comme il nous le racontera.

Le trajet du retour jusqu'à la gare verra défiler ce même paysage moribond. Un paysage d'hiver. Le même qui avait dû accompagner Michael lors de sa dernière investigation, voilà presque un an. Depuis, il est devenu père pour la troisième fois et ne pourrait paraître plus épanoui. L'homme semble apaisé. Comme si donner la vie avait conjuré les morts. Les fantômes semblent désormais bien loin.

De toute la durée de notre échange, Michael n'aura jamais cherché à interroger nos croyances en matière de paranormal ; encore moins essayé de nous convertir aux siennes. Il le disait déjà : «À chacun de croire à ce qu'il veut.» La seule question qu'il se permit d'intervenir finalement juste avant que la portière passager ne se referme sur le récit d'une vie : «Est-ce qu'il vous sera possible de me faire parvenir votre papier s'il vous plaît ? ... C'est juste pour être sûr que vous ne nous fassiez pas un de ces trucs sensationnalistes...»

Nous glissons négligemment nos mains dans nos poches en regardant l'homme s'éloigner au volant de sa modeste citadine... pour peu à peu reprendre nos esprits. «Mince!» Nos mains fouillent avec plus d'ardeur. Non, rien à faire : impossible de remettre la main sur notre petit confort intellectuel.

<sup>1</sup>Une planche de bois faisant apparaître chaque lettre de l'alphabet latin, les dix chiffres arabes ainsi que les mentions «oui», «non» et «au revoir». Dans un usage lié au spiritisme, elle est censée permettre aux morts d'entrer en communication avec ceux qui les invoquent.

Chasseur de fantômes 3.0 (enfin, surtout zéro...)



Adrian Pellegrin



Stasia Kremer - *Les costumes sont fatigués*

VOIX ON / OFF

## ***DANS LA PEAU D'UN AUTRE***

*Les voix françaises des films et des séries étrangères ne se trouvent pas seulement au Québec et chez nos voisins français. Elles sont aussi là, dans notre capitale. Bien cachées dans des studios, comme à Etterbeek ou Anderlecht. Dans ces lieux passe-partout, des comédiens et comédiennes, dont on oublie encore trop souvent l'existence et le travail, prêtent leur voix à des personnages qu'ils ne découvrent qu'au moment du doublage. L'enjeu pour eux est donc de se glisser le plus rapidement possible dans la peau de cet autre, de l'incarner et ne faire plus qu'un avec lui.*

Par Sophie Dubois

Ⓜ

Voix on / off

Impossible de dire qu'un studio de doublage se trouve ici, rue des Cultivateurs, près du quartier de La Chasse. Et pour cause : il est dissimulé derrière une double porte peinte en gris, semblable à beaucoup d'autres dans la rue. Seule la sonnette « Dame blanche » révèle la présence du studio. Derrière cette porte de bois, un couloir sombre mène à une cour où se dresse un bâtiment bien isolé des bruits extérieurs. Ici, le calme règne en maître. On en oublierait presque qu'on se trouve à Bruxelles.

À l'intérieur, directeurs artistiques et comédiens se retrouvent le matin autour d'un café, avant de commencer les doublages. Ici, tout le monde se connaît, s'embrasse et se raconte les derniers tournages ou les dernières nouvelles. Le tout dans une ambiance plutôt bruyante. Rapidement le moment détente prend fin, l'ancien entrepôt aux couleurs claires se vide, les rires se font plus lointains. Les comédiens s'éparpillent dans les différents studios. Plusieurs d'entre eux pénètrent dans ce qui ressemble à une immense boîte rouge située au fond de la pièce, alors que les autres empruntent l'escalier noir en colimaçon menant à l'étage.

#### UNE DÉCOUVERTE TARDIVE

Dans le studio à l'allure de petite salle de cinéma et aux lumières tamisées, chacun s'installe confortablement dans son siège. Deux comédiens plaisantent ensemble. Le courant passe très bien entre eux, en témoignent les blagues qui fusent à travers la pièce. Isabelle, une grande blonde de 53 ans, arbore un sourire radieux. Cette femme élégante et joyeuse débute dans le monde du doublage. Elle semble pourtant très à l'aise, l'excitation se lit même sur son visage. « En fait, j'ai fait un premier essai il y a une dizaine d'années, d'abord parce qu'il faut dire très honnêtement

*que nos métiers sont des métiers où l'on n'a pas énormément de travail, même si je considère que je suis très chanceuse. J'avais donc fait cet essai et, pour ce qui était de la voix, c'était plutôt pas mal. Mais j'étais si angoissée et si stressée ! Il fallait faire tellement de prises et les réalités du studio, ça coûte cher ! Je ralentissais tout le monde parce que je prenais trop de temps. »*

Son partenaire pour le film, c'est Grégory. Ce brun à lunettes et plein d'humour ne cache pas non plus son impatience de commencer le travail. L'homme d'une trentaine d'années est plus expérimenté qu'Isabelle. Le métier n'a presque plus aucun secret pour lui : « Pendant dix ans, j'ai principalement fait du théâtre, en alternance avec le doublage. Ensuite, la balance a penché de l'autre côté : au fur et à mesure que le théâtre a diminué, le doublage a augmenté. J'en fais maintenant depuis six ou sept ans je dirais. »

Soudainement, un homme grand aux cheveux grisonnants entre dans le studio. Daniel est le directeur artistique. Cet homme dont la bonne humeur et l'énergie inondent instantanément la pièce retrouve les deux comédiens avec un grand sourire. On n'entend plus que lui et sa forte voix. Pas de temps à perdre pour la fine équipe : le studio est à leur disposition pour quelques heures seulement. Daniel briefe Isabelle et Grégory, intrigués, sur le téléfilm à doubler : une version allemande en deux

parties de Pinocchio, destinée à une chaîne française. Les partenaires vont y jouer deux des personnages principaux.

**« Parfois, tu ne sais rien du tout du film avant de commencer. Ça dépend des directeurs de plateau. Il arrive que tu n'aies que le titre. »**

Le silence s'installe et les images envahissent l'écran. On visionne une fois la séquence initiale pour écouter les voix et capter l'énergie des acteurs. Les comédiens présents dans la pièce découvrent pour la première fois leur alter ego d'un air mi- sur-

pris, mi- amusé. Grégory reste bouche bée devant les images : « Ici, par exemple, je ne connaissais que l'intitulé mais je ne savais pas quel personnage j'allais doubler. En général, les directeurs de plateau connaissent ton caractère, ton énergie, ta voix : ils te mettent sur des personnages qui t'iront sans doute bien. Souvent, c'est juste. De temps en temps, ils font des petites erreurs, mais c'est rare. »

Isabelle savait peu de choses à propos du film avant de venir au studio. « On m'a transmis très peu d'informations avant de commencer. Disons que j'y vais à l'intuition. Je perçois les ondes du personnage et j'essaie d'entrer dans sa peau. On me dit très très peu sur l'histoire. Mais je fusionne avec le personnage, j'essaie en tout cas. »

Chez « Dubbing Brothers », à Anderlecht, une bande de comédiens attend à l'entrée du studio l'arrivée du directeur artistique en fumant une cigarette. Tous découvrent une feuille collée au mur blanc sur laquelle est écrit « Japanizi, studio 6. Directeur artistique : Jean-Pierre Denuit ». Justement, Jean-Pierre fait son entrée en lançant des « bonjours » à tue-tête à travers le couloir. Le sourire ne quitte plus les lèvres de ce quadragénaire lorsqu'il dirige ses comédiens.

Au premier étage, le studio 6 : les dix artistes s'entassent sur l'unique canapé en cuir noir et sur les quelques chaises disposées le long d'un mur de la pièce. On est loin des dimensions impressionnantes du studio de chez Dame blanche. Ici, tout est plus petit, plus intime aussi : l'écran a les dimensions d'une télévision.

Une fois le principe de Japanizi- une série Disney dans laquelle s'affrontent quatre équipes de deux adolescents -expliqué aux sept filles et aux trois garçons, Jean-Pierre leur montre la séquence. La réaction est unanime : un fou rire général. Les comédiens savent qu'ils vont s'amuser à doubler les épisodes de la série. Le directeur artistique attribue ensuite les rôles aux comédiens, qui sont un peu dissipés. Pas

facile de travailler avec autant de personnes dans un même studio. Heureusement, ce cas de figure reste plutôt rare.

Le plus intéressant selon Jean-Pierre ? La rapidité à incarner le personnage. « Le comédien a une minute pour entrer dans la peau du personnage. C'est-à-dire qu'on visionne la séquence et le directeur artistique dit au comédien 'tu fais celui-là'. On doit savoir ce que le personnage fait, pourquoi, comment, avec quelle énergie et avec quelle voix il le fait. On ne voit jamais les séquences à l'avance. Sauf pour des films très difficiles. Il m'est arrivé de demander à la boîte de m'envoyer des copies du film pour les donner à mes comédiens afin de leur permettre de les visionner avant les prises de doublage. »

Dans le studio etterbeekoïse, il est temps de s'y mettre. Les deux comédiens, excités, se précipitent vers le micro au fond du studio. Derrière la table de mixage, une alcôve a été creusée dans le mur pour que les comédians s'y placent côte-à-côte. Les lumières s'éteignent subitement et le texte commence à défiler sur le bas de l'écran. Concentrés, Isabelle et Grégory entament la séquence initiale. Ils doivent d'emblée entrer dans la peau de la Renarde et du Chat, deux voleurs qui en ont après l'or de Pinocchio. Isabelle ouvre la bouche, prend une voix chaude et mielleuse et bat des cils, à l'instar de l'actrice qu'elle double. Elle s'approprie rapidement le personnage qu'elle vient tout juste de découvrir et s'en réjouit : « Sur ce film-ci en tout cas, je n'ai pas l'impression d'avoir du mal à me fondre dans mon personnage. Je n'avais encore jamais fait cela, j'avais seulement doublé des ambiances ou quelques petites répliques à droite, à gauche. Et ce rôle-là, je me le suis facilement approprié. »

Grégory n'a aucune difficulté à incarner le Chat. Il scrute l'écran à la recherche des moindres détails qui pourraient lui être utiles. L'absence de préparation pour un rôle comme celui-ci ne le dérange pas. « En doublage, tu dois essayer d'être le plus proche

*de ce que tu vois. Donc ça ne sert à rien de préparer quelque chose chez toi, parce que de toute façon, on te demande de te rapprocher de l'énergie de quelqu'un que tu vas voir sur le moment. Il y a vraiment un lien entre ce que tu vas voir à l'écran et la manière dont toi tu vas essayer d'y coller le plus possible afin d'être le plus juste possible. Il ne faut pas copier la voix parce que tu n'as pas la même mais le personnage a une énergie, un rythme auquel il parle et c'est à ça qu'il faut essayer de coller. Il faut de l'entraînement ! C'est ce que j'aime le plus dans le doublage : il n'y a pas de préparation, c'est sur l'instant ».*

Les deux comédiens ont aussi l'habitude de jouer au théâtre. Ils ne considèrent pourtant pas qu'il est plus difficile de se glisser dans la peau d'un autre en une minute qu'après trois mois de préparation. « *C'est très différent. Dans le doublage, je pense qu'avec le temps tu prends de l'assurance et donc ça devient plus facile. Comme au théâtre en fait. Les bases sont identiques mais ce sont deux métiers vraiment différents* ». Grégory reprend : « *Au théâtre, tu as ton corps et ta voix, tu as un partenaire avec qui tu dois jouer. C'est un travail de création. Le doublage, c'est plutôt un travail de copiage, je dirais, mais qui, techniquement, demande une attention particulière à certains détails* ».

Isabelle renchérit : « *Je pense que c'est à géométrie variable. En général, je suis de toute façon assez lente. Mais avec ma courte expérience, je réalise que j'entre plus vite dans un personnage en doublage parce que ce dernier me donne déjà des informations. D'une manière générale, tant que je ne possède pas la connaissance physiologique : comment il respire, comment il ressent ; tant que je ne le ressens pas, mon travail n'est pas efficace* ».

A Anderlecht, Jean-Pierre pense pour sa part que la scène peut aider pour doubler : « *Il faut être comédien pour faire du doublage. Parce que pouvoir entrer dans un personnage c'est une chose, mais le faire en une minute... C'est très technique au départ, ça ne s'acquiert pas du pre-*

*mier coup. Il y en a quelques-uns qui ont ça dans le sang et qui y parviennent immédiatement* », confie-t-il. Justement, pour le deuxième épisode, le directeur artistique change totalement sa configuration : il associe ses protégés à de nouveaux candidats, après avoir écouté les voix de ces derniers. Une brune, qui semblait plutôt discrète, est choisie pour doubler une candidate bien portante et à la voix assez grave. Même si rien ne les rapproche, surtout pas leur physique, Jean-Pierre est plutôt sûr de son choix. Il faut dire que le physique rentre très rarement en compte quand il choisit une voix. La magie opère instantanément : au micro, la jeune femme plutôt frêle se transforme en Mégane, la candidate au physique ingrat. Elle prend une voix grave et pousse des cris d'encouragements qui surprennent et font hurler de rire toutes les personnes présentes dans la pièce. Pari réussi !

#### UNE ALCHEMIE À TROUVER

Au fur et à mesure des séquences, Daniel, le directeur artistique de chez « Dame blanche », guide nos deux comédiens en les conseillant : « *Pas assez aigu : écoute ce qu'elle fait en VO* », lance-t-il à Isabelle. Ou encore « *plus rauque sur 'or'* », avant de lui-même imiter la réplique d'une voix grave. De temps en temps, il quitte sa table de mixage pour venir s'asseoir sur un des sièges en cuir rouge et vérifier le résultat, qu'il valide par de grands éclats de rires qu'il transmet aux autres.

Grégory et Isabelle sont enthousiastes lorsqu'ils découvrent les répliques des acteurs. Ils y vont de leurs commentaires : « *Il est vraiment con, ce chat* », s'amuse Grégory. La comédienne trouve quant à elle la Renarde « *complètement folle !* ». « *Elle est fantastique !* », ajoute Daniel.

Daniel pousse les deux comparses encore plus loin dans leur jeu d'acteurs. Reproduire la voix, l'énergie ou les mimiques des deux voleurs ne suffit pas à ce perfectionniste qui reste le plus sérieux possible dans sa direction. Lors d'une séquence dans laquelle les acteurs allemands sont vêtus d'une grande pièce de tissu pour

masquer leur visage, il improvise et demande aux comédiens de se couvrir la bouche avec un foulard ou un pull. Il veut reproduire l'effet drapé de leurs voix. Ceux-ci s'exécutent sans broncher. La difficulté ne les effraie pas. Au contraire, ils s'amuse à se déguiser et retombent en enfance. La scène en devient cocasse, plus vraie que l'originale : les deux comédiens essaient d'avoir l'air menaçant malgré les vêtements qui couvrent la moitié de leur visage. Si Isabelle se rend compte qu'elle attrape de petites habitudes - reproduire à l'identique la gestuelle et les expressions faciales de son personnage - ce n'est pas le cas de Grégory. « *Comme on est en doublage, je ne sais pas si j'ai pris des manies. J'imagine que oui. Je sais que des personnes ont certains mouvements récurrents. C'est difficile de les voir soi-même. Maintenant je sais que c'est possible. Il faut essayer de ne pas prendre d'habitudes mais plutôt de l'expérience* ».



Charlotte de Streel, *Ghost*

Le lendemain, Isabelle et Grégory reviennent dans le grand studio pour s'attaquer à la deuxième partie du téléfilm. Tels des enfants pressés de retrouver leurs amis, les comédiens ne perdent pas de temps et se placent derrière le micro. Isabelle reste bouche bée devant une longue réplique de la Renarde : « *Ce n'est pas possible* ».

La comédienne doute, elle porte sa main au front. Elle ne se sent pas capable de doubler cette séquence. Elle se lance pourtant. Hésitante au début, elle butte sur plusieurs mots. Après plusieurs tentatives, elle ferme les yeux, prend une profonde inspiration et crie à pleins poumons un « *Pinopilolo, Popochipo ou Pipicopopapa, quel que soit ton nom je vais t'étriper !* ». Elle est rentrée à merveille dans la peau de la voleuse complètement hystérique. Daniel reste sans voix mais la félicite par un rire franc. Isabelle a trouvé la parfaite symbiose avec son personnage. Elle

et la Renarde ne font plus qu'une. « *Il y a une alchimie entre elle et moi. Ici, elle est tellement marrante, elle m'amuse tellement que, oui, une sorte de fusion s'opère. J'ai l'impression que doubler peut te nourrir dans ton métier d'artiste de scène* ».

Grégory aussi se sent connecté au Chat. Tout au long du doublage, il s'étonne de la bêtise de ce personnage mais prend énormément de plaisir à l'imiter en train de dévorer un repas ou totalement éméché. « *Il y a des personnages qui te vont mieux que d'autres, pour lesquels tu n'as aucune difficulté. Il s'interrompt, pensif. "Alchimie" : c'est peut-être un mot un peu fort. Il reprend ensuite ses esprits et enchaîne. Et il y en a d'autres pour lesquels tu trimes.*

*C'est une question de casting, ça dépend du directeur de plateau d'abord et de ta forme du jour ensuite.*

Chez « Dubbing », Jean-Pierre est certain de parvenir à cette alchimie avec Pépino, qui prête sa voix au juge chargé de départager les équipes : Judge Massa, un homme d'environ quarante ans au visage sévère. En plus d'avoir la même voix grave et autoritaire, Pépino adopte la gestuelle de l'acteur de la version originale : jambes pliées, les bras joints au-dessus de la tête pour former une pointe, il annonce le nom de l'équipe gagnante : « *équipe rouge* ». Au visionnage, le directeur artistique alterne version originale et version française pour se rendre compte que les deux sont identiques. La satisfaction et la fierté se lisent sur son visage, il félicite le comédien pour le travail fourni.

Plusieurs directeurs artistiques comme Daniel et Jean-Pierre semblent donc s'atteler à trouver les comédiens qui correspondent le mieux aux voix originales. Tous ne se donnent pas cette peine, puisque souvent encore les voix françaises sont trop différentes des versions initiales : elles ne coïncident pas du tout et offrent au film une qualité médiocre qui a le don d'énerver le téléspectateur. Certains d'entre nous se tournent alors vers les versions sous-titrées. Jean-Pierre regrette ce manque de raccord : « *Le réalisateur de la VO a mis telle voix sur tel personnage. Il est donc normal que dans les autres langues le personnage ait la même voix ou presque. C'est cette conception-là du boulot que j'essaie de défendre.* »

La fin du doublage approche à Anderlecht et à Etterbeek. Les comédiens de *Japanizi* et de *Pinocchio* savent très bien qu'à la fin de la journée, leurs contributions seront terminées. Ils devront laisser les candidats, le juge, le Chat et la Renarde derrière eux, sortir de leurs personnages aussi vite qu'ils y sont entrés. C'est à ce moment que nos amis se rendront compte à quel point ils se sont attachés à leurs alter egos. « *Quand ils sont cools,*

*oui tu t'attaches à eux. Il y en a qui t'énervent et d'autres qui te semblent plus sympathiques. Il y en a aussi pour lesquels tu es content d'en avoir terminé. Les quitter n'est pas difficile parce que c'est le métier. Tu ne pleures pas mais tu te dis 'ah dommage, j'aurais bien continué. Mais bon, c'est un travail, ça reste de la copie'.* Si Grégory, de par son expérience, prend un air plus détaché, Isabelle ne cache pas son attachement pour la Renarde : « *Cette femme que je fais en ce moment, je la trouve absolument géniale et j'aimerais bien l'accompagner encore longtemps. Mais ça s'arrêtera aujourd'hui... Je pense que oui, on s'attache à son personnage.* »

## LES DÉBUTS DU DOUBLAGE

L'art du doublage n'est bien sûr pas neuf. Trois pays et régions doublent les films en français : la France, la Belgique et le Québec.

En France, le doublage des films est apparu dans les années trente grâce aux films parlants mais aussi grâce à l'exportation des films étrangers.

Plusieurs acteurs étrangers, comme Laurel et Hardy avaient pris l'habitude de se doubler eux-mêmes en français dans leurs premiers films parlant. Le public s'est tout de suite habitué à leur accent et il n'a plus été question ensuite de les doubler.

Les techniques d'enregistrement n'étaient pas les mêmes qu'aujourd'hui. Pour les besoins de l'exportation, on tournait donc au même moment plusieurs versions d'un même film. Par habitude, on remplaçait les acteurs d'un film par des comédiens qui parlaient d'autres langues. Néanmoins, il était impossible de remplacer un duo comme celui de Laurel et Hardy. Ils ont donc eux-mêmes joué leurs films dans plusieurs langues étrangères. Ils ne sont pas les seuls puisque plusieurs actrices américaines parfaitement bilingues se sont elles aussi doublées en français. C'est le cas de Jodie Foster ou de Kristin Scott Thomas.

En 1947, une loi française a rendu obligatoire le doublage en français des films étrangers. Son objectif était de permettre aux films de toucher un public plus large. Mais c'est seulement en 1993, suite à une grève pour une plus grande reconnaissance, que les noms des comédiens de doublage apparaissent au générique des films.

Au Québec, où le doublage a commencé en 1956, les films doublés peinent à s'exporter. Il faut dire qu'ils sont victimes d'un embargo de la part de l'Hexagone. Celui-ci ne veut pas diffuser des films en français doublés hors Europe. Pourtant, en 1992, le Québec détenait 41% des parts de marché du doublage francophone. Paradoxalement, ces dernières années, 76% des émissions 'jeunesse' canadiennes ont été doublées chez nous ou chez nos voisins français.

La Belgique doit se contenter des miettes laissées par la France qui, depuis ses débuts, a gardé le monopole dans ce domaine. Pourtant, de plus en plus de doublages de séries sont délocalisés chez nous, car les coûts sont moins élevés qu'en France.



Éléonore Scardoni - Trente-et- un octobre

OUTRE-TOMBE

# LE CIMETIÈRE, TERRE PROMISE DES JARDINIERS- FOSSOYEURS

*D'expression neutre et d'apparence calme, les fossoyeurs se font discrets. À tel point que, délibérément ou inconsciemment, on les oublie souvent. Pourtant, ces ouvriers de cimetière sont bien présents. Tous les jours, ils entament leurs tâches avec le sourire, heureux de l'évolution de leurs conditions de travail.*

Par Marine Delacroix

ⓔ

Outre-tombe

Trente-deux ans déjà. Trente-deux ans à gravir les échelons, un par un, pour enfin occuper le poste de conservateur du cimetière de Verrewinkel, à Uccle. Une longue carrière au cours de laquelle André Broze a vu le rapport à la mort changer. Aujourd'hui, passée l'énorme grille noire du cimetière, je retrouve cet homme chauve à lunettes derrière son bureau, à l'accueil. Dans ce bâtiment blanc, il planifie les enterrements, coordonne les activités des ouvriers, et sert de relais entre ceux-ci et la commune d'Uccle.

Très fier d'en être arrivé là, M. Broze gère le fonctionnement du cimetière avec beaucoup d'application et s'émerveille encore de la technologie informatique. Un tableau Excel reprenant les noms et placements des cadavres ? Formidable ! Et bien plus pratique que ces énormes carnets qui tombent en lambeaux. Un petit changement qui reflète l'évolution générale du secteur de la mort. M. Broze l'admet, les métiers du cimetière n'ont aujourd'hui plus rien à voir avec le travail manuel de ses débuts.

À 25 ans, ce jeune homme fringant sort à peine de l'armée. Il repère une annonce dans le journal et choisit, délibérément, de devenir fossoyeur. Un changement de direction étonnant. « *Mes parents n'acceptaient pas cette décision.* » Pourtant, à l'époque, André Broze y percevait une certaine sécurité de l'emploi, un salaire honnête et la possibilité de toucher une pension. « *Les offres d'emploi dans ce domaine étaient plus nombreuses et au moins, on ne vous liquidait pas après deux, trois mois comme dans le bâtiment* », explique M. Broze.

Le jeune homme y voit aussi une occasion de travailler à l'extérieur. Respirer l'air frais toute la journée, même pendant ses heures de travail, est un rêve à ses yeux. Plutôt surprenant vu le climat de notre plat pays, mais pourquoi pas.

Sans aucune expérience, il se lance dans les démarches nécessaires à l'obtention du poste de fossoyeur qualifié. Facile d'accéder à un tel emploi ? Pas vraiment. Trois obstacles se dressent devant lui.

D'abord, il faut réussir une évaluation écrite. Rien d'impossible, seulement quelques opérations mathématiques basiques et une dissertation. Jusque là, aucun réel rapport avec le métier. Étrange que ce test soit éliminatoire. André Broze ne se l'explique d'ailleurs toujours pas.

Après avoir réussi facilement ce premier test, celui-ci se présente sans crainte à la deuxième étape. Un examen pratique un peu hors du commun l'attend. Ce jour-là, une cinquantaine de personnes s'y présentent. « *Il fallait creuser un trou, à la pelle, et dans un certain laps de temps* », explique-t-il très sérieusement. Plusieurs facteurs sont déterminants : la rapidité d'exécution, le fini, la propreté, l'alignement et le blindage. « *Hors de question d'avoir mis de la terre partout ou que les parois s'écroulent* », précise-t-il, toujours aussi imperturbable. Pour André Broze, rien de tout cela ne paraît incroyable. Il explique même, extrêmement fier, qu'il a fini premier.

Aujourd'hui comme auparavant, des examens sont organisés afin d'obtenir une qualification particulière ou un grade de direction d'équipe. Toutefois, ces tests pratiques n'existent plus. Les hommes sont simplement interrogés sur des matières propres à leur fonction et sur d'autres, plutôt relatives à la gestion d'équipe, à la sécurité et à l'hygiène.

À l'époque, M. Broze doit également passer un entretien. Lors de celui-ci, une question fait la différence : « *avez-vous peur des morts ?* » Il répond, sans équivoque, non. « *Je les préfère aux vivants. Les vivants sont méchants. Les morts sont ceux qui vous laissent le plus tranquille.* »

Cette question, on la pose encore aujourd'hui. Difficile pourtant d'y répondre car peu ont vécu l'expérience de la mort. Une réflexion traversée toutefois les esprits : « *Pourquoi pas moi ? Après tout, d'autres le font sans rechigner.* »

Malgré ce raisonnement, devenir fossoyeur requiert un temps d'adaptation. Aucun des fossoyeurs rencontrés ne mentionne un attrait

pour la mort. Le cimetière ne compte donc pas de fétichistes du morbide, seulement des employés ordinaires ayant besoin de s'habituer à un tel contexte. Deux à trois mois sont généralement nécessaires pour passer outre le côté macabre. Pour Ludovic Smeyers, fossoyeur depuis quatre ans, cela a pris plus de temps. « *Ce n'est qu'après quatre mois que je me suis senti réellement à l'aise au cimetière* », confie-t-il.

#### FACE À L'ÉMOTION

Ces travailleurs sont parfois confrontés à des situations émotionnelles éprouvantes. « *Voir la tristesse des gens m'affecte. Quand tu reçois une petite boîte dans les bras, c'est difficile*, explique Ludovic Smeyers. *Il m'est aussi arrivé d'enterrer des gens que je connaissais. Pas forcément des proches, mais je les connaissais* », ajoute-t-il.

André Broze, malgré ses années d'expérience, ne reste pas toujours de marbre non plus. « *Encore aujourd'hui, il m'arrive que les larmes montent lorsque les gens sont très émotifs.* » Stéphane De Keijser, fossoyeur depuis trois ans, essaie, lui, de relativiser « *De voir enterrer des enfants ou des adolescents, c'est choquant. Mais la vie continue.* » « *La mort fait partie de la vie* », ajoute Cédric Respelier, qui exerce le métier depuis sept ans.

#### LA FIN DU DEUIL

Cette tristesse, les fossoyeurs ne la ressentent pas toujours. Tout dépend de la réaction des proches. M. Broze dénonce d'ailleurs l'attitude de certaines personnes vis-à-vis du mort. Selon le conservateur, la société a changé et le rapport des individus au deuil n'est plus le même.

« *Avant, les gens étaient plus respectueux. Les dames étaient vêtues de noir et portaient souvent de grands chapeaux avec un voile. Les hommes venaient en costume. Il y avait*

*quelque chose de cérémonial dans un enterrement*, explique le conservateur du cimetière. *Aujourd'hui, je vois des chemises à fleurs, des jeans. Les gens viennent en pantoufles, on se croirait à Decathlon, s'indigne-t-il. Certains rigolent* », ajoute-t-il, fâché rien qu'à l'idée.

Les fossoyeurs, de leur côté, tiennent le même discours. Face à ce manque de respect, ces ouvriers ne disent rien mais n'en pensent pas moins. « *On n'a pas le droit d'intervenir dans ce métier. Alors on ne parle pas* », explique Ludovic Smeyers. Pour André Broze, c'est clair, « *le deuil n'existe plus.* »

Cette attitude détachée rend sans doute une partie du travail plus commode, mais certains aspects restent répugnants. L'exhumation par exemple, est l'épreuve la plus pénible.

« *L'odeur, c'est le pire* », s'exclame Patrick François, fossoyeur depuis cinq ans. Malgré une combinaison, des gants et un masque, celle-ci prend à la gorge. Les fossoyeurs font toutefois preuve de redoutables stratégies pour ne pas

voir le corps. Celui-ci est en effet emballé dans un sac plastique. Il suffit donc d'ouvrir le cercueil, de dégraffer le tissu

qui orne l'intérieur de celui-ci puis de soulever le corps via le tissu. Ainsi, le fossoyeur n'a pas de contact direct avec le mort. Une technique délicate qui n'est pas infaillible. « *Parfois le sac est cassé, donc il faut intervenir différemment* », explique Cédric Respelier. Patrick François, lui, se souvient de sa première exhumation : « *Quand j'ai voulu soulever le corps, il est retombé dans le trou. J'ai du aller le rechercher.* » Cette fois-là, il en a rêvé.

Heureusement, l'équipe de fossoyeurs du cimetière de Verrewinkel est soudée. Une entraide entre collègues existe réellement. Outre une bonne ambiance pendant la journée de travail, chacun a su trouver sa place. « *Si l'un de nous a beaucoup de mal avec une tâche, un autre l'exécutera à sa place* », explique Cédric Respelier.



En plus des enterrements et exhumations, nettoyer la morgue fait aussi partie des tâches difficiles. En effet, pas toujours besoin de passer par la case hôpital. « *Lors d'un décès au domicile, le corps peut, par exemple, être conduit à la morgue communale ou directement chez l'entrepreneur de pompes funèbres* », explique Jean-Michel Mureau, chef du service décès et incinération à l'état civil de la commune d'Uccle. Légalement, il suffit que la mort soit constatée par un médecin. Ce dernier établit et signe une attestation de décès. Ensuite, le corps peut être directement amené à la morgue du cimetière. Les fossoyeurs ont alors le devoir de montrer le corps à la famille. « *C'est le seul vrai contact avec la mort que nous ayons* », déclare Stéphane De Keijser. Cela n'a pas toujours été le cas. Au souvenir d'André Broze, les fossoyeurs pouvaient assister aux autopsies. Suite à un changement de règlement interne de la commune, les autopsies n'ont désormais plus lieu à la morgue communale mais à l'institut médico-légal de Bruxelles. « *C'est encore une des choses qui ont changé depuis mes débuts en tant que fossoyeur* », explique André Broze. Mais cette évolution n'a pas totalement supprimé les tâches les moins ragoûtantes. Une prime d'insalubrité est d'ailleurs prévue pour les ouvriers effectuant un travail sale et ingrat. Celle-ci reste maigre, M. Broze le reconnaît, mais elle appuie l'existence de travail pénible dans ce métier.

#### MOINS D'ENTERREMENTS, PLUS DE CRÉMATIONS

Heureusement pour les fossoyeurs, le nombre d'enterrements a largement diminué ces dernières années. « *Lorsque j'ai débuté, il était fréquent d'en avoir dix par jour. En fin de journée, on devait se dépêcher pour reboucher les trous. Souvent, on n'avait pas le temps de les combler entièrement. On courrait d'un trou à l'autre, jetant à peine un peu de terre. Il fallait donc finir le travail le lendemain* », explique André Broze. À l'heure actuelle, certains jours se passent sans enterrements. On voit alors les ouvriers entretenir le cimetière et discuter entre eux. « *C'est plus agréable. Je*

*n'ai jamais entendu un fossoyeur pleurer pour avoir un enterrement* », reconnaît M. Broze.

Si ce nombre a diminué, c'est que notre société a changé son regard sur la mort. Les crémations ont désormais la cote. En 2013, la commune d'Uccle a enregistré 717 incinérations pour 1209 décès, soit un rapport de 59,3 %. En 2002, celui-ci se situait à 49%. On note donc une augmentation de 10% d'incinérations en une dizaine d'années. Une bonne nouvelle pour les fossoyeurs qui doivent alors simplement placer les cendres dans une urne ou les disperser, un travail achevé par la pluie qui efface toute trace.

Mais, malgré les petites grues et pelleuses mises à disposition des ouvriers, le travail physique existe toujours. « *Les machines aident pour les fosses communes et les caveaux mais pas pour les pleines terres. Il reste beaucoup à faire à la main. C'est un métier dur* », se défend Patrick François. De plus, certaines choses n'ont pas bougé. Les ouvriers doivent toujours faire face au froid comme à la chaleur, subissant souvent les intempéries bien connues de la Belgique. « *Si un enterrement est prévu, nous ne pouvons pas l'annuler à cause du temps. Il faut être prévoyant en protégeant le sol du gel, par exemple* », souligne André Broze.

#### DES FOSSEYEURS AUSSI JARDINIERS

Les tâches les moins réjouissantes attendent toujours les fossoyeurs. Creuser une tombe. Accompagner la famille. Reboucher le trou. Disperser des cendres. Ouvrir un caveau. Retirer un monument. Exhumer un corps. Pas de quoi donner envie. Mais le métier ne s'arrête pas là. De 8 heures à 16 heures, les fossoyeurs tondent également la pelouse, nettoient le cimetière ou soignent les plantations. Ils discutent aussi avec les visiteurs habituels tels que le vieux Camille qui rend visite tous les jours à sa défunte femme. Ce second lot d'activités occupe au fil des années de plus en plus de place.

Les ouvriers appréciant la nature profitent des caractéristiques spécifiques du cimetière.

Derrière ces sentiers de gravillons, cette herbe bien verte et ces grands arbres entourant la totalité du terrain, le cimetière cache en son sein une faune et une flore impressionnantes. De par sa situation géographique et la nature du sol, le cimetière de Verrewinkel est considéré comme une zone de relais des Zones Spéciales de Conservation. Il fonctionne donc comme un couloir écologique dont il faut prendre soin. Un plan de gestion a été mis en place afin de préserver la faune -insectes et oiseaux- et la flore. Fini le temps des herbicides. Ils sont en effet interdits dans les espaces publics de la région bruxelloise depuis le premier avril 2004. La solution de remplacement trouvée à l'époque était l'utilisation de sel. Cette pratique a toutefois pris fin en 2008. Aujourd'hui, la commune d'Uccle cherche à conserver la biodiversité présente en créant des endroits propices à son développement. Des pelouses et parterres ont été aménagés et des arbres et autres végétaux ont été plantés. Le résultat se fait sentir, les ouvriers attrapent la main verte, ce qui n'est pas pour leur déplaire.

Aujourd'hui, le cimetière se transforme petit à petit en parc. Nombreux sont les promeneurs qui, une fois les tombes oubliées, profitent de la verdure. Pas question pour eux de se recueillir, il s'agit seulement d'humer l'air frais et l'odeur de la rosée sur le gazon. Drôle de choix d'endroit pour une balade, pourtant, les fossoyeurs le comprennent. Eux-mêmes sont les premiers à apprécier la nature. « *On est bien ici. Le cadre est magnifique. On entend les oiseaux, on profite du calme* », sourit Cédric Respelier.

Cet attrait pour l'extérieur et la nature se retrouve chez chacun des ouvriers du cimetière. Tous semblent particulièrement sensibles à la vie qui s'immisce de part et d'autre des tombes, protégeant au mieux la faune et la flore existant dans ce milieu.

« *S'il y a un travail de fossoyeur à effectuer, je le fais, mais sinon je me concentre surtout sur le jardinage* », explique Cédric Respelier. Dans les nouveaux contrats, on parle d'ailleurs de jardinier-fossoyeur. Les trois-quarts du travail consistent aujourd'hui en jardinage. Au cimetière, nombreux sont ceux qui travaillaient à la plantation de la commune auparavant. « *C'est moins triste et mieux pour les jeunes* », se réjouit André Broze. Pourtant, le contrat de gestion du cimetière précise que le jardinage n'est pas censé être la tâche principale des fossoyeurs. Mais cette part du travail leur est tout de même stipulée à l'embauche.

#### UNE MAIN D'OEUVRE EN BAISSÉ

Cette évolution a, selon André Broze, un impact sur la main d'oeuvre engagée au cimetière. À ses débuts, dans un cimetière de Molenbeek, quinze fossoyeurs étaient sur le pied de guerre tous les jours, afin de couvrir huit hectares. En 2014, une dizaine d'ouvriers par jour s'occupent des douze hectares du cimetière de Verrewinkel, à Uccle. « *Je suis certain qu'à l'avenir, il y aura de moins en moins de fossoyeurs* », déclare André Broze.

Un pressentiment confirmé par Jean-Michel Mureau. « *La tendance générale est à la baisse. On nous demande de faire plus avec moins de moyens humains et matériels. Ces conditions de travail peuvent parfois rebu-*

*ter les candidats.* » Même si le métier devient moins macabre, il semble donc que sa dureté persiste. Tout le jardinage supplémentaire, bien qu'apprécié pour sa variété, fatigue les fossoyeurs. On ne compte d'ailleurs que très peu de femmes dans ce milieu. Au souvenir des ouvriers, ces cinq dernières années, une seule est restée tandis que deux se sont arrêtées après une période d'essai.

Malgré cette baisse d'effectif, travailler au cimetière garde un certain attrait. On propose un

« *Les trois-quarts du travail consistent aujourd'hui en jardinage.* »

E

Outre-tombe

poste stable, des horaires légers et une possibilité de progresser dans le secteur.

Il est possible de gravir les échelons en ne disposant d'aucune formation de base. Ici, on apprend des anciens. Ceux-ci descendent au cimetière avec les nouveaux, observent et leur donnent des conseils. Bien sûr, on commence par des tâches simples telles que ratisser les feuilles. Ensuite, petit à petit, on se voit attribuer d'autres activités. L'important reste la débrouillardise. Il n'est, à l'heure actuelle, pas question de formation. Même si la commune d'Uccle reconnaît que cela serait nécessaire, le manque de moyens reste un gros problème.

#### UNE MONTÉE EN GRADE

Les travailleurs débutent généralement au plus bas de l'échelle. Ils commencent manœuvres, puis passent semi-qualifiés, puis qualifiés, pour ensuite devenir brigadiers. Au cimetière de Verrewinkel, on compte aujourd'hui deux assistants techniques chefs, dont M. Broze, le conservateur du cimetière. Le reste de l'équipe est formé par deux brigadiers et quatorze ouvriers dont certains sont qualifiés. Une rotation entre ces ouvriers a lieu.

Au final, cette montée en grade ne change que très peu la nature du travail. Ce qui augmente, c'est le salaire. Au plus bas, un fossoyeur touche environ 1.200 euros. Au plus haut, autour de 1.600. Une belle ascension sociale pour ces hommes qui, dans d'autres sections communales, n'y auraient pas droit.

Alors, pour un salaire fixe, avec possibilité de prendre des congés, on accepte certains aspects plus déplaisants. Et puis, on se concentre sur les bons côtés. *« Dès qu'il y a un rayon de soleil, je suis dehors et j'en profite »*, déclare Stéphane De Keijser. *« Le travail est varié et créatif. On s'occupe de parterres de fleurs, de blindages, de plantations,... »*, explique Ludovic Smeyers. *« On oublie qu'on se trouve dans un cimetière. C'est une question d'habitude, on n'y fait plus attention »*, ajoute-t-il.

Les travailleurs ne se plaignent pas, loin de là. Ils ne voient plus les tombes, ne côtoient pas les morts tous les jours, et se sentent bien dans cet environnement calme.

Après les heures de travail, personne n'est d'humeur maussade. Les fossoyeurs sont unanimes: une fois passées les grilles du cimetière, tous font table rase de leur journée. *« Il y a une vie après le cimetière. A 16 heures, je fais autre chose. Je fais du sport, je discute avec des gens »*, déclare Mr. Smeyers. *« À la sortie du cimetière, on ne parle plus de notre métier »*, explique Stéphane De Keijser. Le but est clair: se changer les idées.

Que ce soit après les heures de travail comme pendant, les fossoyeurs essaient donc d'éviter la mort autant que possible afin de ne pas être contaminés par la tristesse des gens. Ils tentent d'apprécier la nature, le travail en plein air, la compagnie des collègues, la stabilité de l'emploi mais aussi la satisfaction de rendre service. *« Ce qu'on essaie de faire, c'est d'offrir aux gens un lieu de recueillement »*, déclare André Broze. Alors les fossoyeurs s'efforcent à rendre leur cimetière aussi plaisant que possible. Ratisant les allées, tondant la pelouse, évacuant les déchets, et soignant les parterres de fleurs. *« Certains fossoyeurs sont des gens extrêmement sensibles quand il s'agit de la nature »*, sourit le conservateur du cimetière. À croire que les ouvriers jouent aux durs, mais s'adoucissent dès qu'il y a de la vie.



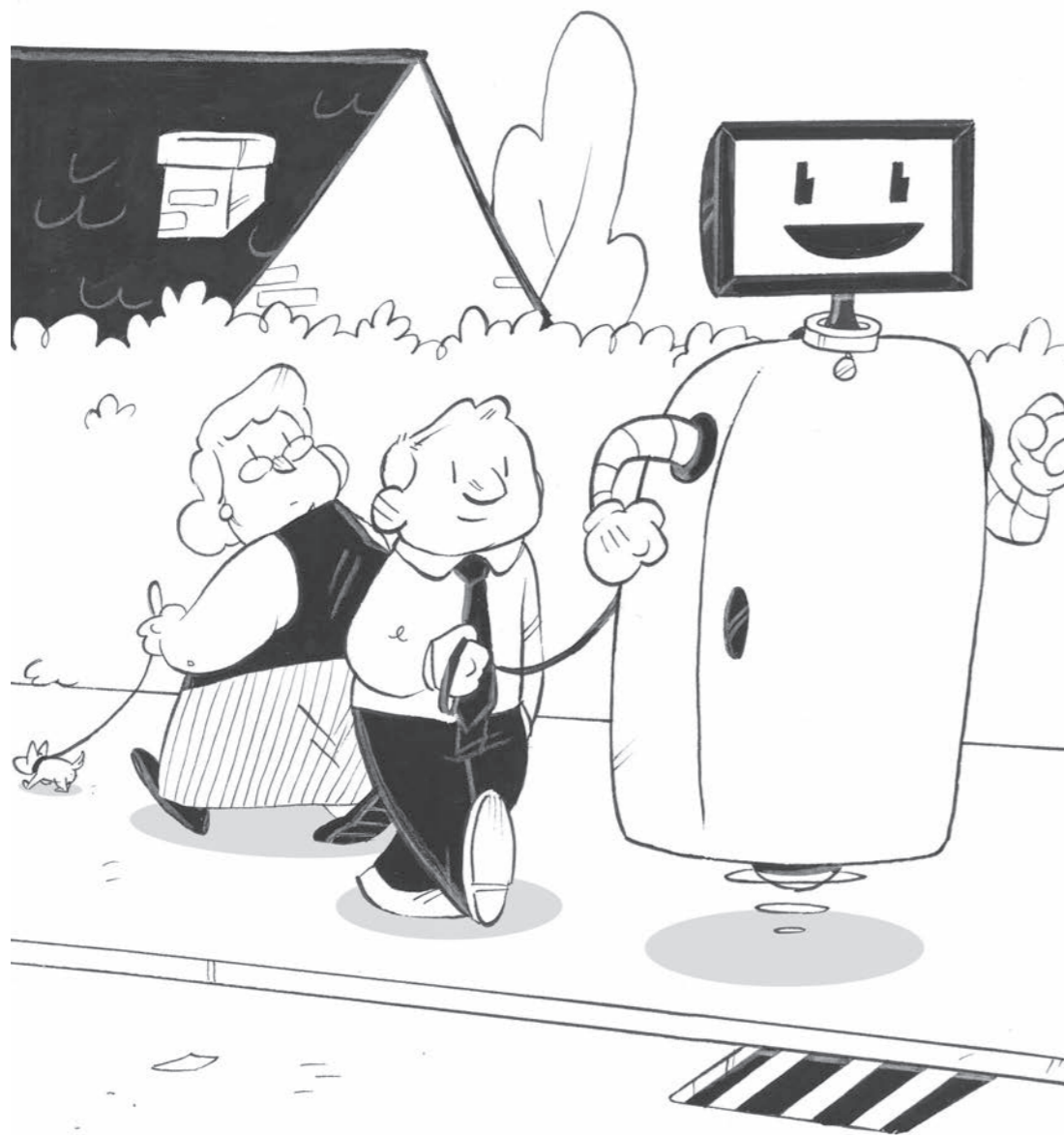
Éléonore Scardoni - Dans le brouillard dense

DERRIÈRE LA TOILE

# PETITS HACKS ENTRE AMIS

R

Derrière la toile



« Un hacker sachant hacker sans son chien »

Ben Dessy.

Ben Dessy - Un hacker sachant hacker sans son chien

*Un compte vidé, une identité volée mais aucune trace... Sous sa capuche - ou son chapeau noir -, le hacker fait danser les codes informatiques et dépouille ses victimes en quelques clics. Image stéréotypée d'un univers insaisissable ? L'allégorie de l'esprit malveillant connecté aux doigts agiles brouille en effet une réalité méconnue parce que virtuelle. Les hackers sont discrets, certes. Humbles, passionnés, souvent doués, ils ont l'esprit ludique autant qu'acéré. De bidouillages frivoles en inventions délirantes, ils donnent à leur monde l'empreinte de la création.*

Par Morgane Berger

« Hackerspace Brussels – HSBXL », annonce une feuille A4 négligemment retenue par deux bouts de scotch. Au numéro 40 de la rue du moulin, les volets blancs semblent fatigués, avachis sur leur appui de fenêtre. Ça, un repère de pirates informatiques ? Derrière la façade chancelante pourtant, le temps de l'une ou l'autre réunion hebdomadaire, se bricolent des détecteurs de places de parking inoccupées ou un vélo baptisé Djette, parce que chaque coup de pédale impose un tempo au baffle fixé sur le porte-bagage. « Vous pouvez être un charpentier hacker », affirmait Burell Smith, concepteur du premier Macintosh pour Apple. Il précisait que « [le hacking] n'est pas nécessairement high-tech. Je crois que cela a plutôt à voir avec l'habileté et le soin que l'on apporte » à une tâche.

De l'habileté, le hackerspace en fait la démonstration dès le premier coup de sonnette... La porte s'ouvre. À gauche, une embrasure éventrée et, en face, les marches d'un escalier sans rampe dessinent l'entrée du lieu. Mais personne. Quelques fils courent derrière la porte, jusqu'à dévoiler un petit mécanisme qui déverrouille automatiquement la serrure, délivrant le sésame à tout visiteur un peu curieux. À côté de son aspect « gadget », le dispositif invite déjà à mettre en œuvre une des multiples facettes du hacking : chercher par soi-même.

Entre la cave et les trois étages résonnent bien quelques voix mais les entrailles bétonnées du hackerspace désorientent le visiteur. Apparaissent finalement Frédéric et sa queue de cheval hirsute. D'un ton joyeux, il lance : « Bienvenue au hackerspace bruxellois ! » et entame la visite. Cuisine, salle de détente, réserve, toilettes – « Les seules qui fonctionnent ! » –, chambre d'ami et bar sont prétexte à une foule d'anecdotes où tourbillonnent les mots « circuit imprimé », « code source » et « prototype ». Mais pas seulement : « Il y a deux ans, on a réalisé un atelier sushi. Ça a attiré pas mal de monde ! », commente Frédéric. Des sushis câblés après le séminaire sur la technologie Java ? L'objet d'initiation importe peu finalement, pourvu que la pratique soit au rendez-vous. « La plupart d'entre nous n'avaient aucune idée

de comment préparer des sushis. Un membre qui s'y connaissait plus ou moins a alors créé un workshop pour initier les autres », conclut-il. Le partage de connaissances ne se cantonne donc pas à l'informatique, même si cette dernière est au cœur de bien des projets.

#### HACKER ÉDUCATEUR

Ses connaissances, Michel a décidé de les proposer au plus grand nombre sur son site Internet. Il y a un peu moins d'un an, il a créé Le Blog du Hacker pour proposer une alternative aux débutants, coincés entre les sites de hacking bienveillants mais trop techniques et ceux aux intentions douteuses. Les titres de ses articles sont accrocheurs, légèrement marketing avoue-t-il volontiers, mais derrière l'intitulé « Je suis une fille tu veux voir mes... » s'opère un travail de sensibilisation au e-whoring (« e-prostitution »), cette technique de piratage qui appâte la victime (généralement masculine, donc) et la pousse à effeuiller son portefeuille.

« Les gens confondent souvent hacker et cracker », sourit Michel, la chemise ajustée sous un cardigan impeccable. « Cet amalgame, les médias en sont en partie responsables », poursuit-il. « Ils adorent les mots 'hacking' et 'piratage' et les utilisent à toutes les sauces. Jamais ils ne vont écrire : 'Un cracker a volé les données d'une centaine de clients de la banque machin', ça n'aurait pas le même effet. Les gens ne cliqueraient pas sur l'article. Cracker, personne ne connaît ce terme-là. » Bon, très bien : si le cracker désigne le pirate malveillant et si un hacker n'est pas un cracker alors... on ne sait toujours pas ce qu'est un hacker. « Il suffit simplement de taper la définition dans Google, on tombe dessus ! », s'exclame l'étudiant strasbourgeois en troisième année de licence informatique.

« Hacking ». Le mot est lancé dans le moteur de recherche. Après tout, la démarche est cohérente : par où commencer sinon par le supposé terrain de jeu des hackers, Internet ? Parmi les 27.300.000 résultats, Wikipédia, bien sûr, mais aussi quelques tutoriaux

expliquant « Comment devenir un hacker », les noms de deux-trois entreprises actives dans la sécurité informatique, une suggestion d'images de chiffres verts sur fond noir... Et là, logé sous l'encyclopédie participative, on retrouve Le Blog du Hacker. Un clic et la page s'ouvre. Les lettres rouges du titre sont tempérées par une maxime livrée comme un conseil : *Ce qui est sécurisé à 99% n'est pas sécurisé*. Michel ne laisse planer aucun doute sur sa démarche : l'objectif de son site consiste à *apprendre le hacking pour mieux se défendre*. La devise s'affiche bien en vue en haut de page et le dessin d'un petit personnage au chapeau blanc évacue les derniers doutes. Ici, les *White hats* (les « Chapeaux blancs », les hackers éthiques, les « gentils », en somme) trouveront leur bonheur. Mais, juste au-dessus du Blog du Hacker, Google offre la première place de son classement à la définition de Wikipédia :

**HACKER – Spécialiste de la sécurité informatique ; personne qui aime comprendre le fonctionnement interne d'un système, en particulier des ordinateurs et réseaux informatiques.**

« La voilà, la définition du hacker ! Une personne passionnée qui cherche à comprendre en détails comment les choses marchent. C'est un bidouilleur ! » Michel raconte que ce sont les hackers eux-mêmes qui ont inventé le terme de « cracker » dans le but de s'en différencier, car la confusion médiatique fait rage dès le début des années 1980. Or, les intentions des uns sont bien distinctes de celles des autres : si les premiers répondent à une certaine éthique dans leurs agissements, les seconds érigent leur propre intérêt en repère absolu.

'Cinquante euros pour pirater un compte Facebook', les offres aux amoureux anxieux pleuvent sur la Toile. Michel s'amuse de ces arroseurs bientôt arrosés : « Généralement, les personnes qui cliquent sur ces attrape-nigauds ouvrent elles-mêmes la porte aux pirates informatiques ! » Naïvement, les apprentis crackers remplissent un « formulaire » et, au détour d'un champ obligatoire, laissent leur adresse électronique, voire leurs nom et prénom. « Les

gens donnent beaucoup trop facilement leur mail... Il s'agit d'une donnée sensible, pourtant. Moi, je conseille de la garder comme son adresse personnelle. Sinon, dans une semaine, tu peux être sûr que tu es spammé ! » Paradoxalement, l'humain constitue donc la clef de voûte de l'univers numérique : il en représente à la fois la faille principale et le créateur de génie.

#### MINUTIEUSE EXPERTISE

Rafael est assis devant le dernier joujou du hackerspace : une imprimante 3D dernier cri. Cet expert en cyber-sécurité des réseaux a troqué pour la soirée son costume-cravate contre un jogging ample. Une main sur le clavier de son ordinateur, l'autre dans le manuel d'utilisation, il semble concentré. « On l'a reçue il y a deux semaines », s'enthousiasme Frédéric en pointant la machine. Un ancien modèle, plus petit et maintes fois exploré, prend la poussière au fond du local. « Elle souffrait d'un léger défaut de fabrication mais ça coûtait trop cher de la renvoyer à son expéditeur, au États-Unis... », ajoute-t-il en levant les yeux au ciel. « Enfin, nous, on est contents ! » Le défaut a bien sûr été corrigé depuis par la bande, ce qui permet à Rafael de programmer tranquillement l'appareil. Le Chilien d'une trentaine d'années profite d'une accalmie dans les allées et venues de ses camarades pour monopoliser l'outil, le sonder, le jauger. Il titille la « bête » pour voir ce qu'elle a dans le ventre avant de sans doute la démonter et lui retourner l'estomac.

L'imprimante commence à esquisser les bases d'un petit objet. « Ça va prendre du temps », prévient Rafael en se levant de sa chaise. « Tu as déjà vu le frigo ? On l'a rempli avec plusieurs types de bière ! » Si la patience est une des vertus du hacker, il n'en reste pas moins un bon vivant. Toutefois, bien que Westmalle, Carapils et Club mate – « la boisson de nos collègues allemands, parce qu'elle tient plus longtemps éveillé avec son taux élevé de caféine ! » – se disputent effectivement les derniers recoins au frais, c'est la porte du frigo qui retient l'attention. Un écran muni d'un scanner y est apposé et, lisant le code-barres d'une boisson, il indique

le prix de cette dernière. L'argent est déposé négligemment dans le compartiment à œufs, personne n'ayant l'idée de frauder puisque les maigres bénéfiques vont directement aux projets loufoques et ingénieux du hackerspace. Le temps d'une Leffe et d'une cigarette, Rafael et John-Georges se lancent en anglais dans une discussion sur le hacking et son éthique.

« *Un objet n'est ni bon ni mauvais en soi* », affirme John-Georges, ses lunettes d'ingénieur en informatique sur le nez. « *C'est ce qu'on en fait qui le détermine. Allez, prenons l'exemple d'un 'gun' : tu peux braquer un épicier avec, bon.*

*Mais le revolver sert aussi au policier pour*

*défendre la population. »* Ses propos font écho à ceux du sociologue des nouveaux médias Kenneth McKenzie Wark. Dans sa version 4.0 du « Manifeste du Hacker », ce dernier écrit : « *Qu'importe ce que nous hackons, que ce soit du langage de programmation, de la poésie, des maths ou de la musique, des courbes ou des couleurs, nous créons la possibilité d'offrir de nouvelles perspectives au monde. Il ne s'agit pas toujours de bonnes choses, ni d'ailleurs de mauvaises, mais de nouvelles choses* ». Le hacking épouse l'idée que ce ne sont pas les connaissances qui définissent la recevabilité des actes mais plutôt l'intention qui guide ceux-ci.

Une nuance que la loi belge du 3 janvier 2001 a maladroitement tenté de traduire en introduisant une différence de sanction, selon que l'intrusion soit commise depuis l'intérieur du système (« hacking interne ») ou depuis l'extérieur (« hacking externe »). Dans le premier cas, la sanction ne s'applique qu'en cas « d'intention frauduleuse » ou dans un « but de nuire », tandis qu'aucune distinction de volonté n'est effectuée pour le « hacking externe ». Autrement dit : « *établir involontairement une connexion et la maintenir volontairement est également considéré comme du piratage* », selon les termes du portail fédéral [belgium.be](http://belgium.be).

Outre sa définition restrictive du hacking, cantonné au piratage informatique, la loi s'oppose frontalement à un concept cher aux hackers : la liberté. Car dans l'univers numérique, les seules limites qui existent sont celles que chacun s'impose à soi-même. Le virtuel s'apparente alors à un tourbillon de possibles qui étourdit et effraie tandis que nos sociétés affectionnent toujours plus les normes. Pendant six mois, Rafael a préparé, puis présenté au hackerspace un atelier sur la cyber-sécurité et la protection des données. Acte civil ? Le Chilien sourit :

« *Après, j'ai créé une mini-serre pour faire pousser mes champignons magiques. Je voulais voir si, dans des conditions de température et d'humidité*

*autorégulées, ils deviendraient plus gros. »* « Nul ne peut (...) fabriquer, détenir (...) ou acquérir des substances psychotropes (...) s'il n'en a obtenu l'autorisation générale préalable de Notre Ministre » : arrêté royal du 22 janvier 1998, chapitre II, articles 2 et 3.

#### ENFANTS CURIEUX

L'imprimante 3D s'est finalement arrêtée. À la dernière touche de plastique surchauffé, Rafael, John-Georges et les autres ont opéré un mouvement en avant, avides de découvrir le résultat. Rafael décolle précautionneusement le petit objet du socle en verre et le fait passer de mains en mains : il s'agit d'une pieuvre parfaitement réalisée. Le plastique est encore chaud et les commentaires vont déjà bon-train. « *La tête est creuse ou elle a été remplie ?* », s'interroge Johnny, un barbu longiligne à l'accent british. Après observation, c'est John-Georges qui répond : « *Il me semble qu'elle est creuse... Tant mieux, ça fait des économies de plastique* ». Certains examinent les stries laissées par les couches successives, d'autres se demandent comment remplacer le plastique utilisé par la machine par du pvc ordinaire. « *Le jour où on y arrive* », prévient Frédéric, « *tu peux être sûr que plus*

*aucun déchet plastique ne traîne dans cette rue !* » Il part d'un petit rire gourmand, à la fois amusé et séduit par cette perspective.

Si quelques-unes des inventions du hackerspace sont le fruit de petites distractions individuelles, d'autres ont une véritable utilité. Comme le scanner de livres « non destructif » surnommé ScanBot qui, muni d'un appareil photo et d'une soufflerie, épargne l'ouvrage d'être amputé de sa tranche pour en scanner les pages. L'aire de jeux favorite des hackers se trouve peut-être en ligne, la recherche numérique n'a pas pour autant envoyé les œuvres de papiers prendre la poussière. En témoignent les six étagères de la bibliothèque où patientent en rangs serrés des dizaines de bouquins. « *Tu crois qu'il y a moyen d'imprimer un casque de Dark Vador maintenant ?* », demande John-Georges en se tournant vers Rafael. L'hispanique lui cède sa place et son camarade s'enfonce à son tour dans les méandres du logiciel 3D.

« *Durant mes études secondaires, mon prof de maths me disait : 'Cet algorithme, tu le résous de telle manière.' Et moi, ça m'agaçait qu'il me dise ça !*

*Alors, je passais mon temps à chercher un autre moyen pour arriver au même résultat* », se souvient Tolga. Pour

lui comme pour les membres du hackerspace, la recherche engendre la valeur et procure simultanément le plaisir. Aiguiser sa curiosité, remettre en question chaque détail, ne pas « *bouffer ce que l'on te sert* », le jeune homme de 25 ans en a fait son précepte.

Tolga est réservé, plus à l'aise derrière une image Skype désactivée que face aux êtres de chair et d'os. Le hacking informatique, il l'a presque découvert par hasard mais s'y est plongé comme d'autres entrent en religion. À la différence notable que sa passion refuse tout dogmatisme, de quelque nature que ce

soit. Ni foi en dieu, ni croyance en l'absolu des mathématiques malgré sa formation en architecture des systèmes électroniques. Lorsque Tolga affirme que Richard Stallman – créateur du système d'exploitation libre Linux, par réaction à d'autres systèmes comme Microsoft qui ne permettent pas d'accéder au cœur des rouages techniques – est un dieu, il rend hommage à la virtuosité d'un homme. La création ne revient pas à « faire n'importe quoi ». Elle consiste en la maîtrise parfaite d'un système pour ensuite le transcender.

Cette conception de la créativité se résume dans l'essai qu'un jeune hacker Loyd Blankenship – alias The Mentor – publia le 8 janvier 1986, au lendemain de son arrestation pour le piratage informatique d'une banque. Son « Manifeste du Hacker » (« The Hacker Manifesto », aussi appelé « La Conscience d'un Hacker ») résonne comme un cri d'injustice face à l'incompréhension publique. Se référant à sa propre détention, il commence : « *Un autre s'est fait prendre aujourd'hui, c'est partout dans les journaux. "Scandale : Un adolescent arrêté pour crime informatique"*

*(...) Satanés gosses, tous les mêmes. »* Il poursuit, révolté : « *Nous utilisons un service déjà existant, sans payer ce qui pourrait être bon marché s'il n'était la*

*propriété de gloutons profiteurs, et vous nous appelez criminels. Nous explorons... et vous nous appelez criminels. Nous recherchons la connaissance... et vous nous appelez criminels. Nous existons sans couleur de peau, sans nationalité, sans dogme religieux... et vous nous appelez criminels. (...) Oui, je suis un criminel. Mon crime est celui de la curiosité. (...) Mon crime est de vous surpasser, chose que vous ne me pardonneriez jamais. Je suis un hacker et ceci est mon manifeste. Vous pouvez arrêter cet individu mais vous ne pouvez pas tous nous arrêter... Après tout, nous sommes tous les mêmes. »*

« **Scandale : "Un adolescent arrêté pour crime informatique !" Satanés gosses, tous les mêmes. »**

Ce dégoût d'une société et d'un système scolaire qui formatent au lieu d'inspirer, Tolga le partage profondément mais pudiquement. « Marginal », « rebelle », « radical », autant d'adjectifs qu'il enfile comme un manteau trop serré. Ou trop ample, comme un qualificatif fourre-tout pour désigner ceux qui pensent « autrement ». Le hacking en devient presque une philosophie, une « manière de réfléchir et de voir qui n'est pas habituelle ». « À présent, lorsque je suis devant un système, je me demande tout de suite de quelle façon je vais pouvoir le contourner », remarque Tolga. Au son de sa voix, on imagine que ses mains doivent s'agiter derrière l'écran inerte. Peut-être même s'est-il levé de sa chaise. Il ajoute, comme un ultime argument à sa démonstration : « La programmation, ce n'est pas juste pisser des lignes de codes... Parfois, c'est aussi de la créativité. » Le jeune hacker attend alors que le calme de la nuit l'enveloppe pour laisser courir son imagination parmi les lignes de caractères et de chiffres. *Ne pas déranger.*

Dehors, la lune éclaire médiocrement les trottoirs désertés. Plats en barquette et autres dürüms envahissent la cuisine du hackerspace. Les deux-trois visiteurs ont assouvi leur curiosité et emporté vestes et souvenirs pour se jeter dans les derniers transports en commun. Tom et Pieter, attablés, planchent sur Aquaponics, un projet de production alimentaire durable et autonome basé sur l'aquaculture. Frédéric fait retentir la *trollpage*, une page créée sur l'intranet pour perturber les échanges de la petite communauté en ponctuant les propos de chacun de sons désopilants. L'occasion faisant le larron, un clic et c'est un bruit de mastication qui envahit les quatre étages par l'intermédiaire de petits baffles : « *Nom-nom-nom-nom-nom!* ». Concentré, Johnny a posé le manuel de l'imprimante 3D sur ses genoux. Il a de l'eau dans les caves, l'ourlet de son pantalon découvre ses chaussettes démodées. Tout à coup, la cuisine se transforme en tableau abstrait du micro-macrocosme des hackers : marginalité parfois insouciant et ingéniosité déconcertante, exploration récréative et partage sans concession mercantile. En toile de

fond : la liberté, au-delà de la loi s'il le faut. « *On dit souvent que, dans les communautés hacking, ce n'est pas nous qui décidons de la couleur du chapeau* », disait Michel. Ni White hat, chevalier blanc, ni Black hat, génie malintentionné, les membres du hackerspace comme Tolga enjambent les limites des systèmes qu'ils étudient pour le plaisir de les questionner. Comme cette carte du monde oubliée entre deux étages, la tête à l'envers.



Sébastien Simonart - *La main révélatrice*

### IL ÉTAIT UNE FOIS...LE PHREAKING

L'histoire du hacking commence déjà avant le développement des ordinateurs. En effet, si Internet a ouvert un monde de possibilités aux bidouilleurs curieux, c'est le réseau téléphonique qui, le premier, a suscité l'intérêt des hackers.

Le *phreaking*, contraction des mots anglais *phone* (téléphone) et *freak* (marginal), apparaît aux États-Unis dans les années soixante. À ses débuts, la pratique consiste à émettre une certaine fréquence (2.600 hertz), qui permet d'activer une ligne téléphonique sans passer par le central. Les phreakers s'en donnent alors à cœur joie et explorent le réseau téléphonique autant qu'ils en profitent pour passer gratuitement des appels longue distance. Un des premiers phreakers est l'Américain Joe Engressia, alias **Joybubbles**, né en 1949. Aveugle de naissance, il est par contre doté de l'oreille absolue. Cette aptitude couplée au hasard des jeux d'enfants lui fait découvrir, à l'âge de 7 ans, qu'en sifflant à une fréquence particulière, il peut « ouvrir » une ligne téléphonique.

Ami de Joybubbles, **John Draper** fait la même trouvaille à partir du sifflet offert dans son paquet de céréales Cap'n Crunch. Cette inspiration lui vaudra le surnom de Captain Crunch ou Crunchman. **Steve Jobs** (ou « Oaf Tobark ») et son camarade **Steve Wozniak** (« Berkeley Blue »), co-fondateurs de la marque à la pomme, sont également considérés comme des phreakers.

### POUR EN SAVOIR PLUS :

Le web-documentaire *GEEK Politics du journaliste* Quentin NOIRFALISSE ;

Le livre de John CHIRILLO : *Hack Attacks Encyclopedia A Complete History of Hacks, Phreaks, and Spies over Time*, New-York, John Wiley & Sons, 2001;

*La biographie Steve JOBS : The brilliant mind behind Apple*, par Anthony IMBIMBO, New-York, Gareth Stevens Publishing, 2009;

Le site de la *Free Software Foundation* (<https://www.fsf.org>), à propos de Richard Stallman et du logiciel libre.

PIÈCES RATTACHÉES

***SURVIVRE À  
UN HANDICAP  
AUJOURD'HUI  
ET DIRIGER  
LE MONDE DE  
DEMAIN?***



Edouard Blum - Sans titre

*Un train m'a volé une partie de moi-même. Après une longue hospitalisation je dois maintenant apprendre à me déplacer avec des prothèses, dans l'espoir de bientôt pouvoir retourner à ma vie normale. Mais les séquelles de l'accident me hantent toujours : ces sensations et ces douleurs fantômes me viennent de mes membres disparus. Au centre de Réadaptation de Brugmann, je persévère. Car plus que jamais je suis heureux d'être en vie.*

Par Benjamin Josseaux

Cela fait déjà plusieurs mois que l'accident s'est produit, quand ce maudit train m'a privé de ma vie en me jetant dans une chaise roulante à trente ans à peine. Il hante encore mes nuits. Les démangeaisons traversent mes jambes, des pieds jusqu'aux genoux. Je n'essaie même plus de gratter. Je sais que le médicament devrait bientôt agir.

L'effet est toujours le même : je n'ai pas l'impression de m'endormir car les fourmillements ne s'arrêtent pas et pourtant je sombre dans un sommeil profond. Déjà, je retrouve la gare. Cette fameuse gare qui m'a été si fatale. Je reconnais l'endroit pour l'avoir visité tellement de nuits dans mes rêves. L'air du soir est frais et humide. Les lampadaires ostendais arrosent les rues mouillées d'une teinte jaunâtre alors qu'une légère pluie perce ma veste. Je sais qu'il fait froid mais mon corps sue comme s'il se trouvait en plein désert du Sahara. Peut-être est-ce la vodka qui trompe mes sens?

J'entre en titubant dans la gare en sachant pertinemment qu'aucun train ne circule à cette heure tardive mais la gare constitue le meilleur abri pour la nuit. Je me dirige vers le quai habituel en repensant aux événements du week-end qui m'ont amené ici. Les trente ans de Quentin. Je revois les visages de mes amis chanter et danser dans une ambiance folklorique. Un train est à l'arrêt. Un peu naïvement, j'essaie d'ouvrir la porte, mais sans surprise, rien ne se passe lorsque j'actionne le bouton. C'aurait été trop beau ! Je m'installe confortablement sur un banc, la nuit sera longue.

Tout à coup la locomotive s'éveille et vrombit bruyamment. Je n'ai pas le temps de me reposer, le train va partir ! Je m'élançe alors vers le bord du quai. Je ne peux pas le rater ! Vite, vite ! J'appuie vigoureusement sur le bouton des portes mais rien ne se passe. Je regarde de tout côté pour chercher de l'aide mais le quai est désespérément vide. Le train commence à avancer. Ce n'est pas possible, il ne va pas partir sans moi ! Dans la précipitation, mon pied manque de peu le bord et je glisse sur les rails. L'adrénaline chasse les vestiges d'alcool

de mon cerveau en une fraction de seconde. Je tente de me redresser et de remonter sur le quai mais c'est trop tard !

Je me réveille en sursaut. « *Encore ce maudit train !* » Tout transpirant, j'essaie de reprendre mon souffle. Je me masse naturellement les jambes, ou plutôt ce qu'il en reste. La douleur a disparu pour le moment mais je caresse doucement les moignons au milieu de mes tibias. C'est tellement étrange, je crois que je ne m'y ferai jamais. J'ai l'impression de pouvoir bouger mes pieds mais je sais bien qu'ils ne sont plus là. C'est plutôt amusant en réalité. Le docteur Vincent Prist m'a assuré que ce sentiment était normal et que je n'avais pas perdu la tête. « *Avant on prenait les gens pour des fous quand ils se plaignaient d'avoir mal. Mais en réalité c'est la même chose pour tout le monde ! Nonante pourcent des gens ressentent ces sensations fantômes. Les gênes et les douleurs devraient s'apaiser un an après l'incident* », avait-il dit. J'en suis à combien là ? Un mois au service des urgences, un mois de repos au lit le temps de la cicatrisation des plaies, un mois au Centre de Traumatologie et de Réadaptation sans prothèses et un autre mois avec prothèses. J'en suis donc à quatre mois maintenant et les douleurs fantômes ont certes diminué mais elles ne m'ont pas totalement quitté. Si seulement j'avais moins bu ce soir-là...

Les fourmillements me ramènent à la réalité. Je tends le bras vers la boîte de Lyrica. La pilule glisse sans difficulté dans ma gorge, emportée par une rapide gorgée d'eau. Le réveil affiche déjà 8 heures, il faut que je me dépêche mon père ne va pas tarder à arriver. Allez, c'est parti pour une nouvelle semaine à l'hôpital. Je dois rejoindre le groupe « amputés » à 9 heures mais cette fois on va tout de suite commencer avec la « classe de marche ». Ce n'est pas vraiment une de mes activités préférées mais certainement l'une de celles où je suis le plus doué. L'idée de retourner à l'hôpital ne m'effraye pas. C'est même plutôt sympathique comme ambiance. Je me hisse sur la chaise

roulante en prenant appui sur la table de nuit. Une fois assis, je me dirige vers la salle de bain pour faire ma toilette. J'enfile les prothèses en installant les pieds antidérapants pour la douche. C'est vraiment un bon achat ! Je me savonne rapidement tout en entendant mon réveil sonner pour la deuxième fois dans la chambre, signifiant que mon père arrivera sous peu. En effet, je suis à peine habillé et chaussé de mes pieds de marche que le téléphone se met à vibrer. L'homme de 65 ans est sur le seuil de ma porte, je m'empresse de lui ouvrir.

-Salut Bertrand, ça va ?

-Bien et toi ? T'as l'air en forme !

-Oh oui, ça va. Donne-moi donc ton sac, je vais le mettre dans le coffre, me demande-t-il en attrapant d'abord la chaise roulante pour la fourrer à l'arrière de sa grande voiture.

Alors qu'il conduit en me racontant je ne sais quelle histoire folle, je repense à cette soirée, à ce train qui a bouleversé ma vie. Depuis le début, ma famille m'a soutenu en m'assurant que ce n'était pas la fin du monde. C'est vrai que j'ai déjà de la chance d'être encore en vie. Mes amis m'ont montré quelques personnalités contemporaines qui ont réussi malgré leur handicap. Il y a bien sûr Oscar Pistorius, le sprinteur sud-africain amputé des deux tibias. Il fut le premier handicapé à courir avec les athlètes valides aux Jeux Olympiques, comme si ses prothèses ne représentaient plus un handicap. D'après certains scientifiques, il aurait même été avantagé par les fines lames en carbone sur lesquelles il courait. Ha ha ! Je me souviens de leur avoir rétorqué que l'histoire de Pistorius avait plutôt mal fini puisqu'il avait tué sa femme. Mais ce n'était pas la seule célébrité qu'on m'avait mise sous le nez. Il y avait aussi cette femme, splendide, qui posait pour de grands couturiers tels que Alexandre McQueen, sans aucune honte de montrer ses jambes métalliques. Aimee Mullins était aussi une sportive avant de se lancer dans le mannequinat. Je n'avais jamais entendu parler de ce couturier mais j'ai vu que la jolie blonde

américaine avait même tourné dans plusieurs films hollywoodiens. J'ai lu l'autre jour sur internet qu'Aimee Mullins estimait même que « *les prothèses seraient un jour un objet de mode* », un objet esthétique du futur.

-Nous y voilà. Tu veux que je t'aide à descendre ? Attends, ne bouge pas, me dit mon père. Bon, je file. Il y a quelqu'un qui vient te voir aujourd'hui ?

-Géraldine et Thomas m'ont dit qu'ils allaient passer ce soir.

-OK super. Allez, bonne journée !

Une tape sur l'épaule et un geste de la main en guise d'au-revoir, il reprend la route. Pour ma part, je me dirige vers le Centre de Traumatologie et de Réadaptation du centre hospitalier Brugmann à Bruxelles, englouti dans la fumée des travaux. Après avoir croisé deux ouvriers, je reconnais les patients en chaise roulante qui fument leur cigarette sur le seuil.

-Eh bien qui voilà ? Comment ça va, Bertrand ?

-Ça va bien, merci. Et vous ?

-On fait aller hein !

-Chaque fois que je passe l'entrée, je me demande quand ces travaux seront terminés ! Ça devient long !

-Ha ! Et il paraît que c'est loin d'être fini !

Avec un soupir désapprouvateur, je pénètre dans l'étroit couloir du bâtiment dont les parois en bois tentent vainement d'étouffer le bruit des marteaux piqueurs et des scies à métaux. Au bout du couloir se trouve l'accueil. Quelques personnes patientent sagement en file pour ne pas obstruer le passage. Je ne prends pas la peine de m'arrêter, je connais le chemin par cœur. Je me dirige vers l'espace de kiné un peu plus loin, où les murs jaunes et blancs semblent ne pas avoir été salis par la poussière des travaux. Je croise d'autres



patients que je ne connais pas. Ils sont confortablement assis dans leur chaise roulante poussée par un stagiaire en blouse blanche.

Enfin, j'aperçois Vincent, en tenue de médecin également, entouré de stagiaires. Il explique comment placer le miroir à côté d'un patient. Je n'ai jamais eu la chance de pratiquer cette technique de kinésithérapie mais Vincent m'en a parlé. Ce procédé est utilisé pour la gymnastique du membre fantôme. En collant le miroir perpendiculairement au corps de manière à cacher le moignon, il donne le reflet du membre sain. Il est alors plus facile pour le patient de faire bouger son fantôme en essayant de le déplacer via le reflet, comme si celui-ci était son membre disparu. *« Un des principaux traitements pour lutter contre les douleurs fantômes consiste à faire bouger le membre absent. Ça peut paraître absurde puisque il n'est plus là mais le système nerveux qui lui était connecté n'a pas disparu. En fait, les sensations fantômes, qu'elles soient douloureuses ou simplement gênantes, sont provoquées par cette défaillance du système nerveux. Le cerveau continue d'interpréter les signaux qu'il reçoit depuis les nerfs qui relayaient les stimuli du membre. Donc une façon de soulager les douleurs est de contrecarrer l'interprétation du cerveau, si l'on peut dire, en stimulant la zone cérébrale qui s'occupe de la zone manquante. Tu comprends ? »* « Euh ... Donc bouger mes pieds alors que je n'en ai plus, ça peut faire disparaître les douleurs ? », avais-je répondu. *« Exactement. Avec le temps, tu n'auras plus aussi mal, même si les sensations fantômes disparaissent rarement totalement. C'est pour ça que les prothèses aussi peuvent aider, parce qu'inconsciemment c'est comme si tu retrouvais tes jambes. Quand tu adaptes ce principe aux nouvelles technologies, ça donne une représentation vidéo de l'individu avec tous ses membres. C'est assez impressionnant. Évidemment, ce n'est pas encore parfait. C'est pour ça qu'il faut faire des exercices. »* J'étais resté perplexe face à ses explications. Mais c'est vrai que bouger mes pieds dans mon lit alors que mes jambes me torturaient me soulageait généralement.

Vincent m'aperçoit du coin de l'œil et vient à ma rencontre après avoir chassé de la main une étudiante désemparée.

-Salut Bertrand, comment vas-tu ?

-Ça va. J'ai eu un peu mal cette nuit mais pour l'instant ça va.

-Tu devrais peut-être rester aussi les week-ends, ça te ferait du bien de faire des exercices le matin.

-Oui, je sais, j'en fais un peu chez moi. Je n'ai pratiquement plus mal depuis que je prends ces nouveaux médicaments. Les douleurs reviennent seulement la nuit, alors que ce soit ici ou chez moi, c'est pareil. Et pour être tout à fait honnête, il y a une montagne de travail en retard à l'agence de voyage et je ne peux pas me permettre de ne rien faire.

-Oui oui, je sais, répond-il embêté. Écoute, c'est toi qui vois. Bon, installe-toi là un instant, on va faire quelques exercices de rééducation habituels. Voilà, tiens-toi aux barres parallèles et essaie d'avancer lentement. Ne t'inquiète pas, je suis là s'il y a un problème. Comment te sens-tu dans ces prothèses ?

-Ça va. Je préfère celles-ci aux précédentes. C'est plus confortable et aussi plus facile pour marcher.

-Ah oui, c'est plus facile avec des dynamiques, des prothèses à restitution d'énergie. Le plat du pied, qui est ici une lame de carbone, permet de t'aider à marcher en relançant ta force. La flexibilité fait office de gros orteils, si tu veux. Tu te fatigues moins aussi.

-La douleur est plus faible aussi, je me sens mieux dedans.

-C'est normal. Et ce sera encore mieux avec les prothèses définitives. Je dirais qu'il faut encore attendre un mois pour que le moignon se soit bien stabilisé.



Morgane Bonvin - Sans titre

-Par contre, je ne sais pas s'il s'agit d'un effet secondaire des médicaments mais j'ai de temps en temps des douleurs subites, comme des chocs électriques. Je n'avais jamais eu ça avant.

-Ah? Non, ce n'est sans doute pas les médicaments, tu sais. Ce que tu prends, ce sont des antalgiques, donc en fait ça détend le cerveau. Par contre, il se peut que de nouvelles douleurs arrivent, mais elles vont diminuer aussi avec le temps, il ne faut pas t'en faire. OK. Fais demi-tour et repars dans l'autre sens. Voilà, super. Va à ton aise, pas la peine de se presser.

Je sais que ces douleurs ne partiront jamais. Il paraît qu'à la clinique des douleurs chroniques, à Alma, les médecins partent du principe qu'on ne peut pas soigner totalement les douleurs fantômes. Ils estiment que leur rôle est de permettre aux patients d'apprendre à vivre avec celles-ci grâce à l'hypnose, la méditation, la kinésithérapie et les médicaments. Je vais devoir prendre ces médicaments toute ma vie pour tenter d'oublier les fourmillements dans mes jambes.

Alors que je pratique ces exercices, de nouveaux patients arrivent sur leur chaise roulante. Des kinés leur installent pour la première fois des prothèses. Je me souviens de ce moment. Les prothèses de base sont vraiment inconfortables et très peu pratiques. Pas très loin des jambes de bois, on ne peut pratiquement faire aucun mouvement avec ça.

-Je pense de plus en plus à acheter des prothèses électroniques. Ça me coûterait combien ?

-Ah mais ça c'est autre chose, me répond Vincent en observant à son tour ses collègues installer les prothèses. C'est plutôt pour des amputés

fémoraux. Les amputés tibiaux comme toi en utilisent rarement parce que ça n'apporte pas grand chose de plus et c'est très cher. En Belgique malheureusement, on est assez mal fourni à ce niveau-là en plus. Ce n'est que rarement couvert par la mutuelle donc tu dois mettre de ta poche et ça monte parfois jusqu'à 20.000 euros. Et encore, je ne te parle que des prothèses électroniques de première génération! En France, ils en sont déjà à la quatrième génération et là c'est plus de 35.000 euros.

-Si cher ?

-Oui, oui. Et ce qu'on fait de mieux en ce moment, même si on en est toujours au stade expérimental, ce sont les prothèses bioniques à 60.000 euros.

-60.000! Wow! Et qu'est-ce qu'elles ont de spécial ?

-En fait, on relie le système nerveux qui se trouve à proximité du moignon à une sorte de machine par des électrodes qui interprètent

certaines signaux du cerveau. Ça permet beaucoup plus de mouvements que les prothèses mécaniques et électroniques. Avec ça tu peux monter des escaliers, nager, pédaler, courir... tu peux presque tout faire! C'est très prometteur mais ce n'est pas encore tout à fait au point. Pour le moment, ces prothèses restent très lourdes donc très épuisantes.

-OK OK, c'est hors de mon budget de toute façon. Mais en fait j'ai surtout en tête des pieds plus adaptés à différentes utilisations. J'en ai déjà acheté des antidérapants pour aller dans la douche.

-Ah! Il faut qu'on regarde avec le prothésiste si c'est faisable. En général, ce genre de modifications, on le fait au cas par cas. Il existe des pieds adaptés à la natation, à la plongée, à la course et au cyclisme mais je ne sais pas si les pieds supplémentaires sont remboursés. Non, je ne crois pas que ce soit le cas donc ça revient tout de même assez cher.

Une heure durant j'ai marché sans aucune assistance. Vincent estime que je pourrai bientôt sortir et retrouver une vie presque normale. Tant mieux! Le retard s'accumule à l'agence. Une fois dans ma chambre, j'allume mon ordinateur en attendant qu'un kiné vienne me masser. J'avais presque oublié à quel point c'était fatigant de marcher avec des prothèses. Épuisé, je m'allonge sur mon petit lit en regardant si j'ai reçu des mails sur la boîte de l'agence de voyage. Les week-ends ne sont évidemment pas suffisants pour rattraper la masse de travail mais en y consacrant quelques heures tous les jours, je parviens à limiter la casse. Je ne peux évidemment plus accepter de nouveaux clients mais j'essaie de satisfaire les commandes passées. C'est l'inconvénient de travailler seul, je dois assumer tout le boulot car il est hors de question de décevoir. Ils ont placé leurs vacances entre mes mains, je ne peux pas les abandonner. Vérifier le prix des transports, contacter les hôtels, réserver les places... Il reste tellement de choses à faire.

Un grattement au pied droit. J'ai presque instinctivement porté ma main à la source de l'irritation mais je me reprends immédiatement. «*Allons, Bertrand, tu n'as plus de pied.*» J'avale une nouvelle pilule de Lyrica, ma deuxième de la journée. Je ne devrai plus qu'en prendre une ce soir, ça devrait suffire.

Je me mets à surfer sur internet, à la recherche de prothèses sophistiquées ou esthétiques. Je parcours les catalogues des plus grandes marques : Otto Bock, RSL Steeper, Ossur, Endolit, Proteor, Medi,... Les avancées technologiques sont prodigieuses! Quand je pense qu'il y a quelques siècles, on ne connaissait encore que les jambes de bois et les crochets de marin. Aujourd'hui, en plus des jambes, des bras, sans parler des mains qui peuvent accomplir de plus en plus de mouvements grâce à l'électronique, il y a aussi des yeux bioniques et des organes vitaux qui sont entièrement fabriqués. Certains chercheurs tentent de créer des dents qui peuvent servir de téléphone!

Peut-être qu'Aimee Mullins a raison, les prothèses sont l'avenir. Peut-être que les films et les livres de science-fiction qui nous inventent des hommes à moitié robotisés sont en réalité prophétiques. Un jour, les hommes posséderont des yeux qui permettront de tout voir, de tout enregistrer, des bras et des jambes plus puissants que des membres naturels. Dans ce futur, peut-être que les gens souhaiteront même perdre leurs membres pour s'installer des prothèses plus performantes. Nous n'en sommes pas si loin finalement : Oscar Pistorius est bien avantagé à la course par la légèreté de ses prothèses. Qui dit que demain, tous les athlètes ne troqueront pas leurs jambes contre une paire de lames en carbone?



Pierre-Patrice Kasses - *Quatre mois d'une vie*



Stasia Kremer -Sans titre

PHOTOSENSIBLE

# LES OISEAUX EN CAGE

*L'église du Béguinage n'a probablement jamais accueilli autant de personnes sous sa nef. Coincée entre la place Sainte-Catherine et la bouche de métro De Brouckère, elle se dresse sur la place éponyme. Entre l'orgue et la sacristie, cent vingt personnes s'entassent. Cent vingt Afghans, dont une trentaine d'enfants, qui demandent le droit d'asile en Belgique. Fantômes sociaux, juridiques, légaux, médiatiques et politiques, ils errent en plein centre de la capitale européenne. Reportage et histoires en tandem.*

Par Sarah Freres

R

Photosensible

Près de la place du Béguinage, la vie bruxelloise bat son plein. Le bus 71 démarre, emmenant des étudiants dans son sillage. Les citoyens de la capitale belge font la file devant les distributeurs, avant de se diriger vers la place Sainte-Catherine et son marché de Noël. La ville a enfilé son manteau d'hiver, ses habitants aussi. Devant l'église du Béguinage, quelques badauds fument des cigarettes roulées. La porte rouge et massive de l'église est entrouverte, laissant quelques cris s'échapper depuis l'intérieur de l'édifice. Dans un coin du hall d'entrée, des pancartes « *We want justice* » ou « *To exist is to resist* » gisent par dizaines sur le sol.

NOVEMBRE 2013 :  
LE TEMPS DE L'IMMERSION

L'église du Béguinage a des airs de patchwork vivant. Partout, des hommes assis en cercle jouent aux cartes. Sous la nef, quelques enfants courent et escaladent l'autel. Ici, l'ennui règne en maître. Le froid s'est engouffré dans chaque recoin de ce refuge de fortune. Tous les moyens sont bons pour tenter de faire remonter la température et tromper la lassitude ambiante : courir entre les matelas, taper des mains, crier tous ensemble des slogans.

Au fond de l'église, deux grandes tentes ont été aménagées pour les réfugiées afghanes et leurs enfants. Dans la première, une sorte de brasero électrique se dresse au milieu des matelas et des huit familles qui les occupent. Les femmes font cuire le traditionnel Kabuli Pulao – du riz avec des lentilles, des raisins, des carottes et de l'agneau -, ou du moins ce qui s'y apparente le plus, puisqu'elles n'ont que des aliments en conserve, et en profitent pour se réchauffer les pieds. Dans la seconde tente, six familles cohabitent au milieu de valises empilées les unes sur les autres.

**Coincés entre un imbroglio politique et un vide juridique, certains estiment que la vie sous les tentes du Béguinage ne vaut pas mieux qu'en Afghanistan.**

Les Afghans sont accueillants mais tiennent au respect de certaines règles : accepter sans retenue le thé proposé par les femmes ; enlever ses chaussures en pénétrant dans les tentes réservées aux enfants ; ne pas utiliser leurs véritables prénoms pour cet article. Dans ce salon de thé peu ordinaire - où ledit thé sert plus à se dégeler les doigts qu'à être dégusté - les femmes racontent leurs histoires. La répression des talibans, la fuite de l'Afghanistan, la traversée de l'Iran dans un camion-citerne, les pleurs des enfants, le voyage en mer jusqu'à Lampedusa et, enfin, l'arrivée en Belgique. Les récits des ingénieurs, professeurs, comptables, et même d'un ancien joueur de l'équipe nationale de football se multiplient. Pourquoi la Belgique ? Leur rêve était d'atteindre l'Angleterre. La frontière étant difficile à franchir, ils ont choisi de rester ici. Ils espéraient trouver un refuge et un emploi, en attendant que le calme et la paix reviennent chez eux.

Les yeux mélancoliques, ils décrivent leur contrée comme l'une des plus belles régions du monde. Ce pays bien-aimé, ils ne l'ont pas quitté par envie. Ils ne sont pas de simples immigrés. Ils sont des réfugiés de guerre. La loi belge n'effectue pas cette distinction. Les

Afghans se voient quasi systématiquement refuser le droit d'asile qu'ils réclament depuis deux, cinq, parfois même dix ans. Dès lors que le Commissariat

général aux réfugiés et aux apatrides (CGRA) refuse de leur accorder le droit d'asile - et donc de les considérer comme des réfugiés de guerre - un cercle vicieux se crée : sans statut de réfugié, pas de permis de séjour ou de travail. Sans permis de séjour, il est interdit de postuler pour un emploi. Sans emploi, impossible d'assumer un loyer.

La vie des Afghans est rythmée par l'attente de réponses positives à leurs demandes, les expulsions, les réaffectations en centre d'accueil. Puis de nouveau l'attente. Coincés entre

un imbroglio politique et un vide juridique, certains estiment que la vie sous les tentes du Béguinage ne vaut pas mieux qu'en Afghanistan. Les bombardements en moins.

Pour l'instant, les familles sont protégées par un moratoire de fait, bancal et provisoire, qui ne leur procure aucun droit. Les hommes seuls sont une cible plus facile. Kaboul refuse le rapatriement des ressortissants qui ne rentrent pas volontairement au pays. De son côté, Bruxelles ne peut les expulser de force. Sa parade ? Les hommes seuls sont arrêtés et placés en centre fermé. Déboutés, certains finissent par accepter un « retour volontaire ». Ils sont alors mis dans un avion à destination de Kaboul et relâchés dans la nature.

La priorité des Afghans est d'obtenir un moratoire pour tous. En parallèle, il reste les combats à mener au quotidien. Des « petits-riens » qui touchent principalement les enfants. Qu'est-ce qui pourrait rendre leur quotidien un tantinet plus « confortable » ? Des dessins animés, des jouets, des peluches, des jeux de société. Malheureusement, il n'y en a pas assez pour tout le monde et les enfants se les arrachent vite des mains.

« *C'est joli ça. Tu me le donnes ?* ». Même un porte-clés devient un objet de convoitise.

Mariam a neuf ans. Elle est née en Afghanistan mais a grandi en Belgique. Elle est actuellement en deuxième année primaire. Ses lacunes en dari - la langue maternelle de Mariam, parlée en Iran ainsi que dans une grande partie de l'Afghanistan - et son caractère fort handicapent son intégration au sein du groupe d'enfants réfugiés dans l'église. Contrairement à eux, elle n'est pas affectée par le traumatisme de la guerre. Son père était ingénieur et sa mère, Marwa, comptable. En Afghanistan, Marwa prenait activement part à la lutte pour les droits des femmes. Mais dans ce pays, une femme qui fait des études, travaille et se bat pour ses droits, ce n'est pas du goût des hommes enturbannés. Menacés par les talibans, ils ont quitté le pays par avion. Mariam

avait trois ans. Dès leur arrivée, ses parents ont délaissé le dari pour lui préférer le français et favoriser l'intégration de Mariam en Belgique. Son petit frère, Zaki, est né ici. Aucun des deux enfants n'a la nationalité belge.

« *Je m'ennuie. J'ai envie de sortir. J'ai envie de courir. Maman dit que je risque de me perdre si jamais je sors de l'église. C'est vrai que je sais pas trop où on est dans Bruxelles. Je sais juste qu'il y a le marché de Noël tout près. J'aimerais bien y aller une fois, ça a l'air joli avec toutes les lumières rouges dans les arbres. Maman m'a dit que je peux pas non plus aller là-bas. On n'a pas d'argent pour aller aux manèges.* »

La famille de Mariam a débarqué au Béguinage au mois de novembre 2013. Le père de la fillette est resté dans leur appartement à Binche, tandis que Marwa entraînait avec elle ses deux enfants pour entamer ce que les Afghans appellent « l'occupation ». Une occupation invisible aux yeux de la population voisine et des flâneurs arpétant les rues de la capitale.

« *Avant de venir dans l'église, maman et papa travaillaient et moi, j'allais à l'école. Quand les amis de maman ont été obligés d'emménager dans l'église, on est venu aussi. Papa est resté chez nous et il a commencé un deuxième travail. Il vient à l'église quand il a du temps. J'ai dû arrêter l'école parce que c'était trop compliqué de me conduire. Au début, j'ai cru que c'était comme partir en vacances. Je parle français mais les autres enfants ici parlent souvent en dari entre eux et moi je ne comprends pas ce qu'ils disent quand on joue et c'est pas rigolo.* »

Si Mariam ignore à quoi ressemblera sa vie dans trois semaines, elle clame avec détermination que plus tard, elle sera coiffeuse. Pour hommes, femmes, enfants. Et même pour transformer les femmes en hommes, en leur coupant les cheveux tout courts. Ce scénario la fait rire aux éclats. Son salon de coiffure, c'est son jardin secret. Elle s'y blottit et raconte sa vie, tout en se servant de ses mains comme d'une brosse à cheveux. De nature plutôt joyeuse, les propos

de Mariam expriment la tristesse qui l'habite mais surtout l'incompréhension face au comportement de sa mère, qui l'oblige à vivre dans l'église.

*«Je comprends pas pourquoi je dois absolument rester ici, loin de mon papa et sans aller à l'école, alors qu'on a une vraie maison! Mais maman dit que si on reste assez longtemps, on pourra rester en Belgique pour toujours et on sera pas obligés de retourner en Afghanistan! »*

Tout en jouant avec ses ciseaux imaginaires, Mariam montre l'étendue de son salon de coiffure. Il s'étale des escaliers devant la sacristie jusqu'à l'entrée des toilettes. Une zone pourtant peu propice aux soins capillaires, l'odeur nauséabonde risquant de repousser ses éventuels clients. Elle revient sur ses pas et prépare une mixture imaginaire : une teinture rouge vif, la même couleur que sa robe, qu'elle ne quitte jamais.

*«J'aime pas habiter ici, ça sent le pipi et il y a toujours du bruit. On dort jamais tranquille parce qu'il n'y a pas beaucoup de place dans la tente et les adultes continuent de parler quand on va au lit. Maman dit qu'on doit rester ici par solidarité pour les autres. Elle m'a dit qu'avant, il y en a qui habitaient dans la rue ou dans des centres. Nous, on n'a jamais connu ça. »*

Soudain, quelques animatrices bénévoles arrivent, les bras chargés de crayons de couleur et de grands panneaux blancs. Plusieurs ateliers sont organisés chaque semaine, dans l'optique de distraire les enfants mais aussi pour les laisser s'exprimer. Martine, une animatrice, explique que le dessin est important pour les enfants car c'est généralement par le biais des marqueurs qu'ils évacuent leurs traumatismes. Sur les panneaux, des policiers et des maisons bombardées apparaissent. Mariam, elle, a déjà délaissé l'atelier et joue à « Chat » avec Zaki, piétinant les dessins des autres.

Pendant qu'Anissa et les autres mamans distribuent de nouvelles feuilles, des bénévoles apportent des jeux usagés pour les plus grands.

1000 bornes, Qui est-ce? et quelques ballons gonflables sont au rendez-vous. Dans le lot, rien n'est destiné aux moins de 3 ans. Quelques papas viennent alors chercher les plus petits et font avec eux le tour de l'église en marchant, comme des oiseaux en cage rongés par l'ennui.

#### DÉCEMBRE 2013 : LE TEMPS DE L'OBSERVATION

L'endroit préféré de Mariam est un matelas en face de la tente des enfants. Son occupant lui laisse souvent une place sous la couette, sous laquelle elle aime se cacher pour faire des blagues à Zaki. Elle prétend que ce matelas est sa maison à elle, en attendant de pouvoir déménager et retrouver son père.

*«Là, les papas chantent ou prient et ils s'amusent avec des jeux de cartes. Il y a aussi un monsieur qui joue de la flûte. J'aime danser quand il fait ça! Ça met de la joie dans les airs et en plus, ça résonne partout! Je reste avec lui quand on a pas atelier, c'est mon ami. Aux ateliers, les dames viennent avec des livres, des instruments de musique et des jouets. Une fois, on a eu un atelier sur le droit des enfants et on a appris tout ce qu'on a comme droits depuis notre naissance. Ils nous en ont montré beaucoup, je savais pas tout ça! Mon préféré, c'était le droit pour aller à l'école! »*

Personne, hormis les Afghans, ne s'éternise dans cette église emplie de cris et de buée, formée par le froid ambiant. Les enfants sont nerveux, oppressés. La plupart d'entre eux ont grandi sans modèle sociétal stable. Leur vision de la réalité est biaisée, tourmentée. Leur vie est rythmée par les expulsions et les rassemblements. S'ils répètent les slogans « Victimes de la politique d'asile » et « We want justice », ils n'ont généralement aucune idée de la portée de leurs mots. Pour éviter les heurts avec la police, ils n'assistent pas aux manifestations. Et les rares fois où ils marchent aux côtés de leurs parents pour réclamer leurs droits, ce n'est jamais avec grand enthousiasme.

*«On est venu ici pour demander le droit d'asile en Belgique. C'est très compliqué comme droit, alors maman va souvent manifester avec tous les adultes, Grégory, Camille et Selma. Grégory et Camille dorment avec nous dans l'église, même s'ils sont pas Afghans. Ils ont arrêtés de manger à un moment et maintenant ils restent tout le temps couchés dans leur tente. Maman m'a dit qu'ils font ça pour nous aider. J'ai pas très bien compris mais s'ils mangent plus trop, ils pourront voir les gens contre qui on se bat : Maggie De Block et Elio Di Rupo. Depuis qu'on est ici, il y a plusieurs We want justice par semaine. Moi, j'aime pas trop quand j'entends We want justice parce que ça veut dire qu'on va marcher. Maintenant, on n'y va plus trop, à cause des policiers. Les autres ont peur des policiers parce qu'ils les ont déjà chassés. Ils ont même reçu du gaz qui pique dans les yeux et la gorge! Parfois, c'est à cause d'eux qu'on peut pas sortir de l'église. Même les papas doivent faire attention! »*

Certaines familles délaissent cependant leur refuge les week-ends, lorsque certains bénévoles acceptent de leur offrir le gîte, le couvert et la douche. L'église du Béguinage ne compte en effet que deux toilettes et un lavabo. La plupart des Afghans se lavent à coups de lingettes pour bébé, amenées par des bénévoles du comité de soutien. Tasses, casseroles, enfants, adultes, cuillères, assiettes; tout y passe. Au petit matin, la file devant les toilettes empêche les enfants de se retenir. Tombées à court de couches, les mamans ont dû rapidement trouver une solution pour les plus petits

*«Quand maman dort encore, je surveille Zaki. On n'a plus beaucoup de couches alors quand il doit faire pipi ou caca, je le mets sur une casserole et après je vais la nettoyer. C'est dégoûtant mais je m'y suis habituée. De toute façon, on peut pas aller faire pipi dehors parce qu'il y a des gens qui habitent autour de l'église et on peut pas salir la rue comme ça. »*

A quelques mètres de là, les passants continuent leur train-train quotidien sans sourciller, malgré les pancartes d'appel à l'aide en fran-

çais, néerlandais et anglais postées devant les portes de la chapelle. Les seules personnes qui s'intéressent de plus près à cette réalité sont des étudiants en journalisme, venus remplir leurs quotas d'exercices pratiques. Les médias nationaux, eux, font la part belle à Maggie De Block, membre de l'Open VLD et Secrétaire d'Etat à l'Asile, l'Immigration et l'Intégration sociale. Frôlant les cimes de la popularité dans les sondages en Flandre, ils titrent : «Maggie De Block Superstar». Superstar qui, elle, n'a de cesse de répéter que «la loi, c'est la loi», sans toutefois poser un pied dans cette église où le temps semble s'être arrêté. Sur les ondes de BEL-RTL, elle dit être disposée à recevoir un médiateur si celui-ci sollicite un entretien mais reste campée sur sa position : «Je ne changerai pas mon point de vue : si les gens ne peuvent pas rester, ils doivent partir.»

Lors d'une après-midi ensoleillée, un atelier est organisé dehors. Les animatrices décident de se rendre à une plaine de jeux, derrière la grande roue dressée sur la place Sainte-Catherine. Les enfants étant plus nombreux que les jeux, l'expérience tourne au désastre. Une bande de trois copines, toutes pomponnées pour leur grande sortie, frappe Mariam, qui finit en larmes. Une telle animosité est choquante, inexpliquée. Et pourtant, pourrait-on blâmer ces enfants d'être en colère contre le monde entier?

*«Aujourd'hui, on a pu sortir de l'église. On est passé près du marché de Noël et j'ai cru qu'on pourrait aller sur la grande roue! Mais Anissa a dit : plus tard, plus tard. Alors je suis montée tout en haut de la toile d'araignée et j'ai regardé la grande roue. Je me demande si on voit tout Bruxelles de là-haut. En rentrant, on a vu deux policiers à cheval et on a eu un peu peur parce qu'on était pas avec nos parents. Mais en fait, ils étaient gentils. C'est peut-être que ceux qui ont un cheval qui sont gentils. Quand on est rentré, un monsieur est venu nous trouver et a dit aux animatrices qu'on pourrait aller sur son manège! Anissa a dit qu'on n'avait pas d'argent mais il a dit que c'était pas grave, qu'on pourrait venir le matin, quand il n'y a pas trop de gens sur son carrousel! »*

Au sein de cet univers sens dessus dessous, les enfants sont constamment à fleur de peau. Tendre la main à l'un et non à un autre peut engendrer des torrents de larmes qui vont s'écraser sur les dalles bleues et poussiéreuses de l'église. Dans le microcosme du Béguinage, tous espèrent que leurs cris de protestation seront entendus par les médias, la population et le gouvernement.

Vers la mi-décembre, le vent finit par tourner. Emmitoufflés sous des couches de vêtements tachés, les enfants rient aux

éclats sur le fantasmagorique manège des Plaisirs d'Hiver, tout droit sorti d'un roman de Jules Verne. Ils grimpent dans les scaphandres vieillots, les insectes mystérieux et se disputent la place la plus « cool » : celle dans la fusée. Les tours offerts par le gérant du manège rendent non seulement le sourire aux enfants mais leur offre également une visibilité. Petit à petit, la population s'interroge. Les membres du collectif distribuent quelques flyers expliquant la situation. Et le bouche-à-oreille s'enclenche. Très vite, quelques vidéos tournent sur les réseaux sociaux, un ou deux articles surgissent dans les journaux. Les habitants du quartier amènent de nombreux jouets que les enfants s'arrachent, si bien que le comité crée une ludothèque. Des ASBL se manifestent également pour établir des ateliers créatifs à l'extérieur de l'église. Les Afghans reprennent espoir. La semaine « Maggie De Block Superstar » désormais clôturée, plusieurs journalistes franchissent le seuil de leur abri. Parmi les interviewés, les Belges grévistes de la faim se multiplient. Pour Anissa Aliji, gréviste très active au sein du collectif, le déclic a été le don de Freddy Rosemont, le directeur de l'Office des Etrangers, de cartes postales vantant les retours volontaires aux habitants du Béguinage. « *Vous voulez rentrer dans votre pays ? Nous pouvons vous aider* », expédient les tracts.

« *Plein de journalistes viennent avec des caméras et des appareils photos. Au début, ça m'a fait*

*un peu peur. Je savais pas trop quoi leur dire. Par contre, ma maman, elle est trop fortiche ! C'est elle qui parle pour toutes les autres familles. Les journalistes lui posent tout le temps des questions. Ils parlent beaucoup aussi avec ceux qui ne mangent plus.* »

Quelques jours avant Noël, les Afghans connaissent enfin leur boum médiatique. Décidés à sensibiliser le pays sur la précarité de leur situation, ils entament une marche de trois jours, franchissant les quelques 70 kilomètres qui séparent Bruxelles de

Mons, fief du Premier ministre, Elio Di Rupo. Les médias suivent leurs escales à Waterloo, Nivelles, La Louvière ainsi que leur sit-in sur la place principale montoise. Ils martèlent le sol belge de leurs revendications : l'instauration d'un moratoire contre les expulsions vers l'Afghanistan et un statut légal pour l'ensemble des réfugiés afghans déjà présents sur le territoire belge. Cette marche reçoit des échos dans tout le pays. Une délégation rencontre finalement le Premier ministre. La réunion ne porte pas ses fruits mais les Afghans ne perdent pas de vue une chose essentielle : ils sont désormais connus de l'opinion publique.

#### FÉVRIER 2014 : EPILOGUE

A l'heure d'écrire ces lignes, le dossier des Afghans n'est toujours pas réglé. La pression médiatique est, certes, retombée depuis la fin des marches. Cependant, cette affaire reste une épine dans le pied des hommes politiques du pays. Du moins jusqu'aux élections fédérales en mai.

A la suite de la médiatisation éphémère des occupants de l'église, des députés européens se sont rendus au Béguinage. Ils ont également rédigé une lettre destinée au Parlement belge et au gouvernement fédéral pour protester contre la situation des réfugiés. Dernièrement, les expulsions et les arrestations dans la rue ont repris. Malgré le regain d'espoir de décembre-jan-

vier, certains Afghans, le moral sapé de voir leur combat stagner, ont fui vers l'Allemagne ou l'Italie à la recherche d'une nouvelle protection. Ils seront probablement renvoyés vers la Belgique, loi de Dublin oblige (cette loi veut que le premier pays européen foulé soit le pays responsable de la demande d'asile, ndlr).

Lors de la rencontre avec Elio Di Rupo et Maggie De Block, la possibilité d'introduire de nouvelles demandes d'asile a été déposée sur la table. Or, les Afghans souhaitaient une réponse générale et non individuelle à leurs exigences et le mouvement a fini par s'éparpiller. La plupart des locataires du Béguinage ont néanmoins réintroduit des demandes d'asile, ce qui devrait bientôt mettre fin à leur « occupation ».

Quant à Mariam, elle est désormais la seule enfant, avec son petit frère Zaki, errant dans l'église. Elle joue beaucoup avec les hommes plus âgés, prend soin de son petit frère, fait des courses contre elle-même, se dispute de plus en plus souvent avec sa mère. Plus que jamais, elle est seule. Les ateliers créatifs ont pris fin. Le manque de scolarité de Mariam se ressent, elle commence à oublier ses tables de multiplication. En revanche, elle maîtrise désormais parfaitement les concepts de droit d'asile et de politique d'intégration. Si sa mère décide de rentrer à Binche un jour, Mariam ne pourra pas retourner à l'école cette année car elle a dépassé son quota d'absences. Selon la rumeur, certaines écoles ont été tenues au courant de la situation et sont solidaires. Peut-être est-ce le cas de son école à Binche. Le ton de Mariam s'est durci, son salon de coiffure est vide et sa fatigue mentale est quasi palpable. Elle répète encore et encore qu'elle aimerait retrouver son père. Marwa est toujours porte-parole des familles afghanes et continue de se battre pour leurs droits. Leur demande d'asile a été validée mais ses parents ont refusé de se rendre en centre d'accueil. C'est la seule famille qui ait effectué ce choix.



Romane Armand - *Un coeur rempli d'iode*

#### AREF, FIGURE EMBLÉMATIQUE DE LA LUTTE DES AFGHANS

Dans l'église, la photo d'un jeune Afghan trône dans chaque coin. Ses compatriotes dressent son portrait : il s'appelait Aref et avait 20 ans. Il est arrivé en Belgique en 2009, a décroché un job et a soumis quatre demandes d'asile, toutes refusées par le Commissariat général aux réfugiés et aux apatrides (CGRA). Fin 2012, après avoir vécu plusieurs mois dans les couloirs de la gare du Nord, il a vu sa dernière demande rejetée. Il a finalement accepté de repartir en Afghanistan, début 2013. Il a été tué par les talibans quelques mois plus tard. « *La région de Nangarhar (à l'est de Kaboul, ndlr) n'est pas considérée comme dangereuse* », a répondu le CGRA en apprenant la nouvelle.



Éléonore Scardoni - Construction de mémoire

WHAT'S BUILT IN THERE?

# L'INOCCUPATION STAGNANTE

*À l'ombre des petites annonces immobilières, des hommes s'activent tous les jours pour redonner vie à des lieux, réchauffer des halls d'immeubles, apporter un peu de décence et de dignité. D'autres font délibérément le choix d'occuper des biens qui ne sont pas sur le marché du logement. Par envie de vivre en communauté ou tout simplement par souci financier. Malgré des motivations disparates, ces hommes de terrain partagent une conviction commune : la nécessité d'utiliser le parc immobilier de la capitale dans sa globalité. Donner un second souffle à des lieux si longtemps occupés par les fantômes d'autrefois.*

Par Arnaud Chastagner

Croiser le chemin de Maxime n'est pas une mince affaire. Encore moins de l'interpeller ne serait-ce qu'un court instant. Et pour cause, la multitude de tâches qui l'anime dans son quotidien en fait un personnage discret. Ce jeune homme d'une vingtaine d'années étudie le droit à l'ULB, en dernière année de bachelier. «*Passe à la maison*», avait-il envoyé par message. Pour se rendre dans le lieu en question, il faut avant tout outrepasser ses habitudes et ses attentes. Sur le boulevard du Triomphe, caché par des haies et une station essence, se dresse un long bâtiment à la façade réfléchissante. Au premier regard, il ressemble tout bonnement à un simple espace logeant des bureaux, un lieu de travail pour une entreprise. Pourtant, en pénétrant dans le parking, les signes d'une vie professionnelle quelconque manquent : les voitures sont absentes et malgré des vitres qui peinent à laisser entrevoir le moindre signe d'humanité, l'accueil du bâtiment semble désert. Seule la poussière domine le meuble faisant office de réception. Une simple feuille volante en guise d'écrêteau, scotchée à la porte informe le nouvel arrivant : «*ASBL COMMUNA*». Pour pénétrer dans ce lieu atypique, il faut attendre Maxime à l'entrée. Sa silhouette, s'approchant d'un pas décidé dans l'obscurité, laisse entrevoir un homme d'une taille moyenne, aux cheveux foncés et à la corpulence légère. Son sourire plante le décor et souhaite la bienvenue. Une hyperactivité façonne sa gestuelle. Il semble si pressé. Muni de son badge électronique en guise de clé, Max accède à toutes les pièces avec une aisance déconcertante.

L'endroit se berce d'une étrange atmosphère, on jongle entre un décor professionnel et un cadre intime. Il n'y a plus de frontières. Au rez-de-chaussée, l'espace est à la détente. Des tables de pique-nique en bois s'étalent à différents endroits de l'immense pièce de 200 mètres carrés, des bougies imposent une teinte

apaisante et réchauffent la pièce malgré le chauffage affichant zéro. Des fresques à la bombe ornent les murs clairs, offrant aux artistes un nouveau terrain de jeu.

D'un geste affûté, synonyme de tant de trajets dans cet escalier en colimaçon, Max avale les marches deux par deux. «*L'ascenseur ne s'utilise que pour déplacer les objets encombrants. Au quotidien, il reste une charge inutile.*» Le noyau central de l'immeuble se trouve au troisième palier. Une grande porte en bois y bloque l'accès. L'hôte et ses confrères y ont leur quartier général, leur coin d'intimité et de chaleur humaine. L'air frais des niveaux précédents laisse place à un lieu authentique, très lumineux où la vie semble s'étendre de toute part. La moquette grise au sol renforce cet aspect cosy. Un bruit de musique transperce un silence si apaisant qu'il en deviendrait presque gênant. La pièce, du même gabarit que le rez-de-chaussée, s'étend sur la longueur. Du double vitrage fait office de barrière face au monde si mécanique que présente l'énorme chantier juste à côté. «*Sur ce palier, on retrouve tout ce dont un logement a besoin. On a une cuisine, des toilettes et une salle de bain*» s'empresse d'ajouter Max.

Dans un coin, des canapés s'entassent pour former un carré intime, un espace de discussions et d'échanges. Un coin salon.



Éléonore Scardoni

Le son est plus net, Bob Marley jaillit des enceintes. Des jeunes et moins jeunes jouent aux échecs, écoutent de la musique, lisent un livre ou discutent tout simplement. En posant une tasse de café fraîchement préparé, Maxime s'installe de tout son poids sur un fauteuil. Cet immeuble est le quartier général de COMMUNA, centre névralgique où tous les membres fondateurs vivent.

#### ASBL COMMUNA

Max est d'ailleurs l'un des créateurs de COMMUNA. Une association qui s'accorde à trouver des solutions de logements dans un souci de vie en *communauté*. L'objectif : permettre de loger des personnes par la voie alternative quand la voie légale avance au ralenti voire à reculons. En baissant légèrement le volume sonore, l'hôte admet que cette solide identité est bien ancrée, elle a maintenant un an et une reconnaissance par ses pairs. Née entre les mains et les consciences de cinq étudiants, COMMUNA fait écho au terme *communauté*. Un mot qui résonne très clairement dans leur cœur et qui fait appel au sens commun. Sean, Daniel, Dimitri, Sam et Maxime sont cinq complices de longue date. Tous se réunissent avec le désir de vivre ensemble.

L'idée a germé il y a déjà quatre ans en découvrant le monde universitaire, ses aléas, mais surtout la vie hors du cocon familial. L'état du parc immobilier de Bruxelles en est la cause, ou la raison. «*Nous ce qu'on voulait c'était avoir notre maison à nous, vivre entre potes, mais l'étiquette "étudiant" sur le front ce n'est pas un atout*», admet Daniel en s'installant sur l'épaisse moquette entre deux canapés. Les recherches ont commencé par la voie classique en contactant des propriétaires, en fouillant dans les annonces sur internet et dans les journaux. D'appel en appel, de visite en visite, un certain «*non*» catégorique a donné le ton, arrêtant net chaque conversation.

«*La galère est qu'à cinq ce n'était plus une simple recherche pour étudiants. On visait des*

*annonces qui s'adressaient à des familles, des personnes en situation stable avec un rythme de vie sans décadence*», continue Daniel en faisant écho à ses souvenirs. L'air songeur, le climat environnant ne cesse de le ramener à cette période d'instabilité pesante, à ce besoin pressant de trouver un toit. Un jour, leur chemin croise celui de l'ASBL 123 logements, une association qui lutte contre l'inoccupation afin de reloger des sans-abris, des sans-papiers voire des étudiants. Des personnes dans le besoin en somme. L'image d'un squat légal a doucement fait surface. «*S'il y a tellement de logements vides à Bruxelles et qu'il est si difficile de trouver quelque chose autant se concentrer sur l'inoccupé*», relance Max.

«*Et si l'on vivait tous ensemble en communauté?*» Cette phrase, bon nombre l'ont entendue au moins une fois dans leur vie par un proche, un ami voire même un simple farfadet un peu éméché un soir de beuverie. Souvent, cette proposition reste au stade du questionnement, de la rêverie, de l'irrationnel. Constat réaliste : trouver un propriétaire qui accepte qu'une horde d'étudiants occupe son bien reste synonyme de recherches longues et périlleuses. Et puis il y a le squat, mais ça, c'est encore une autre façon d'occuper un lieu.

Le terme «*squat*» est assujéti à un ensemble de stéréotypes qui font que personne ne passera la barrière et ne tentera l'expérience. Pourtant, occuper un lieu vide n'est pas synonyme d'être sans emploi, sans logement, d'avoir plusieurs chiens et d'écouter de la musique punk. Occuper un espace sans passer par la voie classique est une prise de position face à la difficulté d'en obtenir un légalement, mais aussi le parti pris de laisser plus d'offres sur le marché de l'habitation. Pour des individus, des familles souhaitant une stabilité sans la crainte d'un coup de téléphone qui peut tout faire basculer. Profiter de la totalité du parc immobilier pour que chacun y trouve son compte.

Des comptes qui justement n'en finissent pas, 40.000 familles seraient en attente



d'un logement social selon les derniers chiffres du Rassemblement Bruxellois pour le Droit à l'Habitat (RBDH). L'équipe de cinq commença alors à faire des balades à vélo afin de recenser des endroits sans vie et potentiellement exploitables. Pendant deux mois d'été, sous un soleil lourd et une chaleur palpable, ils ont arpenté plusieurs communes. Max et ses amis s'en souviennent comme un bon souvenir, une belle aventure à se glisser dans les coins de la ville. Bien sûr sans mettre de côté les recherches de locations. Après la visite d'une maison, la coupure a été nette. Le détenteur du bien a privilégié de jeunes actifs. Un « non » de trop, le mot qui fait mal.

#### UNE ALTERNATIVE AU BAIL

La seule solution viable fut de « squatter » : trouver un logement qui offre un minimum de salubrité, une arrivée d'eau, une cuisine et des toilettes en état de marche. *« On ne savait pas comment procéder et surtout on ne se retrouvait pas idéologiquement parlant dans le fait de vivre sauvage-ment dans un lieu. Casser des cadenas, on disait non »*, détaille Sean, en stoppant sa partie d'échecs le temps de souligner cette information importante.

S'approprier un lieu pour en faire un squat ne signifie pas être dans l'illégalité ou encore de pénétrer dans un lieu en cassant une porte, en brisant une fenêtre. Une convention spécifique octroie un cadre de vie plus stable sans passer par les petites annonces traditionnelles. Ce bout de papier est plus communément appelé « une convention d'occupation temporaire et précaire », un électron libre qui n'a pas de réelle reconnaissance juridique jusqu'à ce jour. Cet accord tacite entre le propriétaire et les occupants n'a pas de règles précises, n'est pas soumis à certaines conditions. Contrairement au bail, cette convention

n'octroie pas de garanties comme la salubrité, des fenêtres dans chaque pièce ou encore un accès à l'eau potable. Pas question donc de parler de loyer, mais plutôt de dédommagement. *« Il n'y a pas de modèle type. On prend un bout de papier et l'on écrit ce qui est accepté par les deux parties. La voie orale peut même suffire comme garantie. »* La fameuse question du préavis est très vite abordée, car le but affiché est de se protéger pour ne pas se retrouver à la rue du jour au lendemain.

Suite à de longues et mûres réflexions, l'équipe se constitua en ASBL afin d'avoir une identité juridique. De cette manière, ils pouvaient facilement se rendre de commune en commune pour présenter leur projet, trouver un espace pour vivre en communauté. *« Dans cette démarche, le message n'était pas d'afficher clairement un désir personnel, mais bien de faire le constat alarmant de l'inoccupation à Bruxelles et par conséquent de sa situation stagnante. »* Les voix des membres de l'asso-

ciation se mêlent et s'entremêlent pour faire écho à l'idéologie de COMMUNA. En observant la consommation d'eau par appartement et en prenant

en considération qu'un compteur d'eau peut autant être individuel que commun, il y aurait au moins 15.000 bâtiments vides dans la capitale selon le RBDH. Majoritairement, ces biens appartiennent au domaine privé. Dans le secteur public sur 39.000 unités de logements sociaux, 2.300 seraient inoccupées. Du côté des bureaux en 2012, c'est plus de 1.000.000 mètres carrés de bureaux vacants commercialisés qui ont été dénombrés. Soit plus de 8 % de l'ensemble du parc selon l'Observatoire des bureaux. En légitimant ce discours, COMMUNA s'est retrouvée face à des politiques à l'écoute et beaucoup leur ont promis une solution future. *« Avec ces chiffres, on voulait des réponses, savoir ce que les communes font pour lutter contre les logements vides autant dans le secteur privé*

*« Notre motivation est allée au-delà de notre désir de vivre ensemble. Un devoir citoyen à l'égard des Bruxellois en attente d'un logement. »*

*que public. Notre motivation est allée au-delà de notre désir de vivre ensemble. Un devoir citoyen à l'égard des Bruxellois en attente d'un logement. »*

Outre des relances incessantes, un engagement plus que grandissant, l'aide promise par les communes n'a jamais vu le jour. Daniel ne comprend pas, s'insurge devant ce rôle que les politiques ignorent beaucoup trop souvent. *« Si vous voulez que quelque chose arrive avant dix ans il va falloir casser des serrures »*, leur avait annoncé un occupant de l'immeuble rue Royale, tenu par l'ASBL 123 logements. Cette réalité-là, COMMUNA ne veut pas y toucher et pas plus y croire. Des alternatives sont possibles. Un dialogue franc entre propriétaires et occupants reste envisageable.

#### UN QUOTIDIEN BANAL

Par chance, un bien privé s'est offert à eux. Du jour au lendemain, de bouche à oreille. Depuis deux mois maintenant, Maxime et ses amis vivent sur cette avenue. Bien sûr, de nombreuses tentatives les ont laissés amers et forcés à jongler entre plusieurs possibilités avant de se retrouver face à ce lieu atypique. Cette petite perle vient d'une employée de l'ULB qui connaît le propriétaire du bien. Directeur d'une entreprise qui construit des logements pour étudiants, ce dernier s'engage à faire vivre les lieux qu'il rachète en attendant leur démolition. Les locataires s'amuse, en rigolent. Plus besoin donc de franchir la barrière de l'infraction. Barrière qui justement ne garantit nullement l'accord du propriétaire.

*« Il y a un conflit d'intérêts. Les politiciens sont coincés entre l'article 23 de la Constitution qui comprend le droit à un logement décent et le droit de propriété du Code civil. Le second primera toujours face au premier. »* Aujourd'hui, les bureaux accueillent une dizaine de personnes. Des artistes et d'autres étudiants se sont greffés au groupe. Ils ont même leur propre pièce de théâtre, organisent des débats et travaillent en étroite collabo-

ration avec une association qui récupère les aliments invendus afin de les offrir aux plus démunis. *« On est une dizaine, on fait plein de choses, mais on garde une certaine intimité c'est important. »*

Maxime est déjà sur le palier de son bureau privé réaménagé en chambre. Sans surprise, elle ressemble à celle de n'importe quel étudiant de son âge. Des vêtements jonchent le sol, des piles de feuilles et de syllabus s'étalent sur le rebord de la fenêtre et quelques posters sont aléatoirement fixés sur les murs en placo. Cette séparation si fragile modèle le décor en fonction du nombre de locataires. Son quotidien est banal donc, sauf pour un détail, tout est disproportionné. Les toilettes peuvent accueillir plusieurs personnes en même temps. Chaque espace jouit d'une vue panoramique sur l'extérieur et pour accéder d'une pièce à l'autre il faut marcher, pas trop, mais juste assez pour faire trois fois la taille de n'importe quel salon étudiant.

Un calme apaisant continue de bercer ce troisième étage. On se sent chez soi et en dépit d'un décor très bureautique, l'ASBL COMMUNA a su offrir un espace de vie qui correspond aux attentes des locataires. Un cadre de vie sain, simple et abordable, mais qui cache une réalité qu'il ne faut pas oublier. Maxime a les pieds sur terre, il n'oublie pas, il n'oublie rien : *« On est bien ici... c'est vraiment l'endroit parfait, mais c'est temporaire. Il faut garder en tête que du jour au lendemain on peut recevoir une lettre et devoir partir dans les trois mois qui suivent. Il faut des solutions de secours, continuer les recherches pour nous comme pour ceux qui souhaitent s'intégrer à notre projet, à notre philosophie. »*

#### UNE RESPONSABILITÉ CITOYENNE

Le ton du récit change, s'assombrit. Le poids des responsabilités pèse chaque jour davantage sur leurs épaules. Sean, Daniel et Max osent admettre dans une franchise sereine que leur

démarche est collective. *« Au début c'était pour vivre ensemble, mais maintenant on réalise que l'on fait partie intégrante du rouage régional qui lutte contre les espaces vides. Des gens dorment dehors, d'autres attendent et pendant ce temps des quartiers stagnent dans le noir. Il faut agir. »*

Cette réalité-là, ils en parlent avec lucidité. Maxime abandonne sa vitesse de discours pour un ton solennel. Il se rassoit. L'état du parc immobilier de Bruxelles le prend aux tripes. Sa voix gutturale se lisse dans un discours tant de fois répété. Les politiques sont là, conscients des enjeux que l'inoccupation engrange. *« Des lois ont vu le jour, elles sont belles sur papier, mais dans bien des cas sont peu appliquées au niveau du plus petit maillon de la chaîne. »*

Depuis 2012, la Région de Bruxelles-Capitale a mis en place une cellule logement qui a pour mission de repérer les habitations vides et de mettre les propriétaires sous pression avec une amende (proportionnelle à la taille du bien et la durée de l'inoccupation) dans le but précis de mettre fin à cette situation. Pour ce faire, la Région demande que chaque commune dresse une liste des lieux en question chaque année. Le problème? Aucune pénalité n'est infligée aux communes qui ne le font pas. Les listes tardent à paraître, se font discrètes. Preuve que le sujet reste sensible. *« La Région supervise la lutte, mais les pouvoirs reviennent directement aux communes qui sont chargées de faire des recensements. Néanmoins rien ne se passe, elles n'ont même pas de budget à cet effet pour embaucher des gens. Personne ne veut le faire, pas même les policiers »,* s'insurge Max. Les compagnies de gaz et d'électricité sont tenues de transmettre les adresses où les consommations sont relativement faibles. Cette démarche se retrouve vite face au mur lorsqu'il y a un compteur pour plusieurs logements. Sans une initiative citoyenne, une démarche personnelle responsable, lutter contre ces antres urbains comme ruraux devient compliqué. *« COMMUNA a pris les choses en main. Nous sommes allés voir les communes pour faire l'inspection. En échange,*

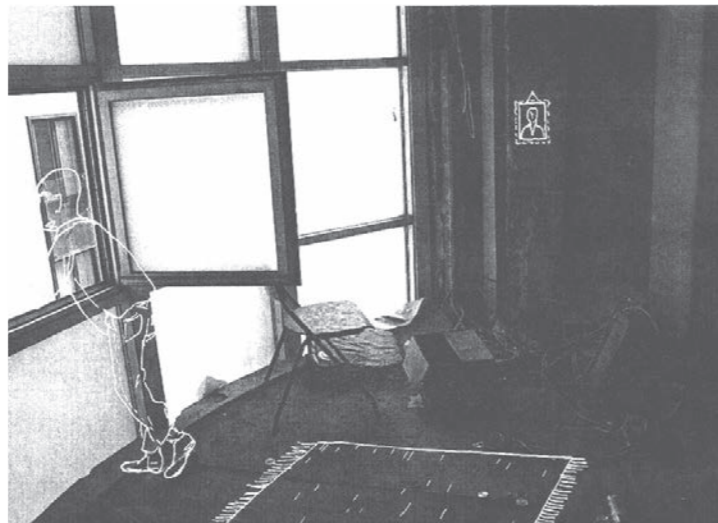
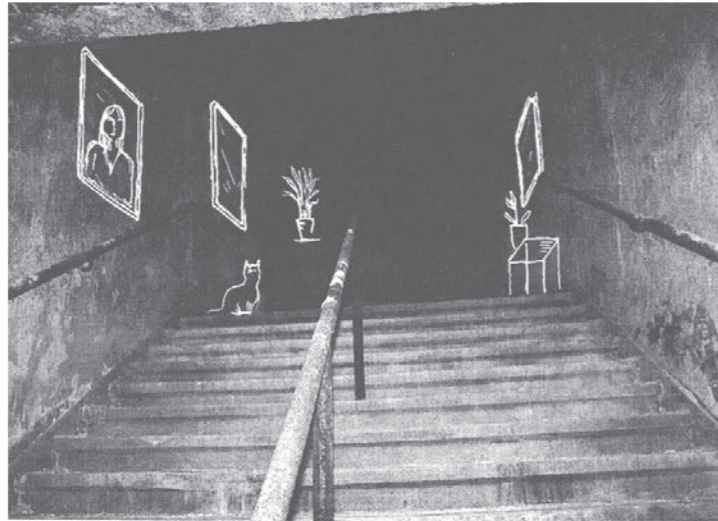
*elles devaient envoyer des lettres aux propriétaires, censées les prévenir d'une amende s'ils ne se décidaient pas à faire vivre le bien de n'importe quelle manière. »*

Malgré un silence complet des communes, devenue presque une banalité quotidienne, l'équipe a déjà collecté des informations précieuses sur la commune de Watermael-Boitsfort. Dans leur période de recherche minutieuse en quête du Saint Graal, les membres de l'association ont décortiqué les quartiers de fond en comble. En trois-quatre jours, munis d'un simple rouleau de scotch, le recensement était terminé. *« Ce n'est pas compliqué si tu rends les choses ludiques. Il fait beau, tu pars te balader, hop tu vois un gazon pas tondu, des boîtes aux lettres pleines à craquer, une façade qui se détériore. Tu sonnes chez le voisin, s'il te dit qu'il n'y a personne, tu mets un bout de scotch sur la porte. Si dix jours plus tard il y est toujours, tu peux considérer la maison comme inoccupée »,* détaille Max, retrouvant sa frénésie antérieure. Ces démarches ont permis de dénombrier un nombre conséquent de maisons inoccupées dans les quartiers du « Logis » et du « Floreal ». À son plus grand regret, ces données, personne ne veut y jeter un coup d'œil ni les prendre en compte pour les établir dans la liste des bâtiments à scruter.

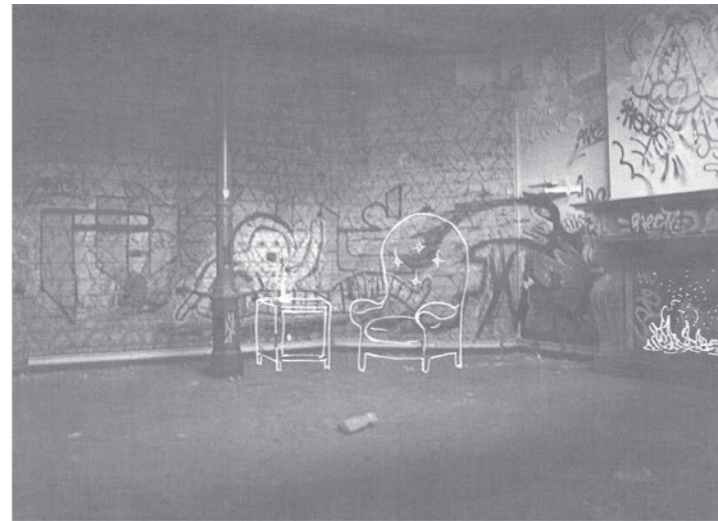
En dépit d'un tableau préoccupant, d'un manque d'application des nouvelles lois sur le terrain, d'un temps qui se raréfie parfois pour des étudiants dont le code bruxellois du logement peut devenir le livre de chevet, Maxime et ses confrères maintiennent cette motivation. Ils n'hésitent pas à rester sur le devant de la scène en corrigeant les imperfections des politiques, en se faisant toujours plus présents à l'aide notamment de conférences, de débats sur la thématique qui suscitent l'engouement de toute la sphère du logement, mais pas seulement. Associations, politiques, avocats, squatteurs, amoureux de Bruxelles ou juste philanthropes. *« Il y a une énorme demande et de l'offre qui n'attend qu'à se réveiller. »*

Maxime, dans un élan d'espoir et de lucidité, confie qu'il aimerait redonner vie à des zones urbaines entières. Revitaliser des quartiers en tissant des liens sociaux inter-générationnels. *« Parfois je me prends même à rêver de faire des rondes la nuit, récupérer des sans-abris, leur donner un peu de confort dans ces mètres carrés de bureaux vides, beaucoup trop spacieux pour cette poignée d'individus. »* Reprenant ses esprits, Max réalise qu'il ne sait pas comment porter cette charge sur ses épaules. À ce jour, la Cellule « Logements inoccupés » a ouvert environ 2.800 dossiers, ce qui a permis à 250 biens d'être remis sur le marché, selon les dires de Christos Doukeridis, secrétaire d'État à la Région de Bruxelles-Capitale.

« On avance sur un bon chemin, c'est bien, mais il faut aller de l'avant. Il reste tant à faire », conclut COMMUNA.



Pierre Patrice Kasses - *Sans titre*



R What's built in there?



B



Q



N



Z



A



i



B



Q



N



Z



A



i



## Cadavre exquis

Dix-huit petits fantômes marchaient dans la forêt.  
Les arbres autour d'eux les faisaient crever  
de faim sur la route abandonnée. Une sorcière  
qui ne s'appelait pas vendait des jambes de bois.

Intéressés, ils songèrent à la façon dont le hibou  
avait pu se métamorphoser.  
Une fois qu'ils trouvèrent leur voie, pendant un temps, ils  
ne purent s'empêcher de Courir partout  
en agitant leurs bras.

Ils finirent par voler, s'élever dans les airs  
Soudain, une ombre passa devant la fenêtre et

leur blancheur éblouit plus que le  
soleil et plus que la lune  
Leurs robes transparentes glissaient sur leurs  
corps nus et courus d'arpité...

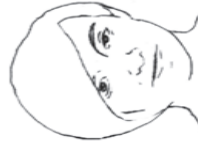
Ils se précipitèrent dans la baignoire.

Les dix-huit fantômes passèrent désormais leur vie ensemble.

Toutefois, le frigo restait désespérément vide...

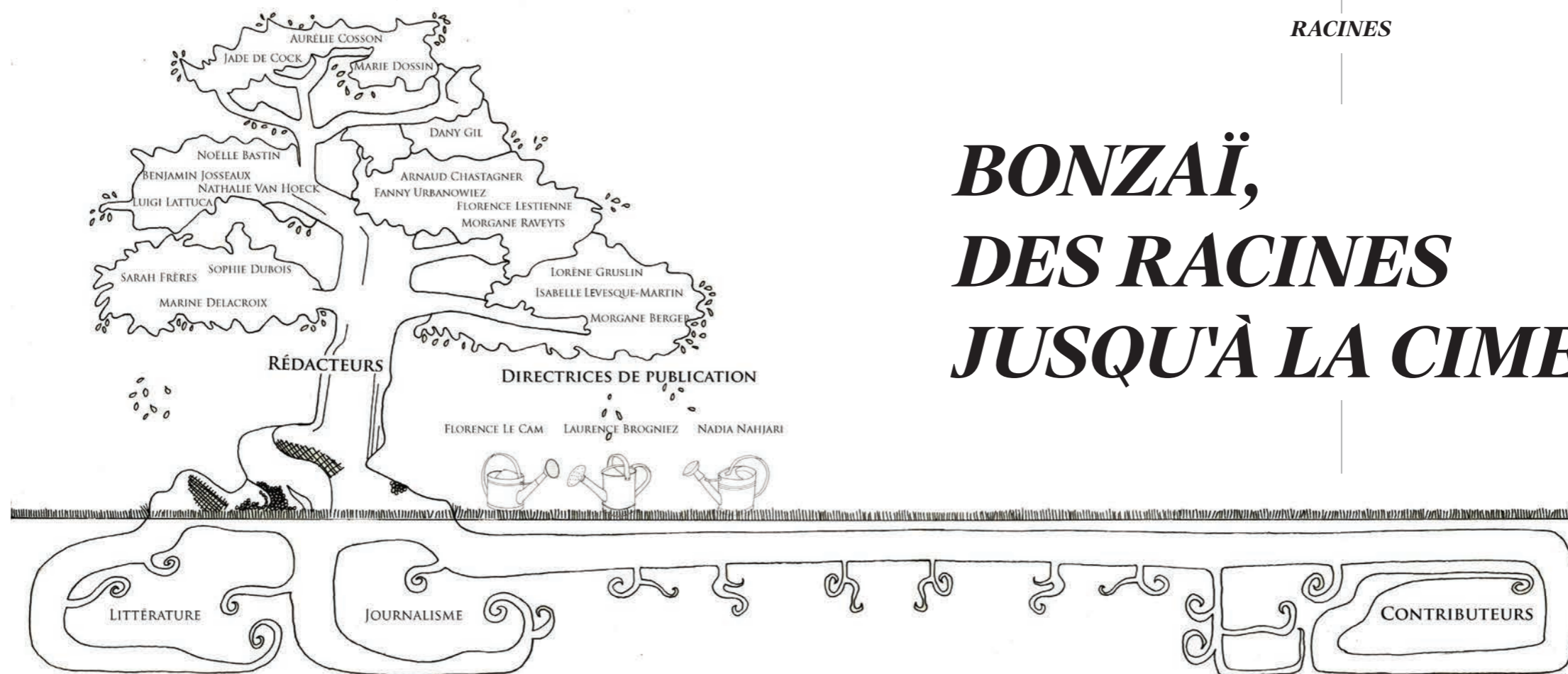
Un vide qui venait souligner l'absence de vie  
et dénichier les brèves au pied de l'arc-en-  
ciel. C'est beau, on voit à travers comme un fantôme.

qui erre à la recherche du temps perdu.  
Le fantôme survit à la mort comme à l'éternité.



RACINES

# BONZAI, DES RACINES JUSQU'À LA CIME



Charlotte de Streel, *Arbre généalogique*

**Conception graphique :** Léa Dupuis

**Illustrateurs :** Romane Armand  
Caroline Balon  
Lucile Dizier  
Édouard Blum  
Stasia Kremer  
Morgane Bonvin  
Sara Labidi  
Mathilde Denison  
Ben Dessy  
Charlotte De Streel  
Simon Fouquet  
Pierre-Patrice Kasses  
Stasia Kremer  
Tristan Léon  
Adrian Pellegrin

Anaïs Richard  
Éléonore Scardoni  
Sébastien Simonart  
Camille Zisswiller  
Adlynn Fisher

**Photographes :** Etoi Berion  
Mathieu Brunel  
Massimo Cataldo  
Sarah Frères  
Stasia Kremer  
Fabrice Samyn

**Financements :** Le Centre d'Action Laïque  
de Bruxelles  
Administrateurs de l'Univer-  
sité Libre de Bruxelles

1.



CHOOSE A SAD FAKE PLANT FROM A CEMETERY



PRETEND TO WATER IT.

ONCE A DAY.

2.

Charlotte de Streel-Doityourself

3.



PUT IT IN A POT.

FINALLY PUT A PIECE OF TISSUE ON IT.

DON'T FORGET TO MAKE TWO HOLES SO IT CAN SEE



4.



Etoi Berion - Sans titre

TROUS BLANCS

# NOTICE POUR UNE PHARMACIE DE LA MÉMOIRE

**RAPPORT EXPÉRIMENTAL DU 02/03 - SUJET:  
ALAIN RESNAIS**

*Nous exposons dans cette étude les résultats de l'utilisation du Prototype de modulation mémorielle étendue (p-MME), une technique permettant la reconstitution d'un flux de pensée à partir d'une stimulation adéquate de la mémoire génétique.*

**REMERCIEMENTS:**

*Nous remercions le défunt Alain Resnais (1922-2014), cinéaste de grand renom, de nous avoir donné l'autorisation de prélever et d'analyser son ADN. Nous précisons que cette autorisation était valable exclusivement dans un contexte post-mortem et espérons que les résultats de cette étude seront dignes de son vif intérêt pour les mécanismes de la mémoire. Nous adressons également nos plus sincères remerciements à sa famille pour son aide précieuse dans la reconstitution détaillée des circonstances perceptives sélectionnées.*

Par Jade de Cock

**ÉTAT DE L'ART:**

Comme démontré par l'étude de Bergson et al. (2012), il est désormais possible de reconstituer le flux mémoriel psychique à partir d'une stimulation appropriée de l'ADN. Le Prototype de modulation mémorielle étendue (p-MME), permet de réaliser une simulation des signaux neuronaux passés et ceci à partir d'une reconstitution fidèle du contexte perceptif auquel a été confronté l'ADN. En effet, les avancées récentes de la mécanique quantique (Sokal & Bricmont, 1997) suggèrent que l'ADN résonne à la manière d'une onde électromagnétique, une fois excité par le stimulus approprié. La confrontation à un stimulus similaire à un contexte perceptif auquel le sujet aurait été confronté par le passé permet la reproduction virtuelle du flux de pensée correspondant. L'expérience ci-dessous s'est déroulée dans un souci d'exactitude biographique pour tenter de reproduire des conditions perceptives identiques à celles de la mémoire génétique.

**INTRODUCTION BIOGRAPHIQUE:**

Dans le cadre de cette étude, nous avons choisi de représenter le plus exactement possible les circonstances de la première lecture du scénario d'Alain Robbe-Grillet, telles qu'elles ont été éprouvées par Alain Resnais en 1960. Au lecteur qui ne serait pas familier avec la biographie de notre sujet d'étude, nous rappelons que Resnais est un réalisateur français, reconnu pour sa capacité à expérimenter de nouvelles formes. Son œuvre première s'intègre dans le mouvement du Nouveau Cinéma, lequel s'appliquait à remettre en question les codes de la grammaire cinématographique. Il réalisa le long-métrage *L'Année dernière à Marienbad* sur base du ciné-roman éponyme de Robbe-Grillet. Sorti en 1961, le film marqua un tournant dans la carrière d'Alain Resnais pour son grand degré d'expérimentation esthétique et son traitement tout à fait unique du thème de la mémoire. Les résultats qui suivent permettent de rendre compte des prémices psychiques du processus de création chez Resnais, et ceci à partir de sa première approximation au scénario original de Robbe-Grillet.

**RÉSULTATS:**

*...où les pas de celui qui s'avance sont absorbés par des tapis si lourds, si épais, qu'aucun bruit de pas ne parvient à sa propre oreille, comme si l'oreille elle-même de celui qui s'avance, une fois de plus, le long de ces couloirs,*

Il a tout de même du culot. Venir me présenter son scénario et y prédéterminer tout le découpage technique. Description du

film image par image – bruits, voix off, inserts, tout y est. Quid du metteur en scène? Manquait plus qu'une liste d'acteurs. Oui, vraiment culotté. Mais admetts-le, tu aimes bien ça, le culot. Culot ad libitum chez les écrivains et les comédiens! Le bon roi Dagobert... Éternelle rupture de stock chez les pharmaciens. Culot ad nihilum. Néant. Ennui. J'aurais pu finir comme Homais, à filer de l'arsenic aux femmes désavouées. «Alain Resnais – pourvoyeur numéro 1 des Bovary suicidaires du quartier». Pas si sûr que ça eusse finalement tant plu à maman. Pharmacien, comme papa, mais quel pharmacien! Comment faire de la pharmacie cinématographique? Faire plaisir à Maman. Faire un film de pharmacien. Pour que seuls les dosages apparaissent. Rythmes d'images et rythmes sonores, aboutir à des contrastes insurmontables et puis annihilés. Cacophonie et harmonie. **Hiroshima mon amour**, c'était encore très structuré. Une narration linéaire, deux amours impossibles en écho et la bombe A par-dessus le marché. Ou par-dessous. Peu importe. Beaucoup de parasites dans le laboratoire. Oui! Créer un laboratoire de la mémoire. Où toutes les contingences du réel sont abstraites. Un crayon. Noter ça. Ne pas oublier d'en parler à Robbe-Grillet. Il ne sera pas d'accord. Tant pis. Où en étais-je? «le long de ces couloirs»...

*à travers ces salons, ces galeries, dans cette construction d'un autre siècle, cet hôtel immense, luxueux, baroque,*

Il voit grand. Et cher. Pas de tournage en studio, c'est certain. On savait qu'on allait devoir batailler pour la distribution. Une intrigue – quelle intrigue? Les journalistes vont être ahuris. Écoutez, ça parle de deux paumés qui auraient eu une histoire d'amour. Dans un grand hôtel de luxe. Lui (X) s'en rappelle si bien – trop bien, et essaye de stimuler la mémoire de son amante. Elle (A) est captive d'un amour dont elle prétend n'avoir aucun souvenir. «Tu te souviens? – Non, je ne pense pas vous connaître – Mais si, rappelle-toi...» Et puis, il y a le mari (M) qui surveille toute l'affaire. Nonante minutes là-dessus. Pas exactement grand public. Film de pharmacien.

*lugubre, où des couloirs interminables succèdent aux couloirs,*

Et là de longs travellings. C'est **Deleuze**<sub>2</sub> qui va être ravi. Les «nappes de passé» d'Alain Resnais. Je vois ça d'ici: «Continuums temporels dans lesquels se plonge la mémoire». Pourquoi pas? Ce sera une cartographie mentale où on ne cesse de se perdre. Surtout pas de chronologie! On se souvient, on cherche, on ne se souvient plus, on est perdu, on se souvient, toi aussi, souviens-toi! Il faudra tracer un labyrinthe de la mémoire dans ces enfilades de couloirs. Ah! Démonstration que le cinéma est bien plus qu'un enregistrement pur et dur. Quelle frustration

<sup>1</sup>**Hiroshima mon amour** (1959) est un film franco-japonais réalisé par Alain Resnais sur base d'un scénario de Marguerite Duras. Le traumatisme d'Hiroshima y est évoqué à travers les conversations de deux amants. #Mémoirecroisée #Tun'asrienvuàhiroshima

<sup>2</sup>**Gilles Deleuze** (1925-1995) est un philosophe français. Il est l'un des pionniers de la philosophie du cinéma. Dans son œuvre, *L'image-temps*, publiée en 1985, il s'intéressa au cinéma d'Alain Resnais pour son traitement topographique de la mémoire: les «nappes de passé» que l'on retrouve largement dans *L'année dernière à Marienbad*. #Deleuzelovetravellings-resnaisiens



de n'avoir rien pu lui objecter! Comment s'appelait-il? Aucun souvenir. Incroyable. Une provocation depuis lors devenue obsessionnelle. L'écrivain du café Margot. Un anonyme. Enfin. Avec Marienbad je lui prouverai définitivement que le montage permet de manipuler le temps : l'élargir, le contracter, lui donner un sens – ou lui enlever tout sens. Peut-être un plan seul n'est-il bel et bien qu'un enregistrement. Mais grâce au montage... Laboratoire du temps. Cqfd. Espérons qu'il ne soit pas encore mort pour le voir. Quel dommage de rater une si belle réplique. Tardive, admettons.

*silencieux, déserts, surchargés d'un décor sombre et froid de boiseries, de stuc, de panneaux moulurés, – marbres, glaces noires, tableaux aux teintes noires, colonnes, lourdes tentures,–*

Plan en contre-plongée sur les détails de l'architecture. Sentiment d'écrasement chez le spectateur. Emprisonner l'histoire amoureuse dans un espace compact. Une densité de cauchemar. Donner plus de profondeur au château qu'aux personnages. En faire des marionnettes qui ne se débattent que pour sauver la face – tièdement la plupart du temps. **Delphine Seyrig**<sup>3</sup> sera parfaite – statique, froide, indifférente et petit oiseau apeuré tout à la fois. Les personnages seront comme des statues de sel. Dans des éprouvettes. L'importance du paysage. Un parc néo-classique à la limite de l'abstraction où errent les protagonistes. Comme des balles de ping-pong filmées au ralenti. Un couple qui ne cesse de s'affronter et se dérobe toujours in extremis. Coexistence de deux mondes parallèles. Vases incommunicants. Lui, persistant dans une mémoire fermée sur elle-même – coincé dans l'année dernière. Une litanie psalmodiée avec l'accent italien de **Giorgio Albertazzi**<sup>4</sup>, par exemple. Il fera l'affaire. Et elle qui se réfugie au sein d'un présent flottant et immémorial. X et A. Quelle veine d'avoir de vrais acteurs à sa disposition. Pas de goûter d'anniversaire, de baptême, de devoirs, de scoutisme. Toujours au poste. Beau temps mauvais temps. À douze ans c'était autre chose. Mon tout premier film. Imagine un **Fantômas**<sup>5</sup>, joué par des professionnels. Jeanne, le petit Victor et Serge le terrible sur du 8mm versus Delphine et Giorgio sur du 35. Où est donc passée la bobine? Sûrement disparue dans le déménagement. Il faudra tout de même regarder dans la bibliothèque de BD. Demander à Florence. Il y avait cette vieille caisse dans la cave l'autre jour, coincée entre deux Malraux. Évidemment. Son père envahit littéralement et littérairement tout l'appartement. Un dictateur jusqu'au bout. André Malraux, ministre Post-mortem des Affaires privées. Si Florence savait que l'édition augmentée de La Condition humaine me sert de cale pour la penderie du grenier. Il faudra lui demander de liquider quelques-uns de ses bouquins. Faire un don à la BNF, que sais-je?

<sup>3</sup>**Delphine Seyrig** (1932-1990) est une actrice française, vedette du cinéma expressionniste. Son rôle dans *L'Année dernière à Marienbad* lui donna une immense notoriété. #Voixdevioloncelle #Féministe #Frigide

<sup>4</sup>**Giorgio Albertazzi** (1923-) est un acteur italien qui s'est surtout démarqué dans le monde du théâtre. #Beaugosse #Gare!hypnotiseur!

<sup>5</sup>À l'âge de douze ans, Alain Resnais reçoit sa première caméra, une Kodak 8mm. Il mobilise ses camarades en guise d'acteurs et filme ses premiers courts-métrages. **Fantômas** en fait partie. #Précoce

*encadrements sculptés des portes, enfilades de portes, de galeries, de couloirs transversaux, - qui débouchent à leur tour sur des salons déserts, des salles silencieuses où les pas de celui qui s'avance sont absorbés par des tapis si lourds, si épais, qu'aucun bruit de pas ne parvient à sa propre oreille, - comme si l'oreille elle-même était très loin, très loin du sol, des tapis, très loin de ce décor lourd et vide, très loin de cette frise compliquée qui court sous le plafond, avec ses rameaux et ses guirlandes, comme des feuillages anciens, comme si le sol était encore de sable ou de graviers,*

« Allô? » Il grince ce téléphone. C'est Chris. Excité comme une puce. Même à quatre heures du matin. En Israël – oui je me rappelle. Il travaille sur ce documentaire, **Description d'un combat**<sup>6</sup>. Chris raconte: le peuple israélien à l'âge de sa Bar Mitsva, son combat contre sa mémoire. Une mémoire engagée, à vif. Pas d'éprouvette. Fidèle abonné à notre très chère Commission de contrôle des films cinématographiques. « Chris Marker. Ensemble, ravitaillons votre censure. » Je l'entends sautiller à l'autre bout du fil. Décidément quel enthousiasme! Il y croit. Notre film pourrait enfin finir par être autorisé. Moi pas. Cela ne fera que sept ans depuis cette fameuse lettre.« bla bla bla la Commission de Contrôle des Films cinématographiques, qui a procédé à un nouvel examen de votre court métrage **LES STATUES MEURENT AUSSI**<sup>6</sup>, bla bla bla la deuxième partie soulève de nombreuses objections d'une gravité telle, qu'il paraît peu probable que la Commission puisse formuler un avis favorable à la délivrance du visa d'exploitation». Dix autres ont suivi depuis. Réexamen. Autorisation Exceptionnelle refusée. Réponse négative. Avis défavorable de la commission. Interdit. Atteinte aux mœurs. Il faut ménager le spectateur. Le spectateur est un enfant. C'est toujours la voix off qui dérange ces messieurs. Une image, ça choque. Et puis c'est oublié. Un commentaire, ça flotte. Pour traiter l'horreur, montrer c'est réduire. Mieux vaut faire sentir. Mettre en branle l'imagination du spectateur. L'événement titille, chatouille, gratte comme un moustique. Impossible de mettre le doigt dessus. Ou la paume. Insurmontable, incommunicable, intraitable. Imprévisible. Le plouc de l'Histoire en fait. C'était le même problème dans **Nuit et Brouillard**<sup>7</sup>. Un sacré défi. Comment faire un énième documentaire sur cet événement-là – la Shoah? Partition en trois mouvements. Largo – malmener la chronologie. Adagio – faire peser le texte comme une canicule sur des images désespérément fixes, faire suffoquer le spectateur sous la voix monotone du commentateur. Adante – investir les contrepoints et les rythmes audiovisuels. Contrepoints. Dans L'année dernière on mettra des contrepoints partout. Un contrepoint entre X et A, enroulés dans deux nappes de passé hétérogènes. Ou encore, un contrepoint entre Robbe-Grillet et moi. Il m'a dit qu'il voulait

<sup>6</sup>Chris Marker, dans **Description d'un combat** (1960) réalise un documentaire sur l'état israélien, douze ans seulement après sa création. #Shoah #Mémoireinassumable

<sup>6</sup>**Les statues meurent aussi** est le fruit de la collaboration d'Alain Resnais et de Chris Marker. Il s'agit d'un documentaire qui traite de la destruction de l'art nègre par l'acculturation occidentale. Le film est sorti en 1953 mais aussitôt censuré pour sa posture anti-colonialiste. #Àlarescussedesmonialisadel'artnègre

<sup>7</sup>Film de commande sur la déportation nazie, **Nuit et Brouillard** (1955) est un court-métrage d'Alain Resnais qui aborde le problème de la banalisation et de l'oubli. #Alzheimercollectif #AidemémoirepostShoah



Etoi Berion - Sans titre

faire « un documentaire sur une statue ». Moi : une comédie musicale sans chanson. On était mal parti. Ce sera un film diptyque - à deux couches de compréhension. Laboratoire de la mémoire vs laboratoire de l'imagination. Son Marienbad comme espace-limite entre pure fiction et réalité. Le mien, un lieu fantôme, où se cristallisent les aléas de la mémoire. Temple de l'Alzheimer. Images insaisissables. Toujours déjà perdues. Sur le bout de la langue. Ca y est ! Je me souviens. Je dois confondre. Il me semblait pourtant. Tu te trompes ! Robbe-Grillet - un maître du trompe-l'œil ! Son interview raconte que nous avons toujours conçu le film de la même manière. Les gens adorent ça : « deux esprits se rencontrent en une parfaite symbiose artistique ». En fait, les deux Alain ne se rencontrent que pour mieux se diviser. Deux peintures en contraste. Deux perspectives en miroir. Formellement c'est ipse-idem. On est d'accord. À peu de choses près. Si ce n'est que - sa musique stridente va filer à la trappe. Des harpies qui croassent des arpèges, non merci.

*Ou des dalles de pierre, sur lesquelles je m'avançais, comme à votre rencontre, - entre ces murs chargés de boiseries, de stuc, de moulures, de tableaux, de gravures encadrées, parmi lesquels je m'avançais, - parmi lesquels j'étais déjà, moi-même en train de vous attendre, très loin de ce décor où*

*je me trouve maintenant, devant vous, en train d'attendre encore celui qui ne viendra plus désormais, qui ne risque plus de venir, de nous séparer de nouveau, de vous arracher à moi. Venez-vous ?*

Huit heures ! Le rendez-vous avec **George Lucas**. En retard. Mais finalement, à quoi bon ? Il veut les droits d'adaptation de *Flash Gordon*. Me les racheter. Lui donner toutes les raisons pour lesquelles je suis l'homme qu'il faut. Ma passion pour la BD - « d'ailleurs figure-toi que je suis sur le point de fonder le premier Club de bandes dessinées en France. » Le snobisme des Français et ma prescription pharmaceutique pour y remédier - « Les Français méprisent la BD : il faut redonner ses lettres de noblesses aux arts populaires en établissant des rapports entre le 7e et le 9e art. » Ou - « C'était moi le premier. » Bof. Un caprice de petit garçon. Les producteurs sont loin d'être enthousiastes... Il va évidemment m'objecter mon problème budgétaire. Alors qu'à Hollywood, une histoire de super héros blond et d'invasion de la terre par des petits Chinois, ça plaît. Autant éviter ça. Une grippe fulgurante fera l'affaire. Ou alors faire appel à la loi de Fechner : lui expliquer. L'éternel prétexte c'est l'art. La bonne planque de tous les artistes. La nécessité de terminer une œuvre d'art suffit pour repousser tout autre engagement. C'est mon dernier mot. Ah ! Elles ont bon dos les muses.

*Voix de la comédienne : Il nous faut encore attendre, - quelques minutes - encore, - plus que quelques minutes, quelques secondes... (Un silence.)*

Du théâtre dans le cinéma. Parfaite petite mise en abîme pour une entrée en matière. Les spectateurs, figés dans leurs grandes tenues de soirée. En rangée. D'oignons. D'ampoules plutôt. Des ampoules à décanter en enfilade. Bien astiquées. Nettes. Rangées. Autre chose qu'à Vannes. Du sable partout. Disparition des interstices. Et le théâtre, en ruines. Plic Ploc. Plac. Juste à la racine des cheveux. Coule le long de la colonne. Et personne n'avait jamais de parapluie de rechange. Mal aux fesses pendant toute la représentation. Au menu - chaises de jardin. Mieux que rien. Courir chez le marchand de parapluie d'en face. Déplier une couverture. La partager avec le voisin de gauche. Éviter de justesse une crise d'asthme. Je n'ai jamais été un garçon du pays. Rideau.

*Voix de X : Quelques secondes encore, comme si vous hésitiez vous-même encore avant de vous séparer de lui, - de vous-même, - comme si sa silhouette, déjà grise pourtant, déjà pâlie, risquait encore de disparaître, - à cette même place, où vous l'avez imaginée avec trop de force, - trop de crainte, ou d'espoir, dans votre crainte de perdre tout à coup ce lien fidèle avec...*

<sup>8</sup>**George Lucas** (1944-) est un réalisateur, scénariste et producteur américain. Il est à l'origine de *Star Wars* et cela, à défaut de pouvoir adapter *Flash Gordon* au cinéma, dont les droits avaient déjà été acquis par Alain Resnais.  
#L'histoireestbienfaite

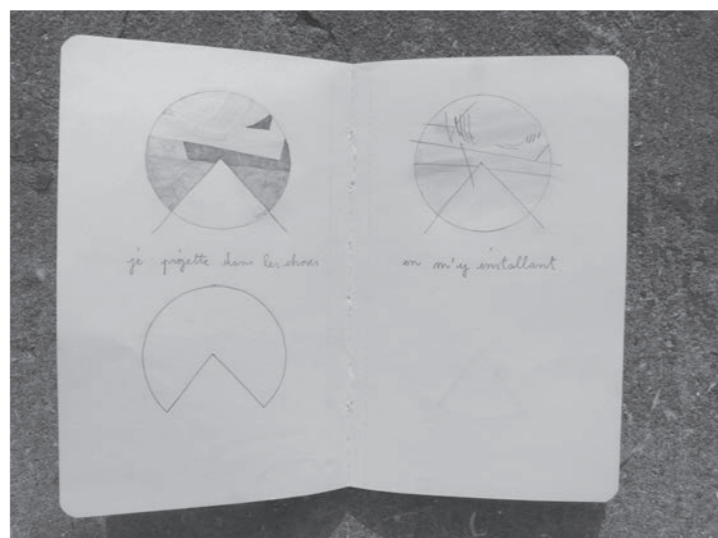
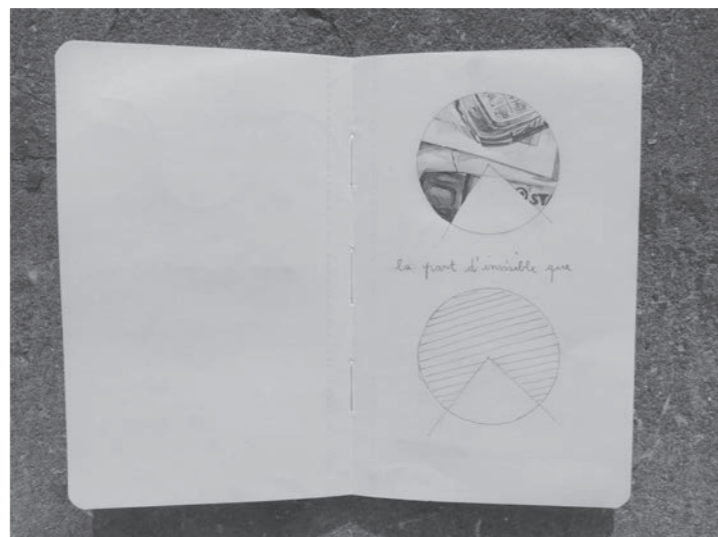
*Voix de la comédienne: Non, cet espoir – cet espoir est maintenant sans objet. Cette crainte est passée, de perdre un tel lien, une telle prison, un tel mensonge. – Toute cette histoire est maintenant, déjà, passée. Elle s'achève – quelques secondes...*

Fuite à rebours. Un réflexe de survivance mais toujours déjà empreint d'hésitation. Elle fuit son mari, et c'est sans appel, elle le sait, car tout cela a déjà eu lieu, l'année dernière. Vérité ou imagination? Qu'importe. C'est une non-décision symbolique. Mais aussi – pas mal, Alain – une métaphore du travail artistique. L'art, c'est le vaccin du dernier recours. Comme si nous étions rongés par des cellules assassines, qui nous plongent dans une inhibition mortelle. L'adultère de A et X ce n'est au final rien de plus qu'une fuite dans l'imaginaire. Moi à 17 ans, j'étais peut-être condamné à mort. Frères humains qui après nous vivez. N'ayez les cœurs contre nous endurcis. Mon enfance – et mon asthme – laissés à Vannes, le départ pour Paris, ma passion pour le théâtre. « Je tiens à adresser mes plus chaleureux remerciements à mon très cher Conatus pour m'avoir toujours enjoint à persévérer dans mon être ». Un pharmacien en exil dans le pays de ses chimères. C'est arrivé. Ça arrivera. Ça pourrait arriver. Tu rêves. Constituer une poésie de l'intériorité en images. Et merde à la reproduction du réel – comme dirait **Buñuel**. Vive le délirium tremens et les trous de mémoire! Toc à l'emmerdeur du café Margot.

**Luis Buñuel** (1900-1983), réalisateur du fameux *Chien Andalou* (1928) inscrivit son œuvre cinématographique première sous l'ascendant surréaliste. Il développa par la suite une œuvre multiforme qui trouve sa seule cohérence dans une expérimentation formelle et un iconoclasme qui lui sont propres. #Subversif #Ouvrelesyeux #J'aides-fourmisdanslamain



*Etoi Berion - Sans titre*



Mathilde Denison - Visible / non visible

## TROUS BLANCS

# UN SORT

NOUS SOMMES TROIS, UNE POUR CHAQUE PERSONNAGE. LE HASARD NOUS LES A IMPOSÉS. NOUS NOUS SOMMES ENSUITE LAISSÉ PORTER À L'ÉCRITURE DE L'OUBLI, DANS SES BLANCS, SES SUSPENSIONS, SES DOUTES. NOUS AVONS DISCUTÉ AUTOUR D'UN ORDINATEUR, ASSISSES CÔTÉ À CÔTÉ DANS UN FAUTEUIL... OU ÉTAIT-CE UN BANC ?

Par Marie Dossin, Fanny Urbanowicz et Noëlle Bastin

On n'est

TOUS LES TROIS ?

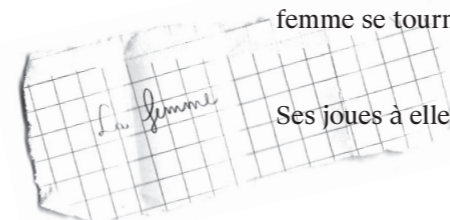
pas dans un hôpital. On est sur un blanc... euh, sur un banc.  
Il y a des oiseaux autour, des moineaux, mais ils ne picorent pas.  
Ils ne font que vivre

ILS NE FONT QUE ?

Vivre. Ils ne font rien. Ils ne chantent pas, l'ambiance est lourde. Et là, la femme se tourne vers l'homme et pose sa main sur ses joues

SES... JOUES ?

Ses joues à elle, elle commence à parler et lui dit :



**La femme :** Vous êtes là depuis longtemps ? Votre visage ne me dit pas grand chose. Vos cheveux ont toujours été ébouriffés comme ça ?

**L'homme :** ...

Je n'en sais rien. Je suis là depuis deux ans, trois jours et à peu près cinq heures... je crois. Et toi ?

**La femme :** Vous êtes précis pour quelqu'un qui croit. Moi, je suis là

**L'homme :** Bon, c'était peut-être trois heures, vous avez raison. Quelle heure est-il, au fond ?

*Je vous raconte l'histoire. Bon, alors, l'histoire, oui. On était dans un hôpital. Il y avait là deux*

*personnes, elles se regardaient. Ou alors elles étaient trois ? Enfin, de toute façon, l'homme a parlé*

*et a dit : « »*

*En fait, je ne sais plus ce qu'il a dit*

**L'homme :** C'est fait exprès tes chaussettes ?

*Oui c'était peut-être bien ça en fait. Je pense bien que c'était ça.*

*Et là, la femme lui a répondu :*

**La femme :** Le fait qu'elles soient roulées en boule ? Qu'elles ne soient pas tirées complètement sur mes mollets ? C'est pour me rappeler de

**L'homme :** Non non non, je parlais plutôt de la couleur ! L'une me fait penser à un oiseau que j'ai dû voir à un moment mais

**La femme :** Il est mort ?

**L'homme :** Non

**La femme :** Êtes-vous sûr ?

**L'homme :** ...

**La femme :** Vous êtes là depuis longtemps ? Vos cheveux ont-ils toujours été aussi soignés ?

**L'homme :** ... Je suis là depuis deux ans... trois jours... et à peu près cinq heures... Pour mes cheveux. Pour mes cheveux, je n'en sais rien mais ils ont toujours eu cette couleur particulière, un peu comme celle de tes chaussettes. D'ailleurs, c'est fait exprès tes chaussettes ?

*On est en 1945. Maman m'avait dit que je ne pouvais pas prendre de sucettes, mais j'en*

*- C'EST 43 QUE J'AI DIT ?  
- QUARANTE-CINQ.*

*ai quand même pris une. Je désobéis (toujours) à maman*

*45. La guerre se termine. La guerre vient de se terminer.*

*On est en 1945, n'est-ce pas ? Hé, il y a des gens là-bas, ils disent quoi ?*

*J'DOUBLIE TOUJOURS LE TEMPS QUE T'ES L'HOMME, J'AI L'IMPRESSION D'ÊTRE L'HOMME. C'EST L'HOMME QUI PARLE MAINTENANT ?*

**L'homme :** C'était pas mauvais hein, ce midi ? T'as aimé ? Hein, ce midi ?

**La femme :** Ce midi ou ce soir ?

**L'homme :** Ce midi.

**La femme :** Mais on est au matin

**L'homme :** Ha bon, mais quelle heure est-il ?

**La femme :** Mais enfin ! je te l'ai déjà dit, il est

*Il était 18h30. Je vous ai déjà raconté l'histoire de mon oiseau ? Il était jaune et ébouriffé*

*- COMME MES CHAUSSETTES !  
- ET COMME MES CHEVEUX !*

*... Mon chien s'appelait Orléans. Je disais quoi là, en fait ? Ha oui, c'est vrai. Les deux, là.*

*Enfin c'est un peu flou mais, en gros, c'est ça qu'ils disaient, je pense*

**La femme :** Et vous ?

**L'homme :** Quoi moi ?

**La femme :** Vous avez aimé ce qu'on a mangé

ce soir ?

Vous avez aimé ce qu'on a mangé

ce matin ?

*C'EST À MOI DE PARLER ?*

*Oui, oui, je crois bien*

**La femme :** Vous avez aimé ce qu'on a mangé

demain ?

**L'homme :** Tu dis n'importe quoi. T'es toquée ou quoi ?

**La femme :** Il m'arrive d'oublier (des choses). C'est pour ça, mes chaussettes : ...

**L'homme :** Tes chaussettes ?

**La femme :** Oui, les jaunes, celles qui sont roulées en boule. Vous voyez, celles qui ressemblent à vos cheveux ? Ou peut-être à ceux de cette personne qui nous observe de l'autre blanc

**L'homme :** La vieille là-bas ?

**La femme :** Je pense qu'il est plutôt vieux, la vieille. L'aviez-vous déjà vu ici ? Il paraît qu'elle/il hante cet endroit. *Vous savez où on se trouve ?* Je pense que c'est la piscine communale, là où on se trouve

*Mais non, je vous l'ai dit, on est dans le magasin de bonbons. Enfin, ils ont continué à parler comme ça : « »*

*Ou comme ci, je sais plus trop.*

*TU PARLES, LÀ ?*

**L'homme :** On s'y perd, on s'y perd. Je m'y perds... Dans un parc

**La femme :** Oui mais celui de l'école communale. Celle de mon enfance.

Avec les grilles. Je me souviens du parquet qui craquait sous les pas de l'institutrice, des murs défraîchis sur lesquels s'étendaient les manteaux et les cartables en cuir, surmontés d'une étiquette à nos prénoms. L'écriture était ronde et régulière, c'était celle de madame Christine, je la reconnaîtrais entre mille. Ses lunettes écailles de tortue que soutenait un nez parsemé de taches de rousseur, ses pommettes saillantes qui rougissaient dès qu'elle était un peu énervée. Comme cette fois où le petit Léo avait soulevé ma jupe découvrant la culotte blanche à dentelles roses que maman m'obligeait à porter tous les mercredis. Tandis que maintenant, je mets les sous-vêtements que je veux. D'ailleurs aujourd'hui je porte une... euh

Une grille. Je parlais des grilles

**L'homme :** Mais où est-ce que tu vois des grilles, t'es toquée ou quoi ?

**La femme :** Elles ont dû être enlevées. Je les ai limées pour m'échapper. Excusez-moi mais qui êtes-vous ?

**L'homme :** Mais c'est moi Jeanne : Arthur.

*(Ou alors peut-être que c'était Alfred et Rita,) j'ai un doute maintenant.*

**La femme :** Jeanne Arthur ? Comme Jeanne d'Arc ?

**L'homme :** Si tu veux, ma chérie.

*Tout ça est embrouillé dans ma tête. Au fond, ils sont... ils sont... ils ne sont personne ou n'importe qui.*

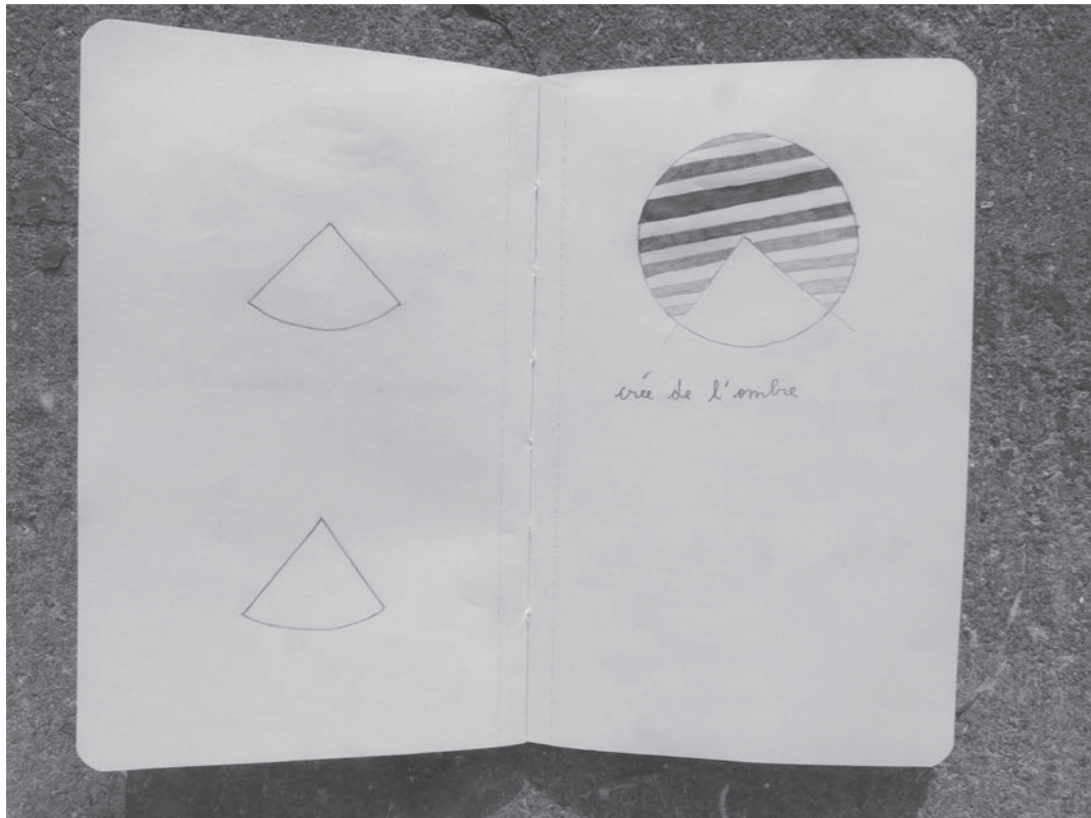
**L'homme :** Bonsoir. Vous avez aimé, ce midi ?

**La femme :** Oui... oui, t'es là depuis (longtemps) ?

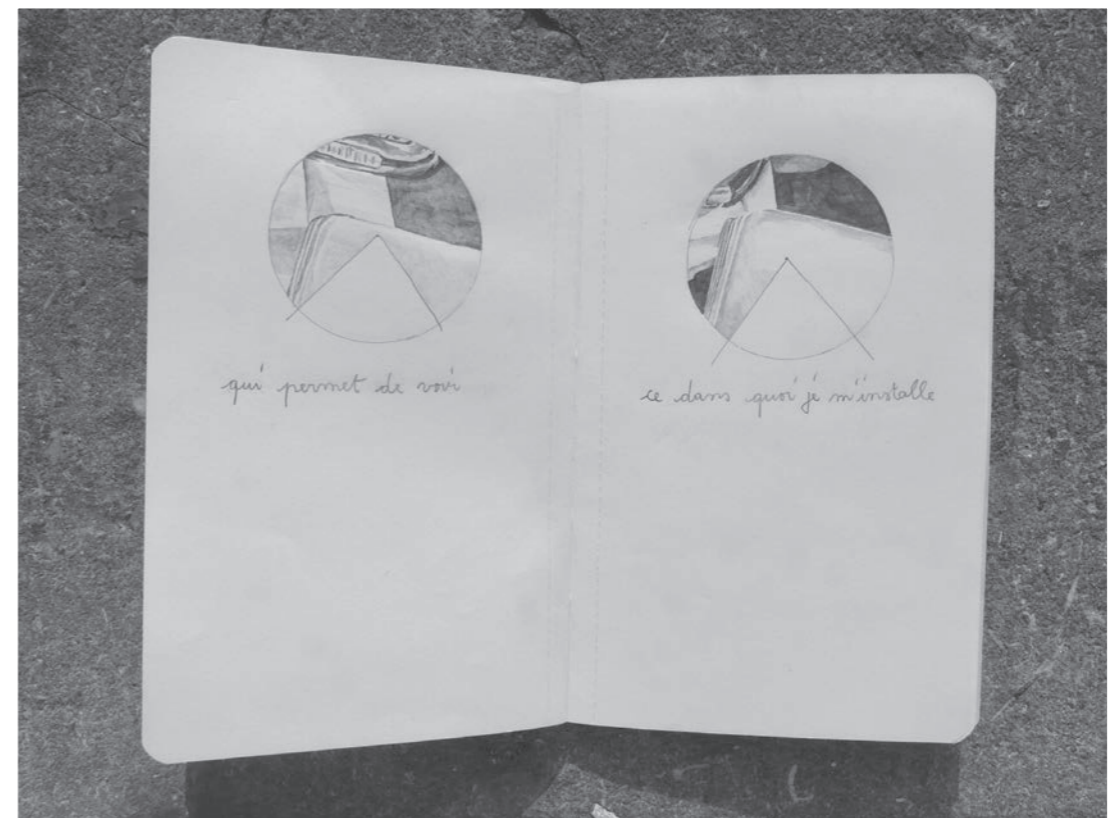
## POST SCRIPTUM

Nous avons voulu que ce texte, en même temps que les personnages, oublie. Par le contenu comme par l'expression, par le choix des mots et par la forme, nous avons tenté d'explorer une écriture qui pourrait être celle correspondant à la maladie d'Alzheimer. Répétitions, points de suspension, vides et blancs, hésitations, fil de l'histoire brisé et puis repris, interrogations multiples, absence de points finaux, veulent montrer que la phrase, l'idée et le récit sont toujours en suspens. Nos voix, questionnant et questionneuses pendant l'écriture de ce texte, s'y expriment également. Vous les retrouverez au sein des notes manuscrites. Dans la maladie, toute certitude est mise en doute, comme ces phrases qui ne sont pas sûres d'elles-mêmes. Maintenant, lecteurs, soignez ce texte avec les outils de l'oubli scriptural :

relisez-le...



Mathilde Denison - *Visible / non visible*





Camille Ziswiller - *Sans titre*

VADE RÉTRO

# *LES FANTÔMES DE NOS MORTS*

## UN MOT SUR L'AUTEUR

*Né en 1972, Laurent Gaudé est un dramaturge, romancier et nouvelliste français. En 2002, il reçoit le prix Goncourt des lycéens pour son roman *La «Mort du roi Tsongor»*. C'est deux ans plus tard, avec *«Le Soleil des Scorta»*, roman également récompensé du prix Goncourt, que l'auteur connaît une véritable consécration. Son œuvre, traduite dans de très nombreuses langues, est publiée en majeure partie aux éditions Actes Sud.*

*«La Porte des enfers», paru en 2008, est son cinquième roman. En voici une critique.*

Pour plus d'informations sur l'auteur et son œuvre : <http://www.laurent-gaude.com/>

Par Lorène Gruslin



Dans un récit polyphonique, «La Porte des enfers» offre aux lecteurs une réflexion puissante sur le deuil et la douleur de la perte. D'abord, il y a Naples, en 1980, avec son soleil écrasant et ses ruelles enchevêtrées. Matteo et Giuliana y perdent brusquement leur fils Pippo âgé de 8 ans, victime d'une balle perdue de la mafia napolitaine. Ils n'ont plus de raison de vivre, et puisque le retour de leur tendre enfant est impossible, Giuliana prie son mari d'au moins venger son âme par le sang. Malgré tout l'amour qu'il lui porte et malgré l'affliction qui lui ronge le cœur, Matteo ne peut céder à une telle demande. Noyés dans la douleur de la perte, les deux parents s'enfoncent alors dans une solitude qui les sépare lentement, inexorablement.

Pour Giuliana, la morsure qui a emporté, comme une bête, les lambeaux de l'être cher est insupportable. Petit à petit, elle se résout à abandonner le doux souvenir de son fils, à bannir son fantôme. Dans un élan désespéré, elle quitte tout pour mieux oublier. Mais pour cette femme fidèle aux traditions familiales, le déchirement physique entre une mère et son fils ne peut que mener à sa propre perte. Giuliana sombre dans une folie noire...

Errant à travers la nuit et les rues de Naples dans son taxi vide, Matteo se morfond, désespéré de ne pas avoir pu sauver son fils. Un soir, la solitude le mène à pousser la porte d'un café où il fait la connaissance de personnages pour le moins pittoresques. Parmi eux, un tenancier affable, un travesti au grand cœur, un prêtre vieux comme le monde, et surtout, le professeur Provolone, étrange érudit qui prétend que l'on peut descendre aux enfers... Mais ce n'est pas sans danger. N'ayant plus rien à perdre, Matteo se lance dans une quête de son fils perdu, prêt à risquer sa vie, à affronter les fantômes du passé et la Mort.

À ces chapitres, l'auteur mêle le récit du fils Pippo qui, vingt ans plus tard, en 2002, revient des enfers pour accomplir ce que son père a échoué auparavant. Il vient se venger de celui qui a fatalement recouvert sa famille du manteau du deuil.

Cette unique journée de retour parmi les vivants est placée sous le signe d'une renaissance, procurant à Pippo tout le courage nécessaire à la réalisation de sa volonté, par laquelle il espère renouer avec les siens.

*«Je me suis longtemps appelé Filippo Scalfaro. Aujourd'hui, je reprends mon nom et le dis en entier : Filippo Scalfaro De Nittis. Depuis ce matin, au lever du jour, je suis plus vieux que mon père.»*

Solaire et ténébreux à la fois, captivant et haletant, le roman de Laurent Gaudé illustre avec beaucoup de pathos - mais sans pathétique affecté ni forcé - l'absurdité de la mort et la force de la volonté humaine, prête à tout pour arracher un être au néant. Ce roman sur l'impossible résignation n'est ni triste ni déprimant. Au contraire, tout l'accent est mis sur la puissance de l'amour (filial, dans ce cas) qui survit à la mort. Suscitant des émotions vives, le roman touche à d'autres thèmes universels comme la vengeance, le deuil, la violence ou encore la transmission. «La Porte des enfers» est aussi l'occasion de réfléchir à nos morts, ces morts et ces fantômes qui nous accompagnent durant notre vie entière. À la fin du livre, l'auteur éclaire sa démarche par quelques mots : «J'ai écrit ce livre pour mes morts. Les hommes et les femmes dont la fréquentation a fait de moi ce que je suis. Ceux qui, quelque soit le degré d'intimité que nous avons, m'ont transmis un peu d'eux-mêmes. Certains étaient de ma famille, d'autres des personnes que j'ai eu la chance de croiser. À eux tous, ils constituent la longue chaîne de ceux qui, en disparaissant, ont emmené un peu de moi avec eux. [...] Puisse ce livre les distraire. Ce qui est écrit ici est vivant là-bas.»

L'originalité de l'œuvre réside dans le renouvellement du motif de la descente aux enfers. À travers la recherche de l'être aimé et la mise en danger de soi, on y retrouve quelques similitudes avec le mythe d'Orphée. Toutefois, cette expédition souterraine se place plus directement dans la lignée de la «Divine Comédie» de Dante. Au-delà des ressemblances physiques dans la description des lieux (les «bois hurleurs» de «la Porte des enfers» rappellent assurément les arbustes desséchés et les landes de l'épopée italienne, le fleuve de larmes celui du fleuve de sang), ce qui rapproche les deux récits est la structure du voyage initiatique, où le guide Virgile est devenu l'indigne curé don Mazerotti. L'auteur a su puiser dans ces fonds mythologique et littéraire tout en apportant sa touche personnelle, pensée en dehors de toute confession religieuse. Ici, l'enfer n'est pas assimilé à un univers en feu, mais plutôt à une succession d'immenses salles froides et vides, parcourues par le gémissement des âmes en souffrance.

Laurent Gaudé n'est pas tombé dans le piège d'une description surnaturelle des enfers, et c'est bien là sa force : l'espace d'une lecture, on se prend à croire en l'existence de ce monde abyssal où les morts se réfugient, en attente de l'oubli définitif qui les fera disparaître à jamais. Pour arriver à un tel degré de réalisme, l'auteur mise sur une construction narrative qui alterne avec beaucoup de fluidité le monde du quotidien banal et le

monde des fantômes. L'immersion fictive est également favorisée par l'usage d'un vocabulaire riche, relatif aux sensations, à la matière, à la couleur. Aucune place n'est faite au fantastique d'anticipation : c'est la symbolique qui prime.

La plongée dans les enfers est par ailleurs amorcée par le truchement des personnages, marginaux et bizarres, qui teignent l'atmosphère d'une extravagance presque fantastique. Au premier coup d'œil, ils semblent complètement burlesques, mais au fur et à mesure de la lecture, ces individus hauts en couleur se montrent attachants et font preuve d'une humanité insoupçonnée. On retrouve chez eux quelque chose de ces grandes émotions tragiques, sans demi-mesure qui fait vibrer le lecteur tout entier et dont Naples serait le parfait théâtre. Amoureux de l'Italie, l'auteur choisit à nouveau de situer son intrigue dans le Sud, ce qu'il avait déjà fait dans «Le Soleil des Scorta». Mais cette fois, la ville est bien plus qu'un simple décor, elle détermine la singularité des personnages et de leurs actions. Allégorie de ces êtres au sang chaud, Naples, avec sa mafia, son climat, son culte de la religion jusqu'à la superstition, est le berceau idéal pour développer un crescendo d'événements rocambolesques doublés de sentiments exacerbés. Par ailleurs, le contraste qui naît avec l'humidité, le glauque et la froideur des enfers crée un univers ambivalent et surprenant.

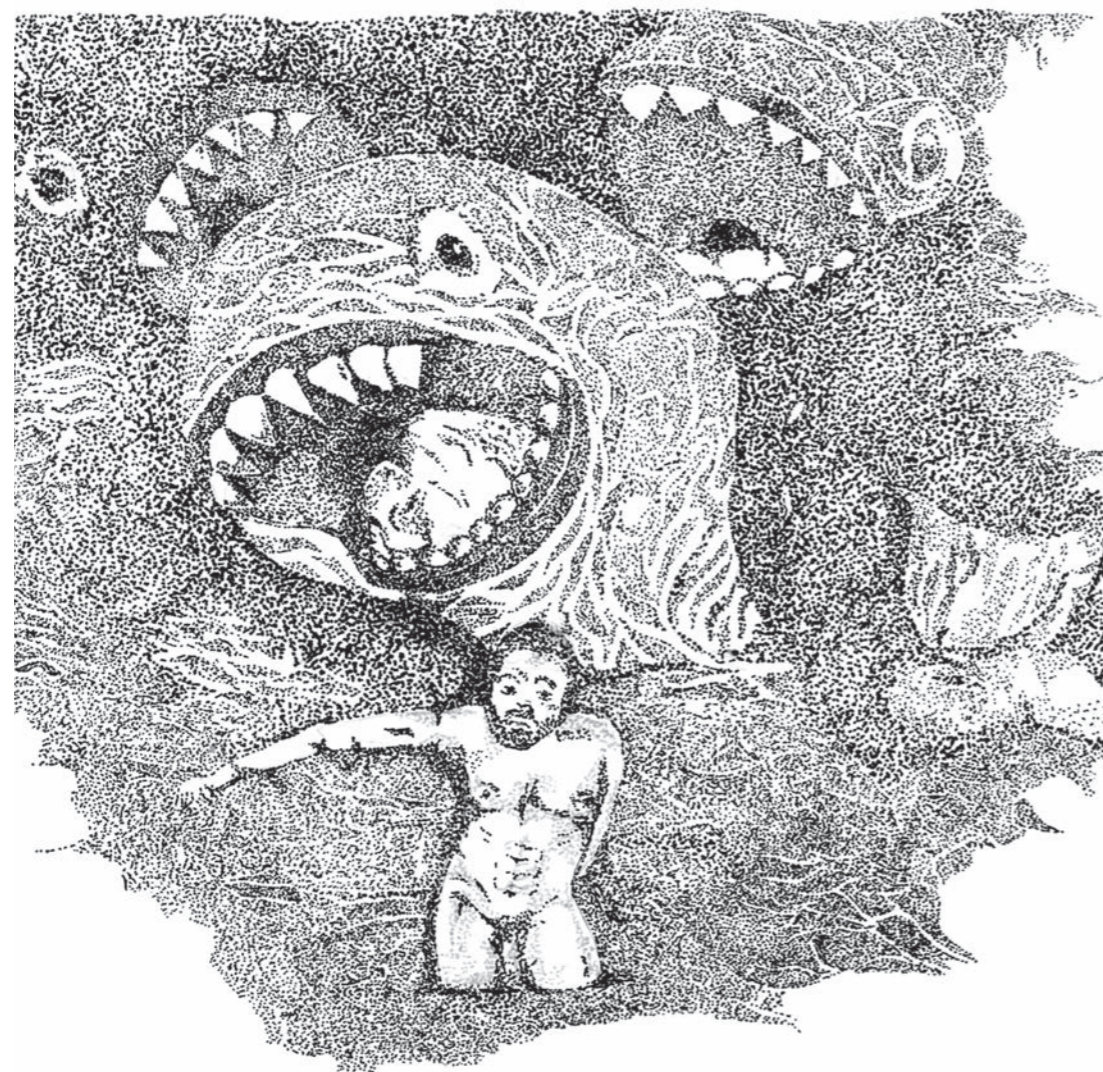
Le style est vif et rapide et sied parfaitement à une narration dynamique et variée, comme le montrent les nombreux dialogues. Parfois, la langue se dote d'une certaine oralité, ajoutant au mordant des mots. On retiendra en particulier les imprécations de la mère, cris d'une folie redoutable qui dévoilent pourtant un irrépressible appel à la vie, à l'amour.

À plusieurs reprises, ce roman fort et sombre pousse le lecteur au plus profond de l'horreur mais celle-ci est toujours transcendée par une poésie dont la beauté est immanquable. La force de l'expression entraîne le lecteur dans une transe lyrique dont il ne ressort pas indemne. Un roman intense et bouleversant.

*« Mais, bientôt, les ombres se regroupèrent autour de lui et l'entourèrent. Elles devenaient folles. Cet homme en chair parmi elles, cet homme qui respirait et suait la vie, c'était l'occasion inespérée de fuir. Elles essayèrent de l'agripper, se glissèrent dans ses cheveux, l'attrapèrent par les jambes, entravaient ses mouvements. C'était comme une nuée de mendiants qui le suppliaient de les emmener. »*



Caroline Balon - Sans titre



Éleonore Scardoni - *Le poissonnier*

*DURA LEX, SED LEX*

# *AU PRESTIGE D'UN MORT*

Par Noëlle Bastin

*Fantôme d'une langue vivante, langue morte à laquelle la nostalgie s'agrippe, c'est au latin que sont adressés ces quelques mots. En même temps que lui, lecteurs, ouvrez la boîte aux lettres françaises.*

*Ixelles, mars 2014*

Lettre à ouvrir

*Dura lex, sed lex*

Cher Latin,

On se côtoie depuis longtemps déjà, toi et moi. Avant même de te rencontrer, j'avais entendu parler de toi, et te parlais sans même m'en rendre compte. On m'avait alors dit, bien avant mon entrée dans le secondaire, qu'il était beau et bon de te connaître, et j'avais pu le constater par moi-même lorsque mes aînés te brandissaient fièrement comme une référence de choix : le sens de certains mots s'éclairait grâce à toi, et cette lueur faisait en même temps briller celui qui t'appelait à notre secours lexical à tous. « Oh, il est si intelligent (*in - dans*) d'évoquer (*ex - hors + vocare - appeler*) le latin pour expliquer notre magnifiquissime (*superlatif*) langue ! »

Alors moi aussi j'ai saisi d'une main ferme ta grammaire, ton lexique, ton histoire, et j'ai ouvert une bouche et des yeux pleins d'admiration attendrie lorsque le français se déshabillait, limpide, dans la clarté de tes étymologies bienfaitrices. À mon tour je t'ai mis dans ma bouche comme (*ut comparatif*) on reçoit l'hostie salvatrice, j'ai mâché et remâché ton vocabulaire (voici son corps et tous ses sens), j'ai sué en portant la croix nécessaire de tes déclinaisons, et je t'ai défendu fiévreusement contre ceux qui proclamaient (*pro + clamare*) que tu ne servais à rien. Durant les six années passées dans le général et celles qui ont suivi à l'université, j'ai chanté tes louanges de la voix angélique et larmoyante qu'ont les vrais croyants. « Le latin forme l'esprit, entretient la mémoire, incite à la rigueur analytique ! » : *anus - orifice par lequel on déverse ce qui n'a plus d'utilité.*

Mais diantre, que lis-je donc sous ma plume ? Fichtre, ai-je vraiment osé écrire ce que je vois se tracer ci-dessus ? Pour qui me prends-je donc, pour associer ton prestige à de la matière fécale ? Oups. (*upsus, i - merde*)

Qui va me taper sur les doigts pour cet outrage ? Les académiciens dans les langes bien pliés desquels tu pourris, ces anges gardiens de la fange française ? Ou bien les grands défenseurs

de la langue qui trouvent que tu l'enrichis parce que tu la ramènes à ses racines, et la rends plus belle (*bellum, i - la guerre*) quand elle contemple son reflet dans ton passé ? Ô Latin (*vocatif*), tu dois être fier de ceux qui se battent pour toi : des croulants conservateurs, et des amoureux abrutis aveuglés par la vieille idylle que tu entretiens avec le français.

Les premiers sont prudents sous leurs sourcils froncés et ébouriffés de pellicules. Ils jugent suspects les mots qui n'émanent pas de toi, qui ne sont pas auréolés de ta superbe. Dans les siècles d'histoire de notre langue, ils n'ont pas hésité à dicter qu'on te réintroduise massivement, quand ils constataient que le locuteur avait d'autres mots que les tiens à la bouche. Ils ont bricolé le français à coups de dictionnaires-traités-conseils-grammaires-manuels, pour qu'il arrête de grandir autant. C'était là son mouvement naturel mais Hé ! souviens-toi d'où tu viens petit, restes-y, surtout ne t'éloigne pas de tes prestigieuses racines, la nouveauté, le progrès, n'ont rien de bon, même s'ils semblent favoriser la compréhension, parfois il vaut mieux ne pas comprendre et rester assis confortablement dans le giron de ses illustres ancêtres, plutôt que de risquer de ternir leur réputation. Du blabla poussiéreux (*blabla, ae - radotage intempestif des peureux*) prononcé par des chiffres molles qui auraient mérité un bon coup de chiffon sur le triple foyer de leur immobilisme.

Je devine ta réaction à la lecture de ces lignes, mon pauvre latin. Tu hausses les épaules, tu déglutis et tu t'avances pour me répondre avec la contenance hautaine que ces longues années de survivance confortable t'ont donnée : « oui, mais il me reste les autres, ceux qui m'aiment parce qu'ils ont foi en mes loyaux services, tout orientés qu'ils sont vers la Beauté de leur idiome, parce qu'ils ont foi en la Magie qu'il y a à déceler mon influence, quand on décortique le langage. » Scalpel ! ton influence sur le corps du français est comparable à celle de mets traditionnels avariés sur des viscères pourtant

avides de nouvelles saveurs. Une sensation de compression suivie de gaz malodorants qui s'échappent subtilement une fois qu'on s'y penche d'un peu plus près. Que tes amoureux transis nous parlent donc de cette Beauté tant chérie, que je puisse leur répondre qu'une langue n'est peut-être pas faite pour être belle. Qu'il est peut-être un tantinet subjectif autant que passéiste que de considérer les restes d'un temple antique comme plus beaux qu'une architecture contemporaine. Que si le faste a de quoi plaire, il est peut-être intéressant de penser parfois en termes d'utilité. Qu'on ne malmène pas mes propos, je ne parle pas ici de rentabilité de la langue, de celle-ci comme d'un produit qu'il faut compacter un maximum pour gagner de la place et du temps. Au contraire, je demande à la langue de se libérer de ces exigences de beauté fade qu'on lui a plaquées sur la peau comme un fond de (la) teint trop épais, trop lourd, trop voyant. Les femmes d'aujourd'hui ne s'encombrent plus de crinolines. Je lui demande de s'affranchir, s'affirmer, s'affoler, de s'en foutre que doigt prenne un g et un t pour rappeler qu'il vient de ton digitum latin. Sais-tu le nombre de graphies de ce type qui ont été réimplantées dans les frais sillons du français ? Tes semences, les fruits pourris de tes mortes entrailles, projetées artificiellement pour faire mourir de l'intérieur une langue qui n'a cessé de réclamer la vie.

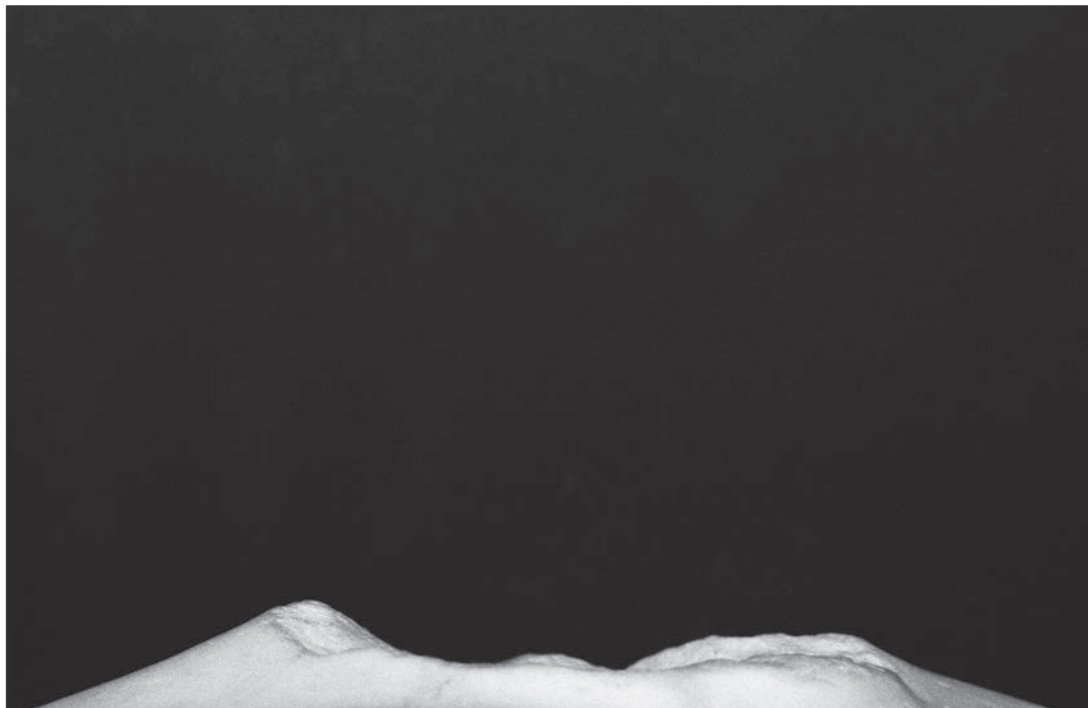
Un jour ou l'autre, pour tout un chacun, il faudra accepter d'avoir fait son temps, d'abandonner le devant de la scène pour le céder à des danseurs plus lestes et inventifs. Pour toi, cette heure est venue. Nous te sommes reconnaissants, Latin, et n'oublierons jamais tes récits, murmurés au coin d'une version, déclamés par un professeur aux doi(gt)s blanchis de craie, ou lus dans des pages que l'on ne cessera de se passer d'yeux pétillants en esprits ravis. Nous te sommes reconnaissants, comme nous le sommes et le resterons à ces aïeux qui nous ont transmis leur histoire et ont tissé nos racines. Aujourd'hui, on respecte leur sépulture, on orne leur souvenir de quelques fleurs. Mais on sait qu'ils ne sont plus

que des os, et l'on doit toutefois bien admettre qu'à la fin de leur vie, enfoncés dans leur fauteuil en velours râpé, il leur arrivait souvent de re-tricoter les mêmes idées décolorées, en se bavant dessus et en ne nous écoutant plus, par surdité... véritable ou feinte.

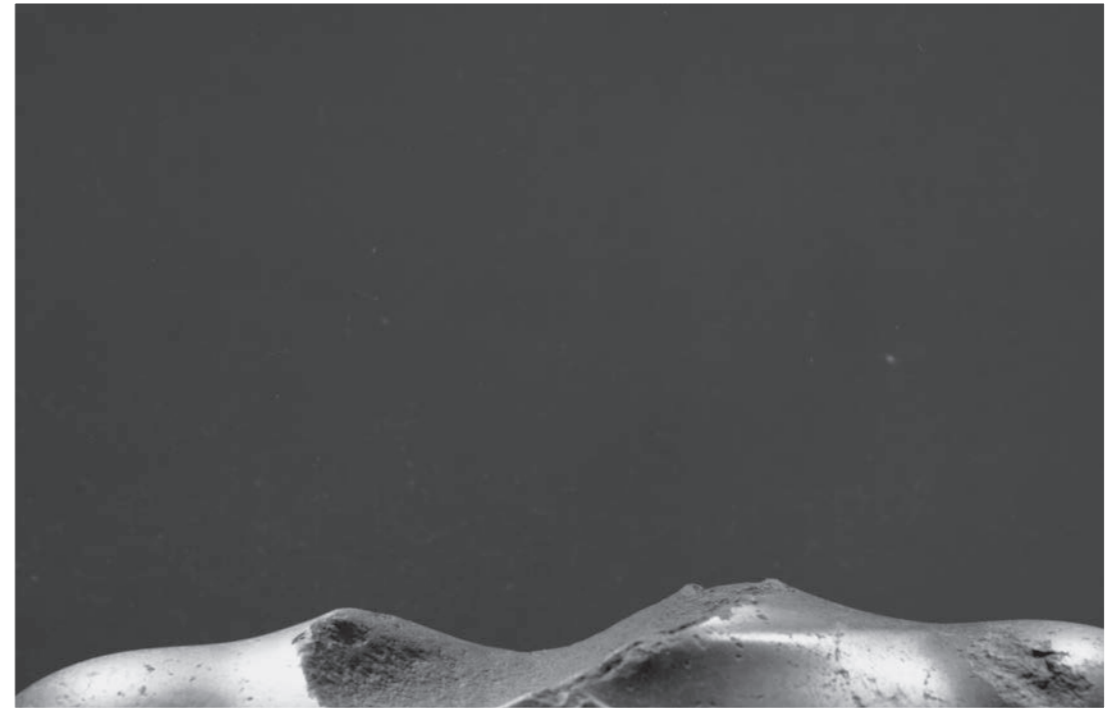
Ô Latin, tu es mort, va-t-en de nos bouches et de nos textes. Aimer notre langue, c'est aimer sa capacité à faire passer des informations. C'est l'aimer en tant qu'outil qui se prête, se passe de bouche à oreille, de bouche en bouche, pour refléter ce qui se trouve de tête en tête. C'est apprécier qu'elle évolue pour coller mieux aux réalités actuelles, d'un monde qui bouge sans cesse, qui n'est plus celui d'il y a mille ans. L'aimer, ce n'est pas servir une langue quand elle devrait, elle, nous servir. Ce n'est pas idolâtrer ce qui la hante, ce fantôme qui n'accepte pas de s'en aller, pour enfin laisser, simplement, communiquer les vivants.

**Cordialement**  
**(cors, cordis + mens, mentis)**  
**mais définitivement,**

Noëlle Bastin



Fabrice Samyn - *Sinai*





Camille Ziswiller - Gravure au sucre et pointe sèche

HISTOIRE(S) ABANDONNÉE(S)

## CITADELLE DE BÉTON

*Construit entre 1889 et 1892 à l'initiative du général Henry-Alexis Brialmont, le fort de Bonnelles fait partie de la position fortifiée de Liège. Celle-ci était destinée à empêcher l'invasion allemande durant la guerre franco-prussienne et ainsi conserver la neutralité de la Belgique. Théâtre de deux guerres mondiales aujourd'hui abandonné, voici son histoire.*

Par Lorène Gruslin

Poème épique

Histoire(s) abandonnée(s)

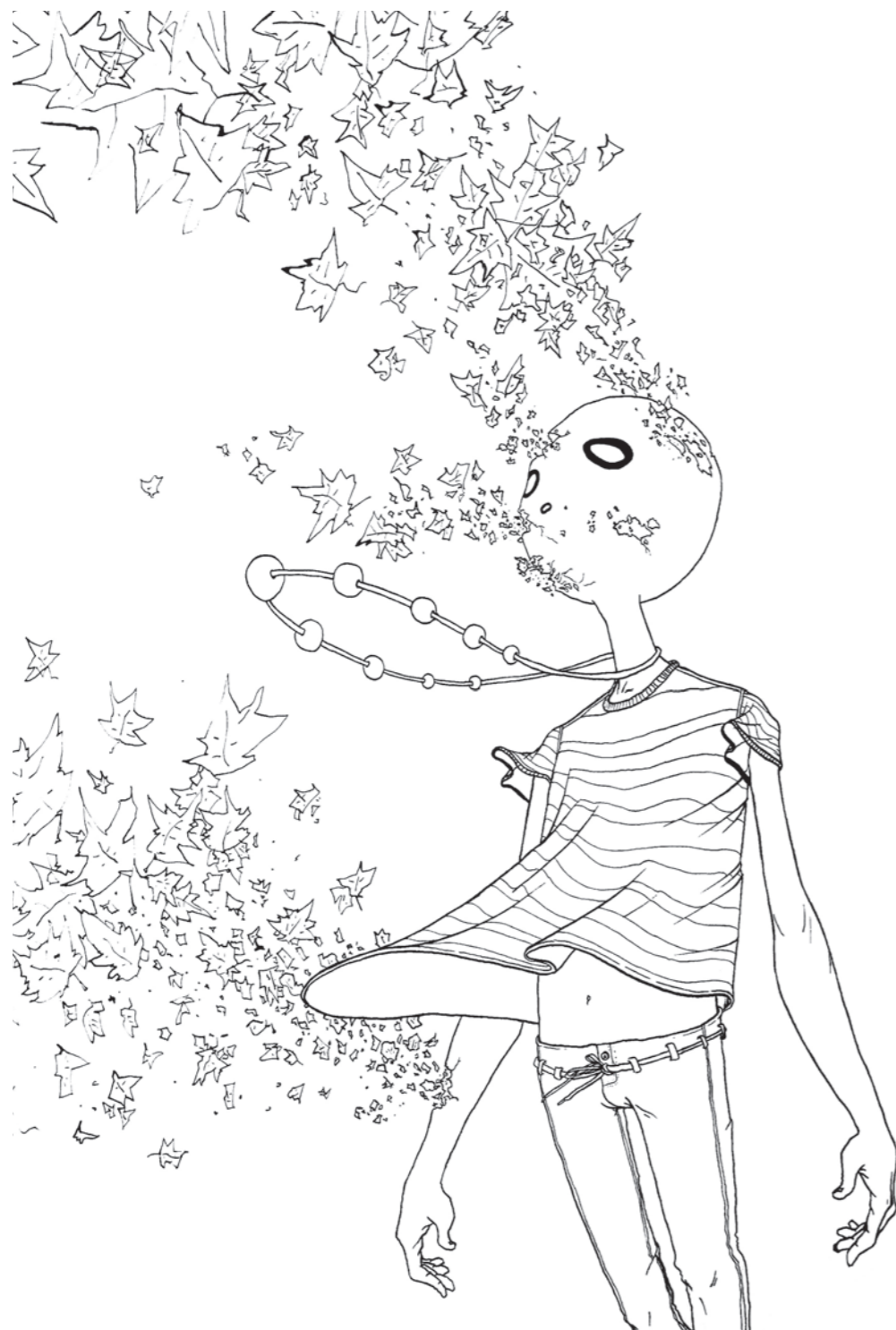
Chante, Clio, les mémoires de notre temps,  
L'illustre passé des terres du Sart-Tilman.  
Au déclin du siècle des machines à vapeur,  
Le Royaume de Belgique, encerclé, prend peur  
Des puissants états voisins assoiffés de guerre  
Et de combats. Douze forts protègent la fière  
Cité ardente, immortel manteau de béton  
Naissant des profondeurs, hissant le pavillon.

Chante, Clio, la bravoure et le courage  
Des soldats oubliés, des héros d'un autre âge  
Ceux de la Première Guerre qui, sans repos,  
Protégèrent au prix de leurs vies nos idéaux.  
Les éclats de canon dans les bois retentissent.  
Les blessés tombent, c'est l'ultime sacrifice.  
Jusqu'à l'aube arrivée le combat ne recule,  
Le rival est trop fort, Bonnelles capitule.  
D'Hanovre, Brandebourg et de Poméranie,  
Cinq milles vaincus dans les lignes ennemies.  
Le fort est assiégé et doit la soumission  
Durant les quatre années de l'Occupation.

Chante, Clio, la résistance déployée  
Par les huit officiers du commandant Charlier,  
Lorsqu'une génération plus tard, de nouveau  
Hélas ! La guerre endormie fait un soubresaut.  
Endroit de refuge pour la population,  
Ce fort était le moins armé de la région.  
Longtemps, il n'a pas résisté aux tirs d'obus  
Et connaît le même sort que sous les poilus.

Aujourd'hui, les pas d'Aurélie y résonnent.  
Les souvenirs du passé, encore, y frissonnent.  
À ses heures perdues ce grand terrain de jeu,  
Fut le tendre lieu de rendez-vous amoureux.  
Sur la pierre la marque du temps écoulé  
Fait écho au son sourd de la porte rouillée.  
Les impacts de balle et vieilles tuyauteries,  
Ces fantômes du fort ne se sont pas enfuis.  
Par l'audace d'un homme, la citadelle,  
Dans un vaste musée, est rendue éternelle.  
Grâce à lui, cet édifice chargé d'Histoire  
À jamais restera gravé dans la Mémoire.





Edouard Blum - Sans titre

## DES FANTÔMES ET DES HOMMES

# NE M'OUBLIEZ PAS

Par Morgane Raveyts

Nous sommes tous dans une certaine mesure effrayés par l'inéluctable confrontation qui nous opposera à la faucheuse, cet impitoyable bourreau. Et c'est tout naturellement que nous mettons en œuvre des stratagèmes pour tromper notre cruel destin, que nous nous ingénions à rendre cette sentence finale un peu moins... définitive. Résignés à l'impossibilité d'une immortalité physique, l'homme a commencé à rêver à une immortalité plus raisonnable : la postérité. Mais encore faut-il l'atteindre, et elle reste pour beaucoup une chimère.

Sans en détenir le monopole, le monde artistique est étroitement lié à ce concept de postérité. L'aspiration à la célébrité, qui sert de moteur à tant d'écrivains, notamment, connaît sa consécration ultime dans la gloire posthume. Quelle renommée plus grande que celle qui défie la mort et traverse les âges ?

Oui, c'est un souhait bien peu original que de vouloir embrasser la célébrité. Plusieurs écrivains ont vécu dans l'ombre, dans l'anonymat, et ne sont passés dans la lumière qu'après leur trépas. Simulacres sous le feu des projecteurs, ils existent encore aujourd'hui dans les lignes de leurs écrits, mais c'est une voix figée qui nous parvient. L'envie de redonner la parole à ces auteurs m'est venue, et c'est dans ce but que je vous livre le récit qui suit.

Frustrée donc par le fait que les principaux auteurs concernés par la postérité ne soient plus là pour partager leur expérience, je me suis finalement résolue à employer une méthode radicale pour trouver des réponses. Chers lecteurs, aussi fou que cela puisse paraître, j'ai décidé de demander l'aide d'un médium pour entrer en contact avec des écrivains morts ! Après tout, le XIXème siècle a vu son lot d'interviews posthumes dans les revues, pourquoi ne pourrais-je pas m'essayer à l'exercice ? Grâce à internet, cet outil si précieux lorsqu'on souhaite s'éloigner des sentiers battus, j'ai déniché le nom d'une personne qui m'a semblé digne de confiance. Oh, mais je sais ce que vous pensez !

-Hah, digne de confiance ?, ricanez-vous intérieurement. Elle prend les séries télévisées pour de la réalité, celle-là ! -Sachez que je vous entends rire d'ici. Mais sachez aussi que j'ai été très méticuleuse dans mes recherches et que je n'ai pas choisi le premier charlatan venu. Ce spirite se nomme Sigmund Fraude et il est le descendant d'une longue lignée d'adeptes des sciences occultes. Je n'ai bien sûr pas manqué de prendre connaissance de plusieurs témoignages le concernant. Et, croyez-le ou non, tous se sont avérés positifs. M. Fraude aurait ainsi aidé plusieurs dizaines de personnes à entrer en contact avec des morts, et ces personnes se disent toutes très satisfaites de ses services. Je n'ai donc pas hésité à solliciter son aide et, après quelques échanges par mail, je me suis rendue chez lui pour entamer une séance de spiritisme.

Une fois arrivée, je sonnai trois fois, comme il me l'avait indiqué. L'homme qui m'ouvrit était un petit vieux barbu, portant le costume et le nœud papillon. Cela ne fit que me conforter dans l'idée que j'avais affaire à un homme sérieux et je me sentis tout de

suite à l'aise. Après l'échange des quelques politesses de rigueur, nous nous sommes installés dans son salon, où je ne fus pas déçue par le décor. Je me serais crue dans une pièce isolée hors du temps, entourée de bibelots plus mystiques les uns que les autres, le tout plongé dans une lumière quelque peu tamisée. Entre tous ces parchemins, pierres, pendules et autres bizarreries, je m'attendais (ou espérais) que pour notre séance, il se serve d'un outil extraordinaire. Je fus donc naturellement un peu déçue lorsque je le vis s'installer devant un ordinateur. Il m'expliqua que le meilleur moyen pour communiquer avec les morts était de les laisser prendre possession de ses mains pour qu'ils écrivent ce qu'ils souhaitent partager avec nous. Devant mon étonnement, il m'assura que même les esprits les plus antiques avaient évolué avec le temps et avaient appris à se servir d'un clavier moderne. Je le crus sur parole et nous commençâmes notre affaire. Je lui tendis une liste de noms représentant les écrivains que je souhaitais contacter pour discuter de cette idée si convoitée, la postérité. J'avais réduit cette liste à trois auteurs ayant vécu à des périodes différentes : Franz Kafka, John Kennedy Toole, et Stieg Larsson. J'étais inquiète par les nationalités différentes de ces hommes de lettres, mais je fus tout de suite rassurée par M. Fraude qui m'expliqua que la traduction se faisait d'elle-même entre le monde des morts et le monde des vivants. J'observai en silence alors qu'il inspira profondément et ferma les yeux. Comme nous l'avions convenu, j'attendis quelques minutes avant d'énoncer les questions que j'avais préparées à l'intention des trois défunts. Je retranscrivis ici mes questions et les réponses que je vis apparaître sur l'écran de M. Fraude, tandis que celui-ci gardais les yeux clos et tapait frénétiquement.

*MOI*

Esprits, êtes-vous là ? (J'avais décidé de commencer de manière très classique.)

*EUX*

Oui, nous avons tous répondu à ton appel.

*MOI*

Je vous en remercie du fond du cœur. Vous avez tous les trois atteint la célébrité après votre mort et c'est de cela dont je souhaite vous parler. Je m'adresse en premier à M. Kafka. Comme vous le savez, vous avez, peu de temps avant votre décès, écrit une lettre à votre grand ami Max Brod. Dans celle-ci, vous lui demandiez de détruire tous vos écrits. Mais il n'en fit rien, bien au contraire. Il s'est activement employé à faire connaître votre œuvre et votre nom, et vous êtes finalement devenu un des auteurs les plus respectés du 20ème siècle. Alors tout le monde aimerait savoir : étiez-vous sérieux lorsque vous avez donné ces dernières instructions ?

*FRANZ KAFKA*

J'étais très sérieux, je vous l'assure ! J'étais d'ailleurs fort contrarié en voyant, depuis l'au-delà, mon souhait ainsi ignoré ! Beaucoup de mes œuvres n'étaient pas achevées et je ne les aurais jamais fait connaître au public en l'état. Néanmoins, je dois bien admettre que de voir mon succès grandissant a réussi à adoucir ma colère. Il semble que malgré les imperfections de ces travaux, la critique ait su reconnaître ma véritable valeur. Et ce sentiment de reconnaissance est loin d'être désagréable, même lorsqu'on ne fait plus partie des vivants.

*MOI*

Je suis ravie de voir que vous ne gardez pas de rancœur. Après tout, la reconnaissance est une chose tant recherchée par les artistes et elle est si difficile à obtenir. M. Toole en sait quelque chose, n'est-ce pas ?

*JOHN KENNEDY TOOLE*

Je ne vous le fais pas dire. Mes contemporains n'ont très certainement pas été tendres avec moi.

*MOI*

Votre histoire n'est effectivement pas joyeuse. Alors que vous n'étiez qu'un jeune homme débordant d'ambition et d'illusions, vous avez tenté de faire publier votre roman La conjuration des imbéciles, que vous considérez comme votre chef-d'œuvre.

*JOHN KENNEDY TOOLE*

Et malheureusement j'ai été confronté à la difficulté de percer dans le milieu. Les refus auxquels j'ai dû faire face m'ont frappé de plein fouet.

*MOI*

Ha, mais ce n'est pas facile de se faire connaître (ou reconnaître)! La sagesse populaire vous aurait dit : « Si tu aimes la gloire, apprend à souffrir ».

*JOHN KENNEDY TOOLE*

Malheureusement je n'ai jamais appris à souffrir et, de désespoir, je me suis suicidé.

*MOI*

À seulement trente-et-un an, si je ne m'abuse. Votre mère endeuillée fut plus persévérante que vous et elle est parvenue à convaincre un éditeur de la qualité de votre travail. Le reste appartient à l'histoire : un succès immense et immédiat, le Prix Pulitzer de la Fiction et la consécration en tant que classique de la littérature américaine. Alors, je ne veux pas retourner le couteau dans la plaie, mais tout le monde se le demande : regrettez-vous d'avoir mis fin à vos jours si tôt?

*JOHN KENNEDY TOOLE*

Il n'est pas aisé d'imaginer la vie que j'aurais pu connaître si j'avais été plus patient sans éprouver quelques regrets, cela va de soi. Je me suis privé de toutes mes chances de mon

propre chef. Cela peut sembler excessif, comme le signe d'une sensibilité trop exacerbée. Mais vous savez, par leur refus, les éditeurs n'ont pas seulement ignoré mon œuvre mais mon existence toute entière. J'ai toutefois ressenti une grande joie et une grande fierté en constatant le succès de mon roman depuis l'autre monde. J'éprouve une très grande gratitude envers ma mère pour cela. Mais le bonheur terrestre est à privilégier au bonheur posthume et je conseillerais aux jeunes artistes actuels de ne surtout jamais abandonner.

*MOI*

C'est un très beau message que vous nous livrez-là. Et je tiens à vous féliciter personnellement pour votre talent puisque personne d'autre n'a jamais eu l'occasion de le faire. Mais avant de continuer cette interview, je ne peux m'empêcher de vous demander : vous nous dites que vous pouvez observer ce qui se passe sur terre, même étant mort. Alors, pouvez-vous nous dire à quoi ressemble la mort? La question se pose depuis la nuit des temps et je serais aux anges si je pouvais livrer à mes lecteurs cette information exclusive!

*EUX*

Nous sommes navrés, mais nous ne sommes pas autorisés à vous en dire plus. Nous vous demanderons d'éviter ce type de questions, s'il-vous-plait.

*MOI*

...Très bien, je m'abstiendrai. (Je ne parvins pas à retenir une pointe de déception dans ma voix.) Je continue donc mon petit interrogatoire. M. Larsson, vous avez eu la déveine de mourir très peu de temps après avoir déposé vos manuscrits chez votre éditeur. Votre trilogie Millenium a donc été publiée après votre mort et est très vite devenue un best-seller. Comment vous sentez-vous face à cela?

*STIEG LARSSON*

Et bien je dois l'admettre, je ressens un grand sentiment d'injustice. Je suis conscient de ne pas avoir été vraiment à plaindre de mon vivant. J'ai mené une carrière pleine de succès et je suis fier de ce que j'ai accompli, mais tout de même, quelle déception de mourir avant de pouvoir assister au plus grand de mes succès!

*MOI*

Oui je comprends que cela doit être frustrant. Je suis personnellement une grande fan de votre œuvre et je suis moi-même dépitée de savoir qu'aucune suite ne verra jamais le jour. Je voudrais d'ailleurs vous parlez de ce fameux 4ème tome que vous n'avez pas eu le temps de finir, pour le plus grand malheur de vos admirateurs. Votre famille a choisi de ne pas publier le manuscrit inachevé. Que pensez-vous de cette décision ?

*STIEG LARSSON*

J'en suis très satisfait. Je pense qu'il est préférable de ne pas risquer de publier un tome qui pourrait décevoir les lecteurs. La fin du troisième tome offrait une sorte d'aboutissement et je crois qu'il est préférable de s'y tenir.

*MOI*

Pensez-vous que votre mort prématurée ait eu un impact sur les ventes de vos livres ?

*STIEG LARSSON*

C'est à n'en pas douter ! J'aime à penser que mon succès aurait été équivalent sans cet incident, mais il est évident que le public raffole de ce genre d'histoire tragique. Je ne pense pas que mes lecteurs auraient moins apprécié mes récits si j'étais encore vivant, mais mon décès a très certainement aidé à faire connaître mon nom.

*MOI*

Et vous, MM. Kafka et Toole ? À votre avis, quel impact a eu votre mort sur votre succès ?

*FRANZ KAFKA*

Pour être honnête, je pense que ce n'est pas tant ma mort que les efforts de mon ami pour me faire connaître qui ont contribué à ma renommée.

*JOHN KENNEDY TOOLE*

Je pense également que la persévérance de ma mère est le principal facteur. Si j'avais dépensé autant d'énergie qu'elle,

j'aurais probablement réussi à me faire connaître moi-même. Mais, bien-sûr, un sort dramatique est toujours une excellente stratégie pour gagner du lectorat. Peut-être mon suicide a-t-il significativement accru mes chances d'accéder à une célébrité qui a survécu à mon époque.

*MOI*

Eh bien merci pour ces réponses honnêtes. Mais même si vos morts ont pu donner un coup de pouce à vos carrières d'écrivains, cela ne diminue en rien la qualité de vos écrits, soulignons-le. J'aimerais encore aborder un sujet avec vous. Diderot a dit : « On ne pense, on ne parle avec force que du fond de son tombeau : c'est là qu'il faut se placer, c'est de là qu'il faut s'adresser aux hommes. » Que pensez-vous de cette phrase ? Estimez-vous que la postérité d'un artiste soit plus importante que le succès de son vivant ?

*JOHN KENNEDY TOOLE*

Voilà une question bien délicate ! Tous les artistes aspirent quelque part à une renommée qui leur survivra, qu'ils l'admettent ou non. La question est de savoir s'ils désirent celle-ci plus ardemment que le bonheur. J'ai tant désespéré d'être reconnu que je suis tombé dans la dépression. Certains me diraient que l'écriture en soi aurait dû me procurer une félicité suffisante, sans que le regard des autres n'importe. Mais ma volonté de toucher la notoriété a surpassé ces considérations. Aujourd'hui, on peut lire en préambule de mon roman une citation de Jonathan Swift : « Quand un vrai génie apparaît en ce bas monde, on le peut reconnaître à ce signe que les imbéciles sont tous ligués contre lui. ». Cela me flatte énormément, mais parallèlement, cela m'attriste aussi.

*STIEG LARSSON*

J'estime également que le bonheur joue un rôle important. Finalement, j'ai connu une belle vie et, même si j'aurais souhaité vivre un peu plus longtemps pour profiter de mon succès, je pense que si j'avais pu avoir l'assurance d'une postérité éternelle en échange d'une vie malheureuse, j'aurais refusé.

*FRANZ KAFKA*

Lorsque j'étais vivant, savoir ce qu'il adviendrait de mon nom après mon décès m'importait peu. Je pense qu'il vaut mieux

essayer d'exceller autant qu'on le peut dans les domaines qui nous passionnent et laisser faire les choses d'elles-mêmes. Si vous avez du talent, vous serez remarqués tôt ou t...

?

Je me permets de vous interrompre ici. Je n'ai pas été invité à votre petite discussion mais je pense que vous ne m'en voudrez pas d'intervenir.

*MOI*

Mais... Qui êtes-vous?, demandai-je d'une voix pleine de stupeur en voyant ces mots apparaître sur l'écran.

?

Mon nom est Georges William MacArthur Reynolds. Avez-vous déjà entendu parler de moi, jeune fille?

*MOI*

Hum... et bien...

*GEORGES WILLIAM MACARTHUR REYNOLDS*

Non? Voilà bien mon malheur! Et voilà bien la raison de mon intrusion! Je vous informe que ma carrière littéraire fut très prolifique et que de mon vivant, j'étais considéré comme l'écrivain le plus populaire de mon époque. Et cela me désole de voir mon nom ainsi tombé dans l'oubli. Alors pour répondre à votre question, oui, il est très agréable d'être acclamé par ses contemporains. Mais ma mort serait tout de même plus douce si mon souvenir ne s'effaçait pas de la sorte. Et j'en veux un peu à mes compatriotes de ne pas avoir mieux transmis mon œuvre. Je me pose la question: sur quoi se construit la célébrité posthume? Peut-être que si j'avais eu une vie ou une mort plus mémorables, mon œuvre le serait également?

*MOI*

Et bien je vous remercie de votre intervention. Vous soulevez en effet un point important, celui des facteurs de la célébrité. Vous précisez que votre carrière littéraire fut très prolifique. Cela me pousse à me demander si, pour survivre dans les

mémoires, il ne vaut pas mieux avoir écrit une ou quelques œuvres qui se démarquent des autres. Peut-être l'ensemble de votre production était-elle très bonne, mais que vous n'êtes pas parvenu à écrire un classique, un livre auquel tout le monde songerait en entendant votre nom? Il n'est pas donné à tout le monde d'être Balzac, après tout.

*GEORGES WILLIAM MACARTHUR REYNOLDS*

Peut-être avez-vous partiellement raison. Mais je pense que ce n'est pas le seul facteur à prendre en compte. Qui pourrait réellement prétendre comprendre et prévoir les faveurs du public?

*MOI*

Personne, cela est vrai. Il y a des artistes qui ont trouvé une certaine complaisance en adoptant une posture d'artiste torturé, de poète maudit et dont le génie n'est pas apprécié à sa juste valeur. Pour ceux-là, la souffrance devient le pendant d'un processus de création, une source d'inspiration. Mais dans une certaine mesure, ces écrivains se sont servis de leur malheur pour toucher le public, c'est une forme de manipulation.

*GEORGES WILLIAM MACARTHUR REYNOLDS*

Mais quel doux destin que celui du poète maudit si c'est là le prix à payer pour atteindre la gloire! Si ces artistes croyaient à la survie de l'âme dans un monde céleste, peut-être étaient-ils prêts à la sacrifier, à se damner pour une survie intellectuelle dans notre monde terrestre, pour une renommée qui ne périrait pas avec eux. Et comment pourrais-je les en blâmer? Que ne donnerais-je pas pour raviver le souvenir de mon nom?

*MOI*

Mais n'oublions pas que malédiction littéraire ne rime pas forcément avec postérité. La seule chose qu'un artiste puisse faire, finalement, est de croire en son propre talent. Il lui faut bien cette assurance s'il veut convaincre les autres de sa valeur. Eh bien, je vous remercie tous d'avoir accepté de vous exprimer pour mes lecteurs. Je ne vous retiens pas plus longtemps, peut-être avez-vous d'autres choses à faire en tant que morts.

Ils me dirent tous au revoir et soudainement, M. Fraude rouvrit les yeux et sembla regagner ses esprits. Il me demanda si j'étais satisfaite de mon entrevue et je ne pus que le remercier chaleureusement. Je rentrai chez moi, où je ne pus m'empêcher de ressasser ces événements incroyables. Je me rends bien compte qu'il y a encore bien d'autres questions que j'aurais pu leur poser. Il s'agit d'un sujet vaste et complexe. Mais je suis contente d'avoir donné à ces auteurs la possibilité de se manifester.

Beaucoup de points d'interrogation subsistent encore autour de la postérité et des paramètres qui la rendent possible. Je vous laisse, chers lecteurs, vous faire votre propre opinion et vous quitte sur la même question que j'ai posé à ces célèbres écrivains : Préféreriez-vous une vie de misère, mais avec l'assurance d'entrer à jamais dans l'histoire, ou une vie paisible, mais dénuée de reconnaissance ?

**POUR PROLONGER LA RÉFLEXION**

**BRISSETTE** Pascale, *La malédiction littéraire: du poète crotté au génie malheureux*, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, coll. "Socius", 2005.

**HEINICH** Nathalie, *La gloire de Van Gogh : Essai d'anthropologie de l'admiration*, Les éditions de minuit, coll. « Critique », 1992



Tristan Léon - Phantom

DES FANTÔMES ET DES HOMMES

# FANTÔMES EN SÉRIES

Par Morgane Raveyts

*Nous savons tous ce qu'est un fantôme. Ce mot peut évoquer dans les esprits des images variées, mais il est indéniable qu'il existe un imaginaire commun autour de ce mot. Des siècles de représentations dans la littérature et les arts ont aidé à façonner et à développer cette figure dans la culture populaire, figure qui aujourd'hui encore n'a de cesse d'inspirer et de fasciner. Et, puisque le public est si friand de ces histoires de revenants, c'est tout naturellement que le petit et le grand écran ont pris à notre époque le relais pour les lui conter. Les séries télévisées ont particulièrement retenu mon attention. Ce phénomène, qui s'est si confortablement installé dans nos habitudes, est un très bon moyen de toucher les masses et contribue très certainement à construire une culture collective. Quelle est, aujourd'hui, la vision des fantômes diffusée par ce média ? Je vous propose un rapide panorama, subjectif et non exhaustif, mais peut-être suffisant pour se faire une idée des représentations qui sont actuellement transmises.*

Si l'on se penche attentivement sur l'image du fantôme, on se rend compte qu'il peut être envisagé sous divers aspects. On s'accorde généralement pour le définir comme l'esprit d'un mort qui ne parvient pas à passer de l'autre côté. Pour certaines raisons, il reste attaché au monde des mortels, avec lequel il peut interagir avec plus ou moins de liberté. Il apparaît aux yeux de ceux qui peuvent le voir sous son ancienne forme corporelle ou sous une forme floue et blanchâtre (à la manière du célèbre Casper, par exemple). Les séries télévisées nous proposent des variations autour de ce thème, mais aussi des tendances communes. Cet article distinguera deux manières principales de faire intervenir le fantôme dans ces séries : soit il entre en communication avec un médium, soit il est là pour hanter une personne ou un lieu.

#### LA FIGURE DU MÉDIUM DANS LES SÉRIES

Un point commun que l'on retrouve dans un grand nombre d'histoires de fantômes est que les revenants ne sont pas visibles par n'importe qui. Le commun des mortels n'a pas cette capacité de communiquer avec l'au-delà, qui requiert des compétences particulières. Il n'y aurait donc que quelques personnes, dotées d'un don extraordinaire, qui seraient en mesure de percevoir l'imperceptible. Ces individus sont appelés des médiums et ils représentent en quelque sorte un chaînon manquant entre le monde des morts et le monde des vivants. Il va de soi que la fiction en générale et les séries télévisées en particulier se sont emparées de cette figure hors du commun, élu parmi le vulgum pecus, pour en faire un personnage central. Les deux exemples les plus connus sont Ghost Whisperer (diffusée aux Etats-Unis entre 2005 et 2010) et Médium (diffusée aux Etats-Unis à la même période, entre 2005 et 2011). Je vous les présente car ils permettent de mieux visualiser la figure du médium.

La première série relate les aventures de Mélinna Gordon, une jeune femme ayant la capacité

de voir les morts et de communiquer avec eux. Dans ce cas-ci, les esprits ne parviennent pas à se délier de notre univers car ils ont des regrets ou parce qu'ils ont laissé une chose inachevée derrière eux. Le rôle du médium est alors de les aider à résoudre leurs problèmes pour qu'ils puissent reposer en paix, passer dans l'au-delà. Le plus souvent, cela consiste à communiquer un message aux proches du défunt.

Médium donne une image différente de ces personnes qui communiquent avec les morts. Les dons d'Allison Dubois sont plus confus, moins faciles à interpréter. La jeune femme est capable de voir et de parler avec des fantômes, sans vraiment savoir ce qui les retient. Mais c'est surtout par le biais de ses rêves qu'Allison semble communiquer avec le monde des morts. Des rêves qui lui montrent le passé ou le futur, qui l'aident à résoudre des enquêtes de meurtre, mais qui se révèlent bien souvent difficiles à déchiffrer et qui peuvent parfois la mener sur de fausses pistes. Dans ce cas, la mission n'est plus d'aider les esprits des morts à communiquer avec leurs proches, mais bien d'arrêter des personnes malfaisantes qui ont commis un crime. Et Allison Dubois semble plutôt être le jouet de ses visions qui lui délivrent des messages subliminaux si délicats à élucider qu'il est souvent trop tard pour sauver les personnes en danger.

En parallèle à ces deux séries phare du genre, on peut également citer Haunted, Dead Zone, Missing ou Raines. Autant de séries américaines axées sur le même sujet. Comment expliquer un tel succès ? Plusieurs facteurs peuvent être envisagés.

Le premier serait tout simplement le potentiel du médium à camper un héros. Il possède un statut d'élu, de personne élevée au-dessus de la masse par son talent exceptionnel. On ne sait pas pourquoi il a obtenu ce don, mais on sait généralement comment : par transmission héréditaire, comme c'est le cas dans Ghost Whisperer et Médium, ou des suites d'un accident. Cela donne l'impression

qu'une mission lui incombe, qu'il est le gardien d'un équilibre entre deux mondes. Il est incapable de vivre une vie normale. Le protagoniste n'a pas choisi cette proximité avec les esprits et il ne peut s'y soustraire. Il doit faire son devoir et servir d'intermédiaire dans une société sceptique et dubitative qui le rejette parfois de manière violente. Voilà tous les ingrédients nécessaires au fondement de tout bon héros : un pouvoir extraordinaire que le protagoniste est forcé d'accepter malgré le désir de vivre une vie normale et qui ne laisse d'autres choix que de mener une existence d'abnégation, en mettant les besoins des autres avant les siens. Une recette, certes pas neuve, mais qui rencontre toujours son succès auprès du public.

Un deuxième facteur serait la capacité de séduire un public large et varié. Ce type de séries peut plaire aussi bien aux amateurs de paranormal qu'aux plus pragmatiques d'entre nous. Ce ne sont finalement pas les fantômes qui sont sur le devant de la scène mais le médium. On met avant tout l'accent sur la dimension humaine du personnage. Par exemple, dans de nombreuses séries, le médium met ses dons au service d'enquêtes criminelles, et on retrouve alors une variante de ces séries policières qui sont si populaires.

Ces histoires peuvent donc toucher autant les sceptiques que les fervents convaincus. Les deux héroïnes de Médium et Ghost Whisperer sont inspirées de personnes réelles qui prétendent être d'authentiques médiums. Mais malgré cet ancrage dans la réalité, les deux séries se présentent comme des fictions. Il importe donc peu que le spectateur croit ou non à la possibilité de communiquer avec les morts.

Une dernière raison pouvant expliquer l'engouement pour ces histoires est la place qu'elles laissent à la religion. Destinées avant tout à un public américain, et donc extrêmement hétéroclite, ces séries ne peuvent se permettre de négliger cet aspect. Le médium et le lien avec l'au-delà qu'il représente ne

sont absolument pas contradictoires avec une croyance religieuse. La preuve en est ce mouvement né aux Etats-Unis au XIX<sup>ème</sup> siècle, le spiritualisme moderne anglo-saxon qui, tout en se fondant sur la croyance en Dieu, proclamait la possibilité d'entrer en contact avec les défunts. Et ces programmes télévisés ne se risquent jamais à décrire ce qu'il y a après la condition de fantôme. Pour illustrer cela, on peut citer la série Dead Like Me.

L'histoire est centrée autour d'un groupe de personnes qui sont mortes mais qui, plutôt que de passer de l'autre côté, deviennent des faucheurs. Ils sont chargés de trouver des personnes sur le point de mourir, de séparer leurs âmes de leurs corps et de les escorter jusqu'à ce que celles-ci puissent rejoindre le monde des morts. Ils peuvent être rapprochés du rôle de médium, puisqu'ils sont les seuls capables de voir les âmes des défunts. Ils représentent de toute façon le lien entre la vie et la mort.

Comme pour les autres séries, personne ne sait ce qui arrive aux esprits une fois passés de l'autre côté. Il est simplement question d'une lumière qui les attire et les emporte définitivement. Mais la particularité de Dead Like Me réside dans le fait que les morts voient chacun quelque chose de différent au moment de la transition, qui semble être nourri par leurs croyances personnelles. Belle manière de souligner notre inaptitude à deviner ce que nous réserve la mort (ou plutôt, la mort définitive) et de n'exclure aucune confession.

#### LES LIEUX HANTÉS DE LA TÉLÉVISION

Si certains pensent que l'esprit des morts ne se manifeste pas à n'importe qui, d'autres supposent plutôt qu'il ne se manifeste pas n'importe où. L'idée qu'une maison ou tout autre bâtiment puisse être hanté par ses morts persiste depuis longtemps. Il s'agit d'un thème exploité d'innombrables fois par les récits d'horreur et avec lequel nous sommes tous coutumiers. Mais certains



sujets, pour revisités qu'ils soient, ne cessent jamais de fasciner. En témoigne notamment des séries comme *American Horror Story* (diffusée aux Etats-Unis depuis 2011) ou *Kingdom Hospital*.

Par la comparaison de ces différents cas des maisons hantées, on se rend compte que la vision des fantômes occupant ces lieux peut varier de manière significative, que les esprits des morts ne sont pas assujettis aux mêmes règles selon les histoires. Mais ce type de malédiction prend toujours racine dans d'abominables accidents ou meurtres du passé, qui confèreraient à la zone touchée une essence négative, voire diabolique. C'est cette essence qui empêcherait les morts de rejoindre leur royaume et les condamnerait à rester enchaînés à l'emplacement qui fut témoin de leur trépas.

*American Horror Story* est une anthologie, la série raconte une histoire d'horreur différente dans chaque saison. C'est sur la première, intitulée *Murder House*, que nous nous concentrerons, puisque c'est elle qui traite des maisons hantées. Dans le genre, l'intrigue de base est on ne peut plus banale : après avoir traversé certaines épreuves, les membres d'une famille décident de déménager pour commencer une nouvelle vie. Mais cela ne sera bien entendu pas chose aisée puisque qu'ils apprennent que leur nouvelle demeure a été le témoin de morts violentes. Un personnage externe tente de les prévenir du danger, avertissement bien évidemment ignoré. À ce stade, tous les téléspectateurs savent que mal leur en prendra d'avoir accordé si peu d'importance à cette mise en garde ! Quiconque est un minimum familier avec les schémas narratifs des récits fantastiques sait que l'on ne doit jamais se moquer des avertissements. Mais il est vrai que des personnages plus prudents et plus attentifs aux signaux d'alertes rendraient l'histoire beaucoup moins intéressante.

La famille Harmon découvre donc petit à petit que leur demeure est hantée par un

certain nombre de fantômes qui ne leur veulent pas forcément du bien. Et ce concentré d'énergies négatives ne fait qu'en appeler d'autres. Les événements tragiques se succèdent et chaque personne qui perd la vie à cet endroit devient un fantôme qui ne peut quitter les lieux en aucune circonstance, si ce n'est le jour d'Halloween. Ces fantômes peuvent choisir auprès de qui ils sont visibles et peuvent interagir physiquement avec le monde matériel, à tel point qu'ils mettent parfois un certain temps à comprendre qu'ils sont morts. Ils n'ont aucun moyen de passer dans l'au-delà et sont, par conséquent, réellement prisonniers. La représentation de ces revenants est donc très différente de celle évoquée précédemment.

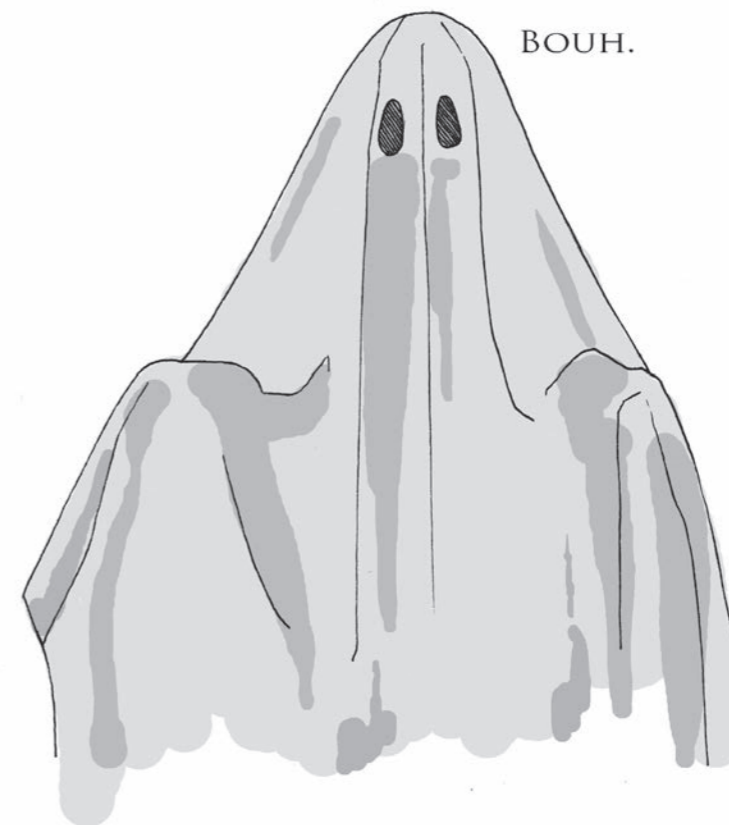
La deuxième série abordant la thématique des bâtiments hantés est cette fois-ci d'origine danoise. Il s'agit de *Riget*, créée par le célèbre Lars Von Trier, diffusée entre 1994 et 1997. Une adaptation, intitulée *Kingdom Hospital*, a été réalisée par le tout aussi célèbre Stephen King et diffusée en 2004. Cette fois encore, le terrain est hanté en raison d'horribles événements qui s'y sont produits autrefois. Ce mélange de série hospitalière et fantastique développe une trame pleine de mystère qui souligne la lutte entre le bien et le mal. Malgré le lot d'événements étranges qui touchent l'hôpital, de nombreux personnages se montrent dubitatifs envers le caractère paranormal de ces incidents. Car, encore une fois, dévoiler la vérité n'est pas à la portée du premier venu. Seules des personnes possédant des capacités surnaturelles, des personnes dans le coma (on retrouve ici une idée courante, celle qui veut que la léthargie peut nous rapprocher de la frontière séparant le monde des morts de celui des vivants) et des personnes souffrant de déficience mentale ont la capacité de percevoir des éléments qui échappent aux autres. On comprend alors que, même si les incidents étranges peuvent être remarqués par tous, seuls certains parviennent à comprendre le phénomène de manière plus profonde.

Ces mises en scène du fantôme autour du médium ou du lieu hanté ne sont bien sûr pas

les seules. Il existe d'autres séries télévisées qui mettent les spectres sur le devant de la scène. On peut citer le programme *Supernatural*, qui nous fait suivre les traces de deux frères chasseurs de créatures surnaturelles en tout genre. Les auteurs puisent leur inspiration dans de nombreux récits, contes, mythologies et même dans la Bible. Il n'est donc pas surpre-

#### LE FANTÔME AUX ETATS-UNIS... ET AILLEURS

La majorité des séries présentée jusqu'alors est américaine. Ce n'est pas surprenant puisque ce pays domine incontestablement le marché. Pourtant, les séries européennes sont bel et bien présentes. Seulement



Charlotte de Stree, *Bouh*

nant que la série nous offre un grand nombre de variations autour de mêmes concepts. La figure du fantôme n'échappe pas à cette règle et elle prend des formes fort diverses au fil des épisodes. Trop diverses pour que j'en fasse part ici, le lecteur est donc invité à découvrir par lui-même l'histoire des frères Winchester.

voilà, la marque de la qualité d'une série européenne est bien souvent son adaptation américaine. Adaptation qui finit la plupart du temps par devenir plus célèbre que l'original, d'un point de vue international. Il existe donc de séries de fantômes provenant de notre continent. Nous avons vu un exemple avec *Riget*. On remarque d'ailleurs actuellement une vague de popularité des œuvres scandinaves et plus particulièrement danoises.

L'Angleterre n'est pas en reste avec le célèbre programme *Being Human*, qui connaît bien sûr son adaptation américaine. Cette fiction nous narre les aventures d'êtres fantastiques et leurs tentatives de vivre normalement parmi les mortels. Parmi ces êtres, on rencontre Annie Sawyer, le fantôme d'une jeune fille qui, après avoir été tuée par son fiancé jaloux, hante la maison où elle a vécu.

Et dans le monde francophone ? Rassurez-vous, nous n'avons pas à être jaloux. La très récente série *Les Revenants* est acclamée par la critique et le public et va, elle aussi, bénéficier de son adaptation américaine. L'histoire de ces défunts revenant à la vie après plusieurs années a réussi à fasciner les spectateurs.

Les adaptations soulignent la différence qu'il peut exister entre les représentations visuelles du fantôme aux Etats-Unis et en Europe. En général, les premiers possèdent des moyens plus importants, et cela se ressent dans les effets spéciaux. Mais cela n'est pas le seul facteur à prendre en considération. Le lecteur qui voudra comparer *Riget* et *Kingdom Hospital* se rendra vite compte que les divergences ne sont pas seulement dues à une question de budget. Fidèle à lui-même, Lars Von Trier nous livre un visuel dérangeant, loufoque et même un peu ridicule. La version de Stephen King prend moins le risque de choquer les habitudes de ses téléspectateurs, les monstres y sont moins atypiques et moins perturbants.

La série *Les revenants* offre, quant à elle, une représentation très physique des morts. Ceux-ci reviennent à la vie dans leurs corps inchangés. Plutôt que de jouer avec de nombreux effets spéciaux, les réalisateurs ont préféré travailler sur l'ambiance générale. Et ça marche. Cela sera-t-il toujours le cas dans l'adaptation ? Seul l'avenir nous le dira.

Cette manie des américains de venir chercher des programmes dans nos contrées démontre peut être une certaine originalité

dans nos œuvres. Au travers des séries que nous avons passées en revue, on peut observer la forte présence de clichés dans les séries provenant des Etats-Unis. Attention, je dis cela sans remettre en question la qualité de ces œuvres et de leurs scénarios. Mais, malgré quelques différences entre les médiums qui reviennent si souvent, on finit surtout par remarquer les ressemblances. Et même si *American Horror Story* est une série qui satisfera les amateurs du genre, *Riget* se montre plus innovateur en la matière. *Les Revenants* parvient tout autant à nous surprendre.

Dans l'ensemble, les séries européennes sont aussi moins portées sur la religion et sont moins moralisatrices. On retrouve moins systématiquement l'idée de personnages au service du bien, toujours prêts à défendre les autres (motif qui peut se révéler très répétitif, comme c'est le cas dans *Ghost Whisperer*). *Riget*, par exemple, met en scène des personnages antipathiques, voire détestables, et c'est ce qui participe à son charme.

Tout cela explique peut-être l'envie des américains d'aller voir ailleurs. Mais que ce soit chez eux ou chez nous, ces différentes séries qui ont marqué le monde du petit écran ces dernières années nous donnent une très bonne idée de ce que le mot fantôme évoque actuellement dans l'imaginaire populaire. Elles ne nous présentent pas seulement une réflexion sur la vie et la mort, mais également sur la nature humaine en général, sur la différence entre le bien et le mal. Les esprits des morts peuvent être perçus comme malfaisants ou tout aussi complexes que celui des vivants, cela dépend finalement du ton qui est donné au récit. Le sujet peut être abordé de manière humoristique, comme c'est le cas dans *Dead Like Me*. Il peut mettre l'accent sur le caractère dramatique, mais néanmoins naturel de la mort, comme dans *Ghost Whisperer* ou *Médium*. Et il peut bien sûr être mis en scène de manière horrifique, par exemple lorsqu'on traite de maisons hantées. Mais peu importe

les variations, toutes semblent admettre leur ignorance face à ce qui vient après la condition de fantôme. L'au-delà reste un mystère, laissé à la l'interprétation du spectateur.

En somme, ces fantômes se sont faits une place de choix dans le monde de la télévision et ils ne s'en laisseront certainement pas déloger facilement. On peut les apprécier pour plusieurs raisons. Parce qu'ils permettent, de façon détournée, d'exorciser le malaise ressenti face à la mort. Parce qu'ils peuvent créer la peur en nous et que l'homme aime le frisson et l'épouvante. Parce qu'on ne peut pas prouver leur existence et que la nature humaine est autant repoussée qu'attirée par l'inexpliqué et l'inconnu. Mais qu'ils soient réels ou non, les fantômes existent indéniablement dans notre imagination et la fiction continuera sans aucun doute à leur faire la part belle.



**Etoi Berion - Sans titre**

**VOIX ON / OFF**

# ***UN PEU, BEAUCOUP, À L'APHONIE***

**Par Jade Decock et Noëlle Bastin**

Roman photôme  
Voix on/off

UN  
PEU  
beaucoup  
À  
L'APHONIE



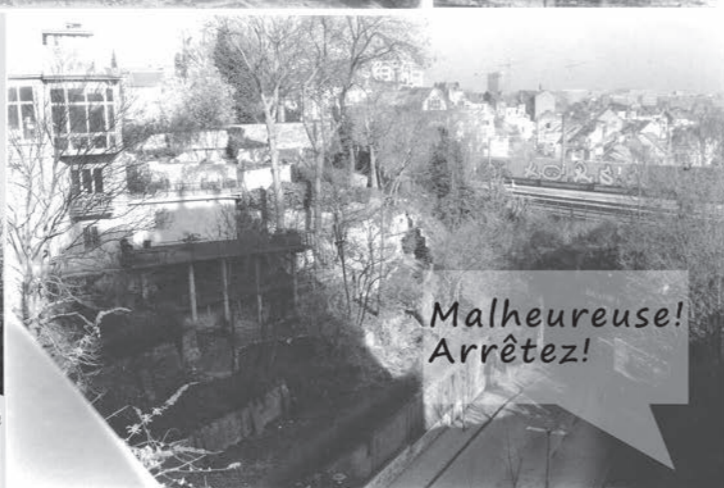
Maintenant qu'Henri est mort, mon cœur ne pourra jamais plus vibrer de passion. Lui avec qui j'ai partagé tant d'années de vie commune... Une fleur fanée! voilà ce que je suis désormais...



Une vie sans amour ne vaut pas la peine d'être vécue...



Pourquoi résister? Tout serait si simple...



Malheureuse! Arrêtez!

Étourdie par la chaleur moite de juillet, Rose s'approche en tremblant de la paroi qui la sépare du vide. Les trains filent à ses pieds comme les années perdues. Envoutée par l'abîme, elle se penche dangereusement.



Laissez-moi! Vous ne connaissez pas les affres de la vieillesse, vous qui êtes resplendissant de jeunesse et de beauté!

Ne vous détrompez pas! Ma chair, aussi verdoyante soit-elle, renferme une âme qui a déjà connu trop d'hivers.

Fermement, l'inconnu l'entraîne loin du danger.

Un feu brûlant la dévore alors, quelques secondes à peine après avoir senti l'aile noire de la mort la frôler. Prête à s'évanouir, elle s'interroge sur l'identité de ce bel inconnu, désormais son sauveur.



Vous m'avez fait une peur bleue!

Mais qui êtes-vous, vous qui m'avez arrachée aux abysses du désespoir?



Je suis Benjamin B., un passant solitaire qui n'a fait que se trouver là, au bon endroit, au bon moment. Un étranger qui sait simplement que la vie est trop précieuse que pour être abandonnée...



Que puis-je faire pour vous remercier?

J'aimerais vous revoir...



Après avoir convenu d'un rendez-vous le lendemain, Rose, le cœur plein de doutes, se retrouve confrontée à son propre reflet...

Comment ce visage terni par les ans peut-il lui plaire? Se joue-t-il de moi?



Le lendemain, Rose retrouve le mystérieux Benjamin B...

J'ai quelque chose à vous confier. Je n'étais pas là par hasard, hier sur le pont. Vous ayant retrouvé il y a quelques semaines, je n'ai cessé de guetter vos allées et venues. Vous ne vous souvenez peut-être pas de notre rencontre et pourtant, celle-ci a marqué mon existence. Il y a des années de cela, vous étiez ma professeure de piano et m'avez donné le goût de la musique. Je n'ai jamais touché une note sans penser à vous et à votre parfum envoûtant. Je rêvais de vos doigts courant sur ma peau blanche sur le clavier.



Émue par cette déclaration, Rose se penche doucement vers le visage du jeune homme. Leurs lèvres se rencontrent.

N'en dis pas plus. Tes paroles ont guéri mon cœur exsangue.



Le piano est silencieux mais la mélodie des corps résonne dans la chambre. Une merveilleuse harmonie flotte au-dessus des draps, dont la blancheur éclatante rivalise avec l'ivoire des touches de l'instrument.



Stasia Kremer - *Sans titre*

OUTRE-TOMBE

# ***SURPRISES DANS LE CIMETIÈRE***

Par Isabelle Lévesque-Martin

L'enquête pousse parfois à surpasser ses propres limites, surtout, on peut l'imaginer, lorsqu'elle nous conduit dans des lieux aussi lugubres que les cimetières, à croiser des personnages tels les fossoyeurs. Ces ouvriers en contact quotidien avec la mort, on finit pourtant par les oublier, si ce n'est que pour en faire le portrait morbide dans des écrits de fiction. Ce sont les vieux monsieurs qui capturent les petits enfants. Et pourtant...

Le soleil commençait déjà à descendre alors qu'elle atteignait le cimetière, frissonnante de la tête aux pieds. En se demandant pourquoi elle avait choisi une heure de rendez-vous si tardive, elle poussa la grille rouillée dont la crasse semblait s'effriter sous ses doigts. Elle pénétra dans l'étendue vide de verdure parsemée de tombes dans leurs couvertures de tristesse. Elle marchait, avançait dans cette mousse digne des meilleurs films d'horreur. L'ambiance lugubre faisait courir les ombres sur les tombes, les feuilles s'agitaient dans un murmure effrayant. On aurait presque pu entendre un hibou hululer, un loup hurler à la lune.

Elle imaginait le personnage qu'elle s'apprêtait à découvrir. Un fossoyeur. Un homme tellement proche des morts qu'il en faisait peut-être lui-même partie. Un vieillard courbé par le dur labeur de son métier, aigri par la solitude et au teint assombri par toute la tristesse absorbée jour après jour. Cela avait surpris Isabelle qu'il ait accepté de la recevoir, lui qui, cloîtré dans son univers morbide, devait sans doute préférer s'y morfondre, seul, plutôt que d'accepter de répondre aux questions indiscretes d'une petite étudiante. À moins que... Elle n'était pas du genre à croire aux méchants ogres prêts à dévorer les petits enfants, mais là, le cadre s'y prêtait. Elle avait fini par laisser son imagination prendre le dessus et voyait déjà apparaître le grand méchant loup. Cet homme ne pouvait qu'avoir de très mauvaises intentions à son égard.

Elle tenta en vain de calmer son coeur battant la chamade. Son souffle chaud de plus en plus rapide s'élevait devant elle, se mêlant aux volutes de brumes qui recouvraient les formes sombres de leur manteau glacial.

Soudain, un craquement dans les buissons. On l'épiait. Elle se voyait déjà finir la nuit enterrée près d'un mort dont on avait pris soin de laisser ouverte la fosse. On l'attendait. « Monsieur Bronze ? », lança-t-elle d'une voix qui trahissait toute sa panique. Pas de réponse, si ce n'est une sorte de grognement. L'avait-elle vraiment entendu ? S'agissait-il encore du loup de ses contes ? Un deuxième craquement. Cette fois, à sa droite, cela avait bougé, elle en était certaine. Derrière. Une voix. Le monstre. Elle n'osait plus se retourner. Les mains tendues, les yeux écarquillés, elle n'osait plus se retourner. Tout son corps se préparait au moment où elle devrait prendre la fuite et pourtant, en même temps, elle s'en sentait incapable. Elle n'en aurait jamais la force. Elle ne pouvait déjà plus lutter, il était plus fort qu'elle, elle le savait, le sentait.

Mais comment font-ils, les fossoyeurs, pour entrer dans ces lieux peuplés de cadavres ? Comment ne frissonnent-ils pas lorsqu'ils s'y retrouvent seuls, une fois la nuit tombée ? Comment encore ne pas pleurer lorsqu'ils voient une fillette enterrer sa maman ? Ce sont quelques-unes des questions que je me pose alors que ma tête s'emplit d'images lugubres. Je vais en effet, moi aussi, marcher sur leurs pas et pénétrer cet espace hors du commun.



Adrian Pellegrin - Sans titre

Un homme souriant se trouve devant moi, le visage marqué par l'effort qu'il a dû fournir durant de longues journées de travail manuel, la peau brunie par le soleil. Il passe sa main sur son habit de travail avant de me la tendre. Il a l'air, ma foi, tout à fait sympathique ! Alors que je l'imaginai portant de lourds outils menaçants, il tient à la main ceux qui lui ont servi à planter des fleurs quelques minutes plus tôt. Les fleurs. Je ne les avais pas remarquées et pourtant, elles parsèment tout le cimetière, l'emplissant des plus belles couleurs, l'embaumant d'un doux parfum. Elles sont belles, soignées alors qu'elles demeurent rares dans ce quartier urbain.

Monsieur Bronze n'a pas le temps de s'arrêter pour me parler. Il continue donc son travail, mais raconte sans s'arrêter son métier comme le ferait un vrai conteur. Un moulin à parole. Il se désigne comme fossoyeur-jardinier. Quelle drôle d'expression ! Et pourtant, à en croire mon interlocuteur, le deuxième métier prendrait même le pas sur le premier. Il fait de moins en moins d'enterrements afin de se consacrer davantage aux fleurs et aux arrangements des plates-bandes.

Je le crois lorsqu'il dit qu'il n'a pas été attiré par la mort en choisissant ce métier. À voir les petites rides se dessiner autour de ses yeux lorsqu'il sourit, cet homme ne peut avoir quoi que ce soit de morbide. C'est un homme ordinaire quoiqu'usé par la vie. Un homme comme les autres qui a cherché un boulot et en a trouvé. Il a de quoi surprendre, mais c'est un boulot. Et stable en plus, en tout cas, plus que dans d'autres milieux ouvriers, tient à m'expliquer Monsieur Bronze. C'est vrai qu'il est dehors, dans la verdure, qu'il profite du beau temps lorsqu'il y en a.

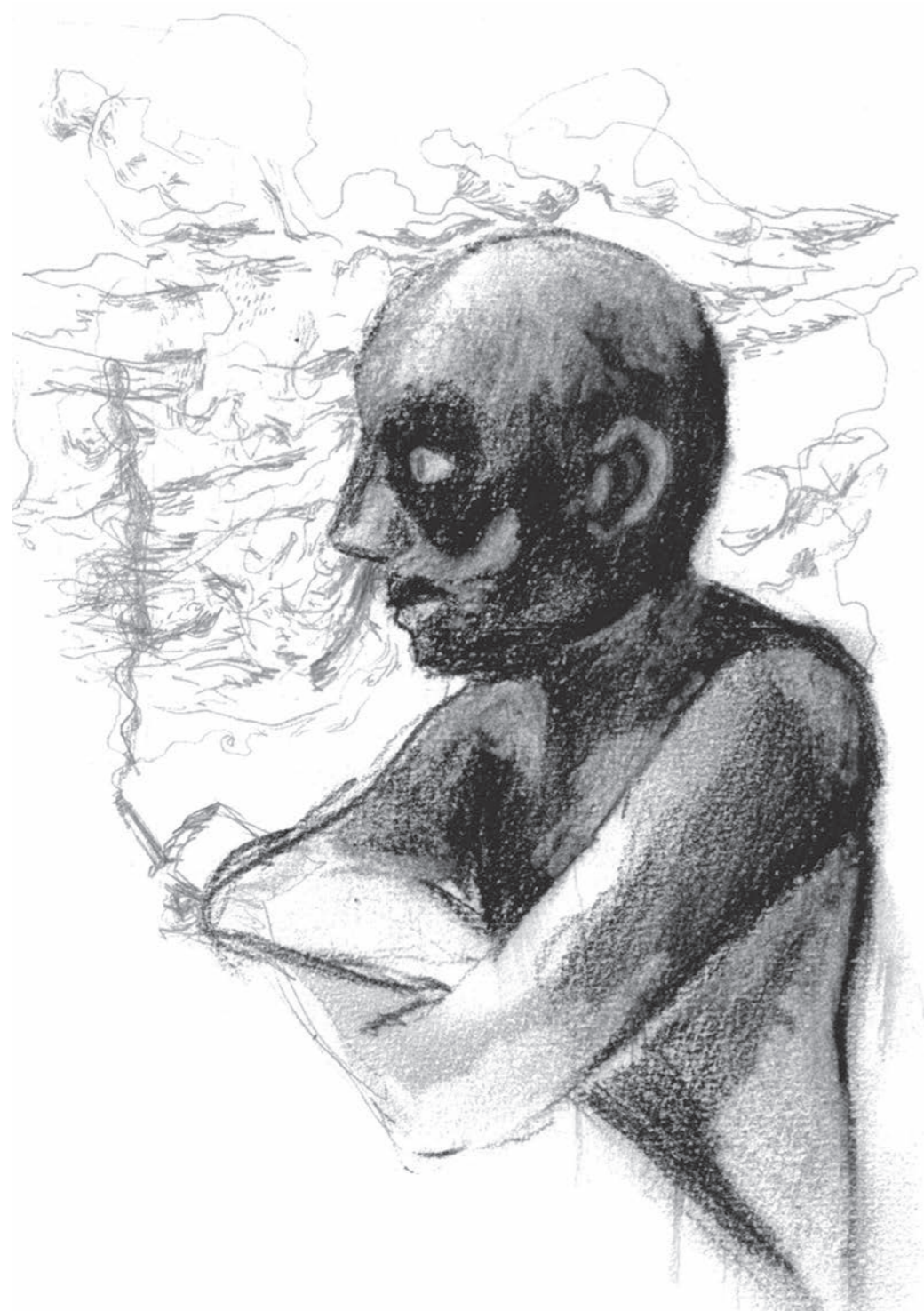
Pourtant, le rapport à la mort est bien présent. Dans un tel métier, on n'y échappe pas. Avant d'être engagé, tous ont dû répondre à la question - elle me fait encore frissonner - « Avez-vous peur de la mort ? ». Le plus difficile, c'est le deuil, les gens qui pleurent, qui vivent une grande tristesse. Ce sont ceux qui vous prennent à la gorge. On ne peut se tenir éloigné du chagrin des autres. Il faut donc avoir le cœur bien accroché.

Cela me touche de voir le visage de Monsieur Bronze alors qu'il me confie cette dimension de son métier. Je ne savais pas qu'il se sentait si près des gens, que son métier avait ce côté « humain » inévitable. Dans certains films, on les voit le visage impassible à recouvrir les cercueils. Ils ne peuvent pas

intervenir, mais cela ne les empêche pas d'avoir un certain contact avec les gens en deuil. C'est, en quelque sorte, la contrepartie d'un métier stable qui peut bien payer lorsqu'on gravit les échelons, comme l'a fait Monsieur Bronze.

Pour ce qui est du cadre, j'imagine que rares doivent être les métiers où l'on travaille dans un environnement aussi beau. Bien qu'un certain temps d'adaptation soit nécessaire avant d'y être complètement à l'aise, le cimetière s'avère agréable et même charmant, vu par les yeux de ses travailleurs. Ils m'aident à voir les fleurs resplendissantes, les arbres et arbustes dans une nature verdoyante dont ils prennent soin. On peut s'attarder sur un banc, écouter les histoires des fossoyeurs ou même celles du vieux Camille qui vient tous les jours rendre visite à sa femme. Il lui dédie avec nostalgie ses poèmes et souvenirs. On croise des enfants, des couples se promenant main dans la main.

Je me pose moi aussi dans l'herbe. J'en suis venue à oublier les tombes qui m'entourent, pourtant sombres et imposantes. L'air frais me fait du bien. Je ferme les yeux, écoute le doux chant des oiseaux. On dirait vraiment le printemps alors que, hors de ces murs, tout est gris et froid. Je me laisse purifier, profite des derniers instants de lumière parmi le souvenir des morts qui hantent tendrement les lieux, sans s'imposer, au rythme du vent qui fait chanter les feuilles.



Éléonore Scardoni - *Sans titre*

OUTRE-TOMBE

# L'ÉVICTION

Par Fanny Urbanowicz

Madame Madeleine Delage  
Camille et Lucas Delage  
Madame Estelle Lardinois

*son épouse  
ses enfants  
sa sœur  
ses beaux-frères  
ses neveux et nièces  
les familles apparentées*

ont la profonde tristesse de vous faire part du décès de

## MONSIEUR ANTOINE DELAGE

survenu le 28 février 2014 à Charleroi, à l'âge de 45 ans.

La cérémonie religieuse sera célébrée le jeudi 6 mars à 9h30,  
en l'église Saint-Paul, rue de l'Eglise  
à 6032 Mont-sur-Marchienne, suivie de l'incinération  
au crématorium de Gilly à 11h (rue des Nutons, 6060 Gilly).

Visites au funérarium le lundi 3 et le mardi 4 mars de 17 à 19h.  
348, Avenue Paul Pastur, 6032 Mont-Sur-Marchienne.



*En ce jeudi 6 mars 2014, une trentaine de personnes ont pris place en l'église Saint-Paul située dans un petit village de Charleroi. Dehors, il fait gris et froid. À l'intérieur, l'atmosphère est similaire, mais plus silencieuse. Le cercueil d'Antoine est planté pile au milieu du chœur.*

Fabuleux ! Madeleine s'est tapissée de sa plus belle robe. La noire – forcément – qui la rend énorme de l'arrière, qui l'aplatit de l'avant et qui la rend plus laide encore qu'à l'accoutumée. Vraiment, c'est exquis. Camille et Lucas ont l'air de profondément s'emmerder, Richard roupillerait presque et ma sœur – ah, mon Estelle ! – est jolie comme une vieille armoire décrépie. Tout est scrupuleusement organisé de la façon la plus ordinaire qui soit. Je m'étonne tout de même de ce beau monde présent, je n'y aurais pas cru (presque trente personnes !). Ils ont fichtrement bien fait ça.

Madeleine n'a pas pris la peine de prononcer quelques mots. Elle torche son visage d'un mouchoir en tissu. Je la sens s'excuser auprès des autres. J'entends presque ses mots, que j'imagine enrobés d'une douceur feinte : « Je n'ai pas la force, vous comprenez... » Foutaises. C'est donc Estelle qui s'avance la première vers le lutrin, déplie une feuille froissée et, de sa voix fluette de gamine prépubère, commence...

*« ... beaucoup de peine... aujourd'hui un grand vide... un grand calme... mots me manquent... émotions... ne t'oublierons pas... tous les moments... surmonter la douleur ensemble... nous lier... profiter de la vie... en paix. »*

Elle revient lentement à sa chaise, tête baissée, presque coupable. On dirait une gosse qu'on aurait grondée. À la voir, certains souvenirs me reviennent. C'est ça, elle a exactement la même expression que lorsqu'elle se faisait crier dessus par les parents pour un quelconque crime que j'avais commis. Pauvre Estelle...

Ils m'ont enfilé mon pantalon de costume gris et mon pull vert qui grattait. Ça pourrait presque être élégant, sans les chaussures rouges. Là, j'ai juste l'air d'un plouc. Heureusement, le cercueil fermé me laisse un semblant de dignité.

*Discrètement, un cousin d'Antoine vient de coller son chewing-gum sous sa chaise. Après un furtif coup d'œil vers le cercueil puis vers sa montre, il soupire d'ennui.*

L'église est hideuse, et je n'ai jamais aimé ce clinquant chrétien, ils le savent. L'idée d'une cérémonie religieuse a dû émaner de Madeleine, puisqu'elle avait le chic d'agir systé-

matiquement dans le sens contraire à mes volontés. Mettons que j'exigeais de la dinde à dîner, la gourde faisait du rôti de porc... Et ça criait alors, ma colère pénétrant dans toute la maison, jusque dans les yeux des petits, faisant son effet tout spécial dans le regard pétrifié de Camille. Aujourd'hui, je regrette un peu de ne pas retrouver cette expression vive sur le visage de mes enfants, on dirait qu'ils ont été vidés de tout sentiment.

*La plus jeune s'apprête à faire un discours. Elle l'a travaillé tout l'après-midi et s'est joliment coiffée pour l'occasion. « Papa serait fier. Il aurait trouvé à redire, certainement, mais il aurait salué mon courage » pense-t-elle avec un léger serrement de cœur.*

*« ...Papa... là-haut... solitude... trouver la sérénité... » Une musique résonne ensuite dans toute l'église, laissant planer une ambiance proche de la méditation.*

Quel cinéma ! J'ai l'impression d'être dans un cirque. Quoiqu'alors, j'éprouverais un certain plaisir, un léger divertissement, ce qui n'est définitivement pas le cas ici où l'on s'ennuie à mourir, pardonnez l'expression. La musique choisie est fade. Si seulement je pouvais brailler un bon coup, ou simplement cogner la face ahurie du prêtre, ça me soulagerait.

*Vient le moment où le prêtre s'attaque au discours traditionnel sur le courage nécessaire pour continuer à vivre après la perte d'un proche. Si l'on prête l'oreille, l'on peut entendre certains murmures dans l'église.*

*-Jean, t'as pas faim ?*

*-Si, j'espère que Mado a prévu des sandwiches, c'est long putain ! J'ai la dalle...*

Je me demande vraiment ce que Jean fout ici. Si en plus c'est pour se plaindre... Qu'il s'étouffe avec son jambon-beurre, tiens ! Rien que de le voir, avec son gras qui déborde des traverses de la chaise, j'ai la nausée.

*Dernière musique. La fin de la cérémonie approche. L'on sent dans la petite assemblée une certaine impatience. Cela gigote et chuchote d'un peu partout.*

Ils sont pressés, hein... En même temps, l'ambiance est loin d'être des plus folichonnes, je peux comprendre.

Personne ne pleure, à part mon épouse, si toutefois l'on considère comme des larmes ses sanglots secs et forcés... À moins que... Une petite vieille est assise au fond de l'église,

elle semble éprouver une réelle peine, et c'est bien la seule. Ses yeux sont humides et brillants...Bernadette? Non je suis con, elle est morte l'an passé. Je ne parviens pas à mettre un nom sur ce visage, c'est dingue! Pourtant, ça me touche profondément et ça m'apaise.

Estelle l'a remarquée, elle se lève et s'approche discrètement...

*-Bonjour Madame, excusez-moi mais... qui êtes-vous? Que faites-vous ici?*

*-J'aime bien les églises.*

*-Ici, c'est une cérémonie pour mon frère madame, pour Antoine Delage. Je suis désolée mais...*

*-Oui, je comprends. Fort bien, au revoir! Dit-elle en souriant.*

Une folle. Une vieille folle qui ne me connaît pas chiale à mes funérailles. Vous imaginez? C'est merveilleux! Misère...

*La femme qui semble crouler sous le poids des ans se lève avec peine et se dirige vers la sortie, grinçant de tous ses os. La tête pleine de pensées nostalgiques, elle ne peut s'empêcher d'être un peu triste que personne ne l'ait reconnue. Cela fait des années pourtant qu'elle habite la maison juste en face de celle des Delage...*

*« C'est la quatrième incinération ce mois-ci. Brûler ses morts, quelle idée! Ça me chagrine tout ça. Je l'aimais bien moi, Antoine. Un peu paresseux, un peu bougon, très colérique, mais un joli minois et un regard vif. Presque fougueux. »*

Je vais partir maintenant. J'ai un dernier regard pour Madeleine. Elle est postée à l'entrée de l'église que tous ont déjà évacuée. Mon cercueil s'apprête à sortir, ils vont bientôt tout faire cramer. Madeleine regarde vers le chœur et ses yeux suivent ma boîte en bois qui quitte lentement les lieux. C'est là qu'en une seconde, je comprends. Je comprends parce qu'elle esquisse un léger sourire. Un rictus que j'ai vu plusieurs fois, qui dévoile sa micro fossette et qui fait pétiller l'étincelle de son regard. Un sourire de satisfaction.

Je ne suis pas tombé de l'échelle il y a six jours. Mon pied n'a pas glissé tout seul. Sans doute voulaient-ils profiter de la vie. Profiter de la vie en paix.





Edouard Blum - Sans titre

*DERRIÈRE LA TOILE*

# *PRENDS LES CHOSSES, HACKER*

*Félicitations ! Vous êtes maintenant le fier propriétaire d'un Hacker. Veuillez lire cette notice avant d'utiliser votre modèle.*

Par Nathalie Van Hoeck

Mode d'emploi

Derrière la toile

## CARACTÉRISTIQUES

**Nom :** Hacker (modifiable)

**Version :** informatique

**Type :** figurine virile (pas une poupée)

**Sexe :** masculin. La version féminine est disponible sur commande.

**Taille :** 30 cm

**Poids :** proportionnel à la quantité de nourriture ingérée. Soumettez votre figurine à un exercice physique régulier et un régime alimentaire sain afin de maintenir son poids à un niveau acceptable.

**Connaissances :** aucune. Votre Hacker part de zéro et progresse par niveaux ; un bon moyen d'apprendre l'humilité.

**Langue :** nous recommandons l'anglais pour une bonne sociabilisation et intégration de votre Hacker dans la communauté.

## DE QUOI MON HACKER EST-IL CAPABLE ?

**Néophyte (newbie ou noob) :** naïf et insouciant, votre Hacker déborde d'enthousiasme. Une attitude admirable qui ne cache pas son incompetence profonde. Apprenez-lui du code, faites-le interagir avec la communauté. Et surtout, n'oubliez pas de lui faire manger ses légumes.

**Script-kiddie (skiddie) :** votre Hacker maîtrise à peine les outils informatiques mais s' imagine déjà être le prochain Bill Gates. Il n'hésite pas à se vanter ses « exploits ». L'archétype du boulet insupportable et ki-koulol, en somme. Pour être pris au sérieux, il devra faire preuve d'un brin de créativité et développer ses propres programmes.

**Elite :** le génie divin de votre Hacker reçoit enfin l'attention qu'il mérite. Il est l'employé que les entreprises informatiques s'arrachent ; ses compétences intéressent également des organismes comme la NSA qui recruterait bien votre Hacker pour effectuer de la « surveillance ». C'est qui le geek maintenant ?

## COMMENT MON HACKER SE COMPORTE-T-IL ?

Vous ne pourrez activer qu'un seul mode à la fois mais le modifier à votre guise. Appuyez sur le bouton « Mode » de votre figurine.

**White hat :** votre Hacker semble atteint du complexe du sauveur et se prend pour le Dalaï-lama du cyberspace. Agissant dans une perspective éthique, il recherche les vulnérabilités et failles de sécurité dans les systèmes informatiques afin d'améliorer ceux-ci. Dommage que vos cibles semblent peu apprécier vos efforts sincères... Ingrates.

**Black hat :** votre Hacker est un Vrai Méchant qui n'agit que dans son propre intérêt. Un cliché ambulante. Allez plus loin encore en lui enfilant une cape noire, un casque et un respirateur pour l'effet Dark Vador. Restez du côté obscur de la Force du web et évitez les jeunes hommes appelés Luke.

**Hacktiviste :** descendre en rue est trop old school pour votre Hacker. Lui, il préfère la souris à la pancarte ; le parfum de sa chambre à celui du patchouli et de pieds nus... Ce rebelle 2.0 milite à coups de clavier, bloquant l'accès aux sites de ses cibles pour faire passer ses messages politiques.

**Grey hat (débloqué au niveau Elite) :** le meilleur des deux mondes ! White hat, black hat, peu importe. Votre Hacker se la joue Dr. Jekyll et Mr. Hyde, balançant entre les extrêmes. Son comportement dépend un peu de son humeur, ou peut-être du taux d'humidité dans l'air. Quelles sont ses motivations, au fond ? Nous voudrions également le savoir.

## H3IP, J'AI UN PROBLÈME AVEC MON HACKER LOL!

Rendez-vous sur la section Aide de notre site.

**Vous êtes maintenant prêts à utiliser votre Hacker. Amusez-vous bien !**



Camille Zisswiller - *Lithographies 2011*

PIÈCES RATTACHÉES

# DÉCHIRÉE

Par Isabelle Lévesque-Martin

Dans la nuit lui revient le visage de ce monstre, celui qui lui avait enlevé la vie. Elle revoit le visage du chauffard en même temps que son propre reflet. Reflet horrifié, renvoyé par le pare-brise se rapprochant de plus en plus, à une vitesse terrifiante, mais en même temps au ralenti. Un choc.

Car tout s'est arrêté à ce moment crucial. Ce moment auquel la renvoyait tous ses cauchemars.

« Avocate ». Je n'aurais jamais cru y arriver. Jje peux enfin le dire. « Je suis avocate ». Ce matin, tout se joue. Je vais enfin pouvoir montrer au monde entier de quoi je suis capable. Je vais enfin entrer dans la profession pour laquelle j'ai consacré toutes ces années d'étude, toutes ces nuits blanches à bosser les cours et puis tout ce temps aux recherches d'emploi, ces après-midis à courir les cabinets, à essayer les refus. « C'est la crise pour tout le monde ». Je me sens prête, mais en même temps, je sens que je ne le serai jamais complètement. Je vérifie une dernière fois mon nouveau complet fraîchement repassé, le plus beau de ma garde-robe. Une mèche dépasse de ma coiffure, je la rajuste avec soin. J'ai l'air grande, j'ai l'air professionnelle... Ou du moins j'essaie de m'en convaincre. Je m'imagine déjà au bureau, traitant des affaires à l'enjeu international, ou devant le juge, dans un débat mené de manière splendide. Je me vois déjà dans une tirade rhétorique et...

Les pneus crissent dans un bruit terrible qu'elle n'entend même pas. Le bolide s'était jeté sur elle sans qu'elle puisse le voir. Puis ces yeux, fixés sur les siens. Les mains en avant de la fille, comme si elles peuvent arrêter la voiture. Elle va trop vite. La fille ne regardait pas devant elle. Le chauffeur non plus.

Le reste est flou. Des sirènes, des lumières. La panique. Des flashes dans la nuit. Une salle blanche, froide. Le bourdonnement rythmé des machines. Mouvements de panique. On se dépêche. Trauma. Bloc opératoire. Elle le comprend peu à peu, l'esprit flou, à force de chercher où on l'avait amenée.

Elle émerge dans un autre monde. Une autre vie. Elle a compris. Tout était fini pour elle. Elle sombre dans un désespoir sans fond. Tout cela à cause d'un chauffard qui rentrait sans doute de soirée et qui conduisait comme un demeuré. Tout cela à cause de lui. C'était comme s'il avait pris un couteau et l'avait mutilée lui-même. Ce visage qu'elle avait aperçu l'espace d'un instant devenait celui de son pire ennemi. Son pire cauchemar.

Une douleur lancinante. Je m'entends crier sans me rendre compte que j'avais ouvert la bouche. Sans me rendre compte que j'avais émergé du sommeil. Tout autour, la nuit. La sensation grandit jusqu'à devenir insupportable, encore plus qu'elle ne l'était dans mes rêves. Je veux attraper ma jambe pour calmer la douleur mais mes mains ne rencontrent que le vide. Elles cherchent dans les couvertures moites. En les rabattant, vision d'horreur. Ma jambe a disparu.

Les larmes lui montent à la gorge alors que tout lui revient. L'accident. La salle d'opération et son odeur de malade. Cette sensation d'impuissance en découvrant le membre manquant. Ce moignon morbide. La prothèse détestée.

Et la douleur persiste. Encore endormie, elle ne comprend pas. Elle cherche, continue de fouiller les draps, en vain. Où est-elle ? Pourtant, elle sent bouger ses doigts de pieds. Elle sent le picotement grandissant, causé par la douleur. Impuissante, elle couvre ses yeux inondés de pleurs. Un râle d'énervement s'échappe de sa bouche. Un cri de désespoir alors qu'elle se laisse aller à des sanglots hoquetants. La vérité la frappe avec la même tristesse qu'au premier jour.

Il faut te confronter à la réalité, que tu voies que ta jambe n'est plus là.

Était-ce son médecin ou la voix d'un reportage qu'elle avait vu sur les membres fantômes qui lui revient ? Les cachets de Lyrica ne faisant plus effet si tard dans la nuit, elle se place devant le miroir. La jambe n'apparaît pas. La douleur persiste. Elle l'avait tenaillée toute la nuit, la plaçant dans un demi sommeil insupportable. Fatiguée, et toujours secouée par les sanglots, elle était à bout de force. Elle attrape la prothèse. Plastique froid, irréel. Elle est lourde, elle lui fait mal. Ce n'est pas sa place.

Pourtant il faut le faire, il faut qu'elle voie que la douleur n'est que le fruit de son imagination. Elle se saisit d'un long couteau. Sa lame est longue, épaisse, brillante.

*C'est celui dont il s'est servi lorsqu'il m'a pris ma jambe. Oh celui-là, si je le tenais, je lui ferais des choses dont je ne me serais jamais imaginé capable. Il m'a volé ma vie. Maintenant, je rêve toutes les nuits de lui prendre la sienne. Je rêve toutes les nuits de son regard. De ce moment.*

Les larmes coulent le long de ses joues. Impuissante à les retenir. Ses mains tremblent en serrant le manche noir.

*Et si... Et si la lame rencontrait ma chair, la déchirait à nouveau ? Si la douleur devenait plus grande encore, comme celle que j'avais ressentie cette nuit-là ?*

Elle jette l'arme. S'effondre. Son corps se secoue de sanglots alors que ses mains serrent une prothèse qui n'est pas la sienne. Qui n'est pas sa jambe et qui ne répond pas aux mouvements qu'elle effectue pour apaiser la douleur.

Ses larmes se transforment en excès de rage, en hurlements de haine. D'un coup, elle se relève, reprend le couteau et l'enfonce violemment dans sa jambe. Le ressort, le plonge à nouveau, poignardant une prothèse qui ne répond pas. Qui ne réagit pas. En haletant, elle se regarde dans la glace. Elle ne ressent rien. Un grand vide. La douleur qui l'avait réveillée a disparu. La jambe semble toujours là, mais sans la faire souffrir. Le couteau oscille de manière presque ridicule, risible à chacun de ses mouvements. Elle sourit. Elle rit, d'un rire encore trempé de larmes. Dans sa robe de nuit mouillée, les cheveux en bataille, on dirait une folle.

La douleur reviendrait. Avec elle, la sensation que sa jambe ne lui avait jamais été enlevée.

Avec elle, la fille redeviendrait entière. Celle qu'elle était avant l'opération. Une fille dont la vie professionnelle se mettait en route. La vie devant elle. Pourtant, à chaque fois, un énorme poids dans sa poitrine. Celui de la réalité. Une tristesse que rien ne pouvait apaiser. Ni les petits trucs pour éviter la douleur. Ni les cachets de Lyrica.

Elle devrait s'estomper avec le temps, comme la sensation du membre fantôme.

*Mais « le temps », cela ne veut rien dire...*

En attendant se succèdent les nuits aux réveils douloureux, les sanglots incontrôlables.

*Allez, c'est dans ta tête, ma pauvre fille, tu déliras ! Ta jambe n'est pas là, tu le vois bien, ce bout de chair ignoble, tu ne peux pas l'avoir inventé ! Allez, il faut te ressaisir, c'est fini de pleurer comme une enfant ! ...*

Elle se ment à elle-même et le sait bien. Elle n'a pas espoir de reprendre le contrôle sur sa jambe. Sur sa vie.

Se succèdent les rendez-vous dans ce centre qu'elle déteste. Il est loin de chez elle. Elle doit porter son corps sur sa jambe unique. Corps qui lui semble plus lourd que jamais. L'endroit est peu attirant. Médical. Envahi par la poussière d'éternels travaux. Les kinés aussi tentent de la rassurer, de lui dire qu'elle pourra bientôt passer à une nouvelle prothèse. Plus légère. Moins douloureuse. Elle retient ses larmes. Essaie de garder la face. Sourire se fait grimace.

*C'est foutu, perdu d'avance. Tout a changé.*

Les longues semaines clouées au lit lui ont fait perdre son emploi. Elle n'arrive plus à

se décider à en chercher un nouveau. L'idée d'arpenter les rues de cabinet en cabinet la décourage d'avance. Elle ressent presque déjà la douleur, l'effort à produire. Elle attend. Broie du noir devant le poste de télé. Entre deux « Sans chichis » et autre « Toute une histoire », elle a à peine la force de se préparer à manger.

Autour d'elle, au Centre de Traumatologie et de Réadaptation, elle voit des gens qui, eux, savent garder le sourire. Un certain Bertrand qui se déplace aisément sur des prothèses fines. Il a l'air presque normal. Ne montre rien de son handicap.

- Bonjour ! Ça va ? Vous allez voir, ça va bien se passer ! C'est votre première fois ?

Oui.

Vous verrez, ça va aller mieux bientôt. Les prothèses seront moins lourdes, moins douloureuses.

Ce ne sont pas les prothèses.

*Son sourire m'agace.*

Ça aussi ça diminue. Je sais que c'est très dur au début, mais il faut s'accrocher. On a de la chance d'être vivant tout de même !

*Vivant. Vivant ? Je ne sais plus. Pour moi, je suis morte. Tout est mort. Je ne peux plus penser, je ne peux plus respirer comme avant. Est-ce qu'on est encore vivant lorsque toute notre vie a été emportée ?*

*Je le déteste, je les déteste tous avec leurs blouses et leurs sourires faussement compatissants. Tu ne sais pas ce que je vis.*

Crois-moi, je sais ce que c'est.

*Tu ne sais pas ce que je vis.*

Comme à chaque fois, elle se traîne jusque chez elle, épuisée. Une crise de larmes incontrôlable la prend. Elle hoquette en criant. Injuriant le monde, la vie, ce chauffard, ce patron qui n'a pas voulu comprendre, ce médecin qui la pousse alors qu'elle n'en peut déjà plus. Comme à chaque fois, elle retourne s'enfermer dans son cauchemar. Seule.

*Ma vie est déchirée. Je ne suis plus qu'un fragment, un impossible morceau. Je ne vauds rien sans le reste. Comment arriver à garder le sourire alors que je sens qu'on m'a tout arraché, me laissant là, incomplète à essayer de recommencer quelque chose qui ne sera jamais plus ?*

*Elle est pourtant là, cette jambe ! Je la sens, je la bouge ! Et ce moignon horrible, souvenir de ce qui s'est passé. Handicapée. Un vide à l'intérieur, un manque qui empoisonne ma vie. On m'a arraché le coeur plutôt que la jambe.*

*Mais ces sourires me donnent aussi envie d'y arriver. De ne pas sombrer inutilement comme je le fais de jour en jour. Peut-être est-ce possible pour moi aussi. Peut-être...*

Et elle imagine, en attendant. En attendant qu'elle se sente mieux. Que cette jambe qui n'est même plus là cesse de la tourmenter. De la torturer. En attendant qu'elle puisse se déplacer à nouveau, presque comme avant. En attendant qu'elle puisse, elle aussi, trouver la force de sourire.





Sarah Freres - *Sans titre*

*PHOTOSENSIBLE*

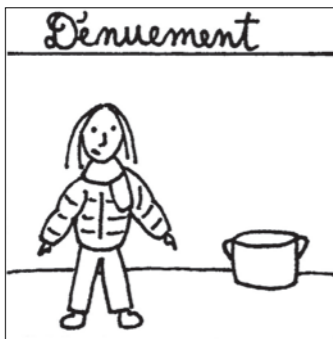
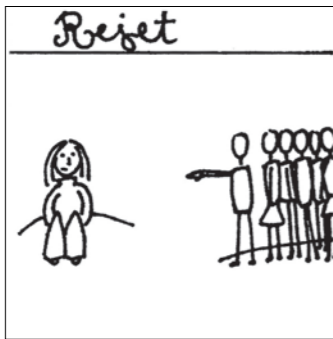
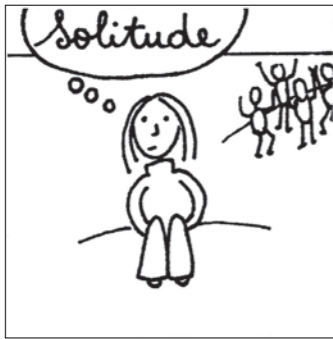
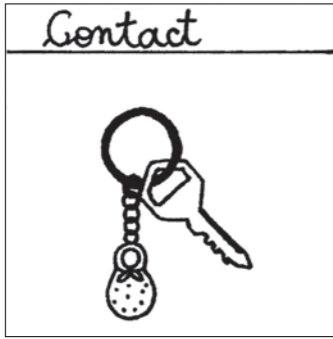
# *FOCALISATION*

Par Fanny Urbanowicz, Marie Dossin, Isabelle Lévesque-Martin, Morgane Raveyts

Mise en cases

Photosensible

FANNY URBANOWIEZ



MARIE DOSSIN

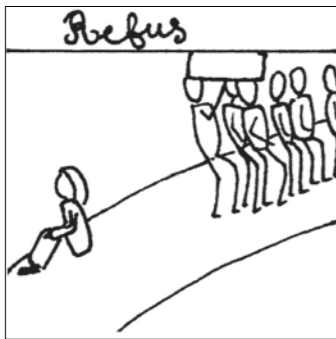
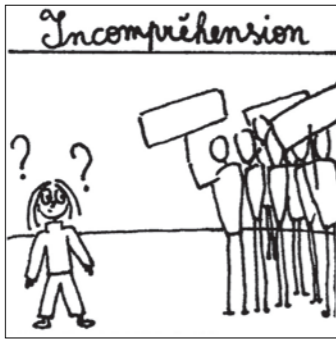
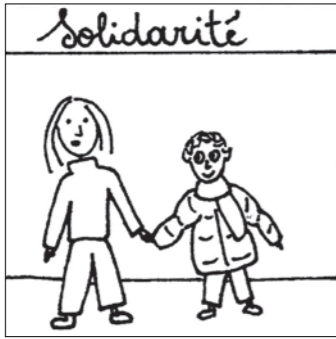


ISABELLE LÉVESQUE-MARTIN



MORGANE RAVEYTS







Sarah Freres - *Sans titre*



Mise en cases Photosensible



Etoi Berion - Sans titre

WHAT'S BUILT IN THERE?

# VARIATIONS

Par Marie Dossin

**VARIATION (N. F.)** : Procédé musical qui consiste à s'ingénier à trouver une alternative à une mélodie, un rythme, un thème sans pour autant les dénaturer totalement. Le tronc transmet sa sève à chaque excroissance, qui à son tour contient explicitement cette essence. Il faut croire que Tom Waits, auteur de musiques pleines d'histoires fantomatiques, s'ingénie bien...

Les maisons abandonnées, les lieux vides, sont toujours mystérieux et créent, dans l'imaginaire collectif, de multiples images. Parce que l'espace se voit. Pourtant, le chanteur californien Tom Waits a réussi à le faire entendre. Et ce n'est pas un hasard. En autodidacte, l'artiste, né en 1949, collectionne les statuts : producteur musical, chanteur, auteur, il s'adonne aussi au métier d'acteur (dans *Coffee and Cigarettes* de Jim Jarmush ou *Dracula* de Francis Ford Coppola, notamment), avec l'occupation de l'espace que cet exercice implique.

Ces dernières années, le chanteur, reconnaissable à sa voix rauque et à son écriture imaginative, sort régulièrement des albums remplis d'histoires prodigieusement mises en musique. Le dernier, *Bad as me*, date de 2011. J'ai décidé pourtant de mettre l'accent, dans ce *Bo/anzaï*, sur un disque plus ancien : *Mule Variations*, composé il y a quinze ans déjà par l'artiste. D'abord parce qu'il a accédé au titre de disque d'or en juillet dernier et cette reconnaissance tardive met sous les projecteurs un des albums les plus appréciés des initiés. Ensuite, parce que les chansons qui en sont extraites peuvent être qualifiées de « spectrales ». Enfin, parce qu'il y parle d'espace, de lieux qui ont la particularité d'être vides, ou plutôt habités d'une réalité impalpable.

C'est une création pleine de surprises que Tom Waits a offerte à ses admirateurs, déambulant comme à son habitude entre les genres. Il mélange ainsi la ballade folk à des sons contemporains, de type ethnique ou industriel et s'essaye à une écriture musicale expérimentale, non sans y ajouter la pointe d'ironie qui le caractérise.<sup>2</sup>

Les paroles et l'arrangement musical se déploient en de nombreuses variations thématiques qui font toute la richesse de ce disque. Les histoires racontées nous emmènent dans un album concept, c'est-à-dire qu'il dévoile plusieurs facettes. Est-ce vraiment un disque ? Est-ce un livre ? Est-ce un film ? Est-ce un peu des trois ? Le genre est hybride. Trois chansons traitent de l'espace, remettent en question le plein et le vide, modèlent le disque en trois dimensions. Ce sont elles qui m'ont permis d'entrer pleinement dans l'album. L'artiste a réussi à relever un défi audacieux : donner des dimensions spatiales à l'art typiquement temporel qu'est la musique. Ces morceaux offrent à l'auditeur une voie à suivre, comme un fil d'Ariane à tirer pour mieux cerner l'esprit tordu mais génial de leur auteur. C'est ce chemin en trois étapes que j'ai emprunté pour

<sup>1</sup>David Fricke, « The Resurrection of Tom Waits », *Rolling Stone music*, 24 juin 1999, sur <http://www.rollingstone.com/music/news/the-resurrection-of-tom-waits-19990624>

<sup>2</sup>« TOM WAITS mule variations epitaph records » *Financial Times*, 10 avril 1999, sur <http://search.proquest.com/docview/248659660?accountid=17194>

m'immerger dans les lieux que chante Tom Waits et en percevoir chaque variation, chaque mise en musique.

*Looks like it's haunted  
with the window all cracked  
and everyone calls it  
the house, the house where  
nobody lives*

La première escale s'intitule *House where nobody lives*. Tom Waits joue, sur ce cinquième titre, un air léger ; des notes au piano et une guitare douce rappellent les influences du blues américain. L'artiste décrit une maison vide dont l'aspect extérieur renvoie à ce que renferme l'intérieur : le néant. Plus rien n'existe, tout est dévasté. Ce sont les dommages collatéraux d'une guerre menée contre l'usure du temps. À une maison craquelée correspond un imaginaire commun, une opinion populaire : elle doit être déserte, ou plutôt hantée par d'insaisissables habitants. La réalité évoquée semble inquiétante mais la mise en musique est d'une légèreté mélancolique, suggérant la nostalgie d'un passé imaginé, mythifié. Un endroit dépeuplé est porteur d'une histoire : s'il est vide de vie, il est rempli de souvenirs. Mais d'où vient ce piteux état ? L'auteur, affabulateur, livre ses suppositions : cette maison abritait le bonheur, les habitants l'ont abandonné avec elle. Et Tom Waits le dit lui-même, tout le monde a connu une maison semblable dans son quartier. Celle qu'il chante a été inspirée par toutes celles qu'il a pu connaître dans son voisinage tout au long de sa vie.<sup>3</sup>

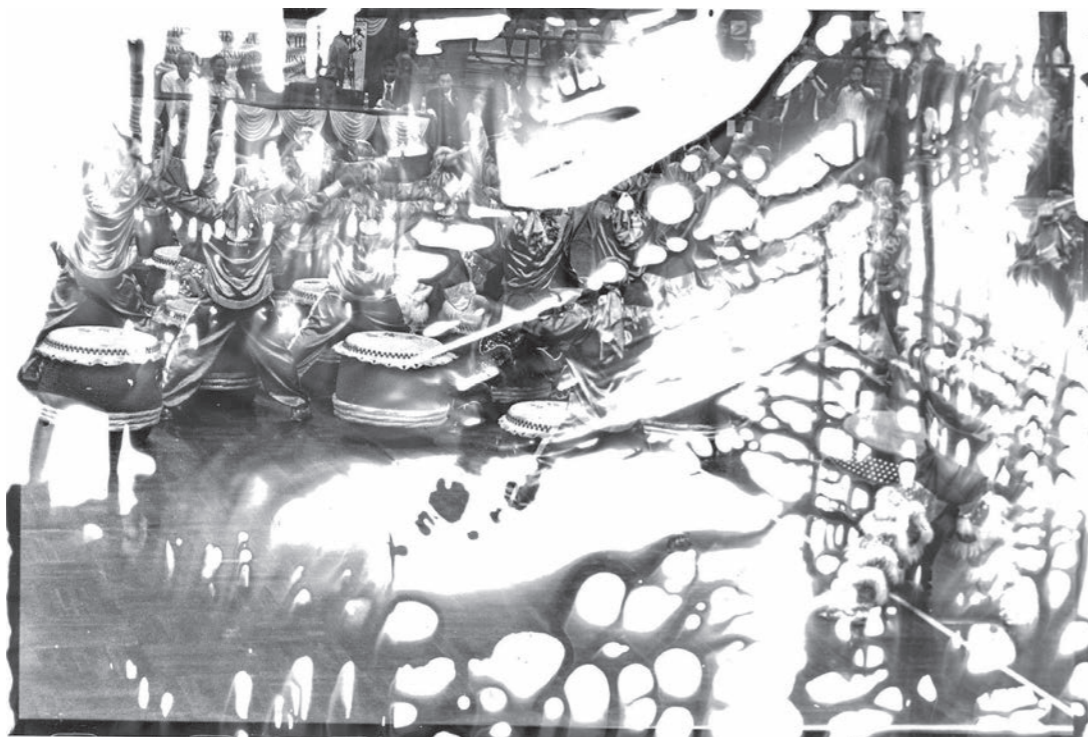
La clé de la chanson nous est confiée à la fin. La musique est douce, légère puisque le sentiment que le compositeur chante répond à ces caractéristiques, il s'agit d'amour. Dans un cri mélodique, Tom Waits nous rappelle sa définition d'une existence heureuse, d'un lieu chaleureux. Ce qui rend l'espace plein ou vide, ce n'est pas son apparence, sa qualité d'habité ou non, mais bien la profondeur de l'affection qu'il recèle ou a perdue.<sup>4</sup>

Dès les premières notes, Tom Waits sème les indices musicaux pour que l'auditeur comprenne l'opposition apparente entre une mélodie légère et des paroles lourdes de sens. L'espace, ici, est induit par la musique qui, toute entière, incarne un lieu plein de douceur.

<sup>3</sup>David Fricke, « The Resurrection of Tom Waits », *Rolling Stone music*, 24 juin 1999, sur <http://www.rollingstone.com/music/news/the-resurrection-of-tom-waits-19990624>

<sup>4</sup>Comme l'avance aussi l'article du *Rolling Stone*.

*He's hiding something from  
the rest of us. He's all  
to himself I think I know why  
He down the took down the  
tire swing from the Peppertree  
He has no children of his own you see.  
He has no dog  
And he has no friends and  
His lawn is dying and  
What about all those packages  
He sends. What's he building in there?*



**Etoi Berion - Sans titre**

Deuxième étape, deuxième escale. Tout à coup, à la huitième plage de l'album, dans un retournement inquiétant, le musicien se prend pour la demeure. Grincement de porte, bruits d'une radio dérégulée et phrase déclamée gravement : « What's he building in there? », refrain agaçant et titre de la chanson. Autant de moyens mis en œuvre pour nous mettre mal à l'aise dès les premières notes.

Tom Waits utilise des sons bruts pour tisser une contre-harmonie angoissante. Au fil d'un texte essoufflé, la maison dont il parle s'exprime : tintillements, bourdon permanent, grondements, cymbales sont ses mots.

Simultanément, la voix de l'homme nous raconte une histoire humaine. Quelqu'un vit là, une sorte de fantôme dont on ne sait rien mais au sujet duquel l'on émet toutes les hypothèses possibles. Le chanteur parle alors au nom de l'opinion commune sur un ton oppressant. La maison n'est pas vide, la foule l'a remplie de supputations issues de son imaginaire. Ainsi, comme l'avance l'artiste, quand on ne sait plus avancer, quand les informations manquent, on se doit d'inventer.

La forme poétique étrange et les césures inattendues dans la chanson font penser à l'esthétique de la « Beat Poetry », ce mouvement né en Californie au milieu du XXe siècle et qui s'affranchit de toute structure stricte. La mise en musique de ce travail langagier permet à l'auteur de donner plus de retentissement encore à ses mots. C'est par sa voix profonde que le texte prend toute sa signification : la rumeur populaire gronde, bien plus effrayante que le spectre des lieux.

La musique donne à entendre les bruits présumés d'un espace vide. Ceux-ci posent question. La maison n'est pas censée émettre le moindre son, puisque celui qui vit là est seul. Ou inexistant. L'incertitude s'installe dans notre esprit. Les instruments de Tom Waits nous font douter. L'ambiance qu'ils instaurent est celle d'un film d'horreur, elle répond à tous les stéréotypes du genre. Plutôt que d'être effrayé, l'auditeur finit par s'en moquer. Et cela n'est pas pour déplaire à Tom Waits qui, durant une prestation live de 1999, esquisse à plusieurs reprises un sourire en coin, en réaction aux rires francs du public. L'ironie du compositeur est apparente : cette chanson transpose par moment un film d'épouvante de série B avec détachement et second degré. Le second degré, l'auto-ironie face à ce qu'il chante est une constante dans les albums de Tom Waits, ce que les critiques sont nombreux à oublier.<sup>5</sup> Si vous appréciez ce ton, vous le retrouverez dans Bad as me notamment, chanson plus récente pleine d'humour et de folie.<sup>6</sup>

La construction travaillée du texte et les sons glaçants qui sont l'expression du vide (ou du plein) de l'espace nous font passer de l'effroi au rire en quelques secondes. Une autre définition du lieu abandonné nous est donnée. Il suffit qu'un homme s'isole dans sa demeure et la laisse aller à son effrite-

<sup>5</sup>« Critique d'album : Tom Waits, Bad as me », albumrock, sur <http://www.albumrock.net/critiquesalbums/tom-waits-bad-as-me-5137.html>

<sup>6</sup>« Tom Waits de retour après sept ans d'absence », [www.lalibre.be](http://www.lalibre.be)

ment naturel pour que cet espace vide se remplisse soudain d'une multitude d'histoires.

***There's nothing in the world  
That you can do  
You gotta come on up to the house  
And you been whipped by the forces  
That are inside you  
Come on up to the house***

L'album se termine. Troisième et dernière chanson, troisième et dernière étape spatiale, il s'agit de Come up to the house. Encore un espace. Encore une habitation. Dans une adresse à l'auditeur, Tom Waits termine son disque sur une note pleine d'optimisme. Il use d'un rythme presque militaire, la guitare électrique se mariant parfaitement avec une batterie puissante qui donne envie de secouer la tête à chaque battement. Plus qu'un simple tempo, ces palpitations ne sont pas sans rappeler le mouvement d'un cœur, la musique résonnant en écho au plus profond du nôtre.

L'extérieur et l'intérieur sont deux mondes sans cesse opposés par l'artiste. C'est ici, dedans, dans l'intime, que l'ambiance est rassurante. C'est grâce à l'espace clos que l'on trouve une sérénité, que l'on échappe à tout ce qui peut nous blesser au dehors et que l'on retrouve une unité.

Tom Waits ne nous parle pas de son foyer personnel, il évoque une abstraction : « the house ». Nos forces intérieures nous attirent inéluctablement vers la maison. Mon cœur, le sien, celui de la chanson battent à l'unisson. Obligatoirement, nous devons nous retrouver dans « the house ». Le concept prend donc de multiples sens, se déploie dans différentes dimensions.

La maison, l'habitation, l'espace sont des notions qui se déclinent, Tom Waits en a montré trois aspects au fil de ce disque.

Avec ses cordes de guitare, sur ses touches de piano, par sa voix, Tom Waits, le chanteur caméléon à forte personnalité, nous offre de multiples visions de l'espace. C'est par ce fil thématique, notamment, qu'il nous conduit, nous perd et nous retrouve dans les textes et les airs de cet album. À chaque chanson, des images se construisent. Tom Waits est un conteur d'histoires. Elles peuvent être vraies, elles peuvent être fausses mais dans tous les cas, elles sont (re)créatrices de souvenirs.



Camille Zisswiller - Pointe sèche et morsure ouverte





Borinage (Belgique), 2012 – Argentique noir et blanc

WHAT'S BUILT IN THERE?

# †ERRILS

*Les terrils et leurs environs, terres sacrées pour ceux qui ont comme unique point d'attache le Borinage. Des lieux presque spirituels, protégés par un ciel menaçant et pluvieux. Ils se dressent à l'horizon, rassurants et protecteurs, rappelant aussi le lourd passé de la région : charbonnages, maladies et grisou...*

par Massimo Cataldo



# POUSSE-MOI DE LÀ !

L'histoire de BO/ANZAI est une histoire de poussée(s). Celle de ses dix-huit rédacteurs et non moins nombreux contributeurs artistiques, piqués dans le terreau fertile de l'esprit en formation. Étudiants journalistes, romanistes... Qu'importe : nous sommes tous faits du même bois. Jeunes pousses confrontées au passage de l'abstrait au concret, de la théorie à la pratique. Le grand saut avec, en guise de filet, le cadre universitaire inhérent à notre projet. Il n'empêche : le tuteur a pour fonction d'accompagner la croissance du jeune arbre sans pour autant la freiner.

L'histoire de BO/ANZAI est tout autant une histoire de volonté(s). La somme de dix-huit désirs particuliers s'alliant en un but commun : tirer vers la lumière. Réseau disparate de maigres racines, consolidées par le tronc de l'obstination réciproque. Voilà pour la métaphore végétale. Quant au « *banzai* » ? Une histoire d'intention, nous le disions : téméraire et ambitieuse.

Nous voulons être différents, jouer de nos singularités. Pourtant, voyez comme le concept est à la mode ! Un *mook* : un quelque chose entre le magazine (d'informations) et le livre (pour *book*). L'occasion, quoi qu'on en dise, de concilier deux domaines de formation naturellement compatibles – nous n'en démordrons pas – et de permettre à chacun de s'y exprimer équitablement. Nos différentes formations sont le double-regard, gage de notre identité, qui empêchera l'uniformité. Une poussée en deux sens distincts pour deux lectures (informatives et littéraires) co-dépendantes ; l'une n'ayant de sens qu'au regard de l'autre. Un nécessaire balancement entre l'une et l'autre matérialisée par l'agencement en miroir que vous découvrirez avec ces pages. Un miroir que nous vous invitons à traverser aussi souvent que possible.

Notre première motivation à tout cela est assurément d'encourager l'écriture libérée. Libérée du cadre des genres et formats qui la briment trop souvent aussi bien que des interprétations évidentes. L'idée de construire notre publication autour d'une thématique, d'un « concept » large découle de la même motivation.

Si nous en retenons un, c'est donc pour la multitude d'interprétations qu'il peut offrir à chaque rédacteur, dans le but d'étirer des sujets supposés conventionnels. D'interroger les fantômes. Heureuse coïncidence (ça ne l'est pas) : ceux-là se trouvent justement être les protagonistes de notre premier numéro. Car quelle que soit la manière dont nous entendons le terme, les fantômes sont partout : autour de nous comme dans les lignes à venir.

Ainsi, nous voulons nous ouvrir à d'autres formes (d'expression) que les nôtres. Aussi assumons-nous de faire la part belle aux artistes plasticiens en manque de visibilité. Mieux : nous le revendiquons. Notre idée étant de nourrir l'émulation créative et curieuse, de l'encourager. Pour ce premier numéro, nos contributeurs artistiques ont été trouvés tout autour de nous, jamais très loin par ailleurs – pour la plupart étudiants comme nous le sommes – sur la base de leur volonté de s'intégrer au projet rédactionnel et de l'inspiration qu'a fait naître en eux le thème que nous avons choisi.

Nous serons donc le Petit Poucet au milieu de la forêt de grands chênes. Ces postures statiques et surplombantes ne sont de toute façon pas faites pour nous. Nous sommes conscients de nos faiblesses ; de nos forces aussi. Au moins celle d'un enthousiasme sans faille. Nous ne nous prendrons pas pour ce que nous ne sommes pas et resterons ce(ux) que nous sommes : d'éternels apprentis en quête d'un petit peu plus de lumière. Nous voudrions aller de l'avant sans l'oubli confortable de la remise en question : sentir les changements de vents pour osciller avec eux. Savoir se tordre pour finir droit.

Après tout, nous aussi sommes de ces fantômes : entre vos mains nous sortons humblement de l'ombre. Cette première thématique n'est donc pas si malvenue. Alors que nous nous matérialisons pour la première fois, notre existence n'est à ce stade qu'une rumeur pour beaucoup ; une chose qui demande encore à se concrétiser, être vue, sentie et entendue. Mais notre volonté d'exister, quant à elle, est farouche et ne se gênera pas pour quelques esprits craintifs.

Car finalement, la seule caractéristique universelle que nous pourrions trouver aux innombrables interprétations du fantôme est qu'ils appartiennent à l'ordre de l'invisible. Ne les verrions-nous pas mieux en regardant autrement ? C'est ce que nous nous promettons de tenter avec vous, chers lecteurs.

« *Mehr Licht!!..* », réclamait Goethe dans un dernier souffle.



- (E) Enquête  
 (P) Portrait  
 (R) Reportage  
 (P/R) Photo-Reportage

•	<b>ÉDITO</b>	8	228
•	<b>LA BRANCHE DES ARTISTES</b>	10	120
	<b>RACINES</b>		
(P)	<i>Incarner les silhouettes du passé</i>	12	124
	<b>TROUS BLANCS</b>		
(R)	<i>Mémoire en détresse cherche confident</i>	20	134
	<b>VADE RÉTRO</b>		
(P)	<i>L'impossible oublié</i>	30	142
(P/R)	<i>Métaux lourds</i>	38	148
	<b>DURA LEX, SED LEX</b>		
(E)	<i>Le latin, nouvelle langue vivante ?</i>	44	156
	<b>HISTOIRE(S) ABANDONNÉE(S)</b>		
(R)	<i>Ces mordus des forts</i>	52	160
	<b>DES FANTÔMES ET DES HOMMES</b>		
(P)	<i>Extra-lucide</i>	60	172
	<b>VOIX ON/OFF</b>		
(R)	<i>Dans la peau d'un autre</i>	68	180
	<b>OUTRE-TOMBE</b>		
(E)	<i>Le cimetière, terre promise des jardiniers-fossoyeurs</i>	76	184
	<b>DERRIÈRE LA TOILE</b>		
(R)	<i>Petits hacks entre amis</i>	84	196
	<b>PIÈCES RATTACHÉES</b>		
(P)	<i>Survivre à un handicap aujourd'hui et diriger le monde demain ?</i>	92	200
	<b>PHOTOSENSIBLE</b>		
(R)	<i>Les oiseaux en cage</i>	100	208
	<b>WHAT'S BUILT IN THERE ?</b>		
(R)	<i>L'inoccupation stagnante</i>	108	216

## PROMENADE BALISÉE

	<b>ÉDITO</b> •
	<b>RACINES</b>
	<i>Bonzaï, des racines jusqu'à la cime</i> (Généalogie)
	<b>TROUS BLANCS</b>
	<i>Notice pour une pharmacie de la mémoire</i> (Caméra subjective)
	<i>Un sort</i> (Écriture à trois têtes)
	<b>VADE RÉTRO</b>
	<i>Les fantômes de nos morts</i> (Blablabla critique)
	<b>DURA LEX, SED LEX</b>
	<i>Au prestige d'un mort</i> (Lettre à ouvrir)
	<b>HISTOIRE(S) ABANDONNÉE(S)</b>
	<i>Citadelle de béton</i> (Poème épique)
	<b>DES FANTÔMES ET DES HOMMES</b>
	<i>Ne m'oubliez pas</i> (Hallucinogène)
	<i>Fantômes en série</i> (Au fil des saisons)
	<b>VOIX ON/OFF</b>
	<i>Un peu, beaucoup, à l'aphonie</i> (Roman fotôme)
	<b>OUTRE-TOMBE</b>
	<i>Surprises dans le cimetière</i> (Déviation)
	<i>L'éviction</i> (Biais du mort)
	<b>DERRIÈRE LA TOILE</b>
	<i>Prends les choses, hacker</i> (Mode d'emploi)
	<b>PIÈCES RATTACHÉES</b>
	<i>Déchirée</i> (Écriture schyzophrénique)
	<b>PHOTOSENSIBLE</b>
	<i>Focalisations</i> (Mise en cases)
	<b>WHAT'S BUILT IN THERE ?</b>
	<i>Variations</i> (Lalalalala critique)

**FANTÔME**, subst. masc.

**A.** – 1. Apparition fantastique, être surnaturel. *Fantôme brillant, terrifiant; fantômes de la nuit; conjurer les fantômes*. Synon. *esprit, ectoplasme, spectre*. • 2. *En partic.* Personne décédée se manifestant de façon surnaturelle sous une apparence désincarnée Synon. *revenant*.

**B.** – *P. anal.* Personne d'une pâleur et d'une maigreur excessives; personne évoquant par son habillement un fantôme.

**C.** – *Au fig.* 1. Souvenir persistant, sentiment obsessionnel. Synon. *hantise*. • 2. Création de l'imagination, idée fausse et illusoire. Synon. *chimère*. • 3. Fantôme de + subst. ou emploi apposé.

**a)** [À propos d'une abstraction] Ce qui n'a que l'apparence de quelque chose.

Syon. *semblant, simulacre de...*

**b)** Personne qui n'est qu'en apparence ce qu'elle devrait être.

**c)** *En appos. à valeur adj.* Qui n'existe pas vraiment, qui n'est qu'en apparence ce qu'il devrait être.

(Définition du TLF)



Lucile Dizier

B  
O A  
N  
Z  
A  
ï



*Université Libre de Bruxelles  
Master en Langues et littératures françaises et romanes - finalité  
Littératures modernes et contemporaines  
École universitaire de journalisme de Bruxelles*

—

*Imprimé par .....  
En X exemplaires*

—

*Juin 2014*